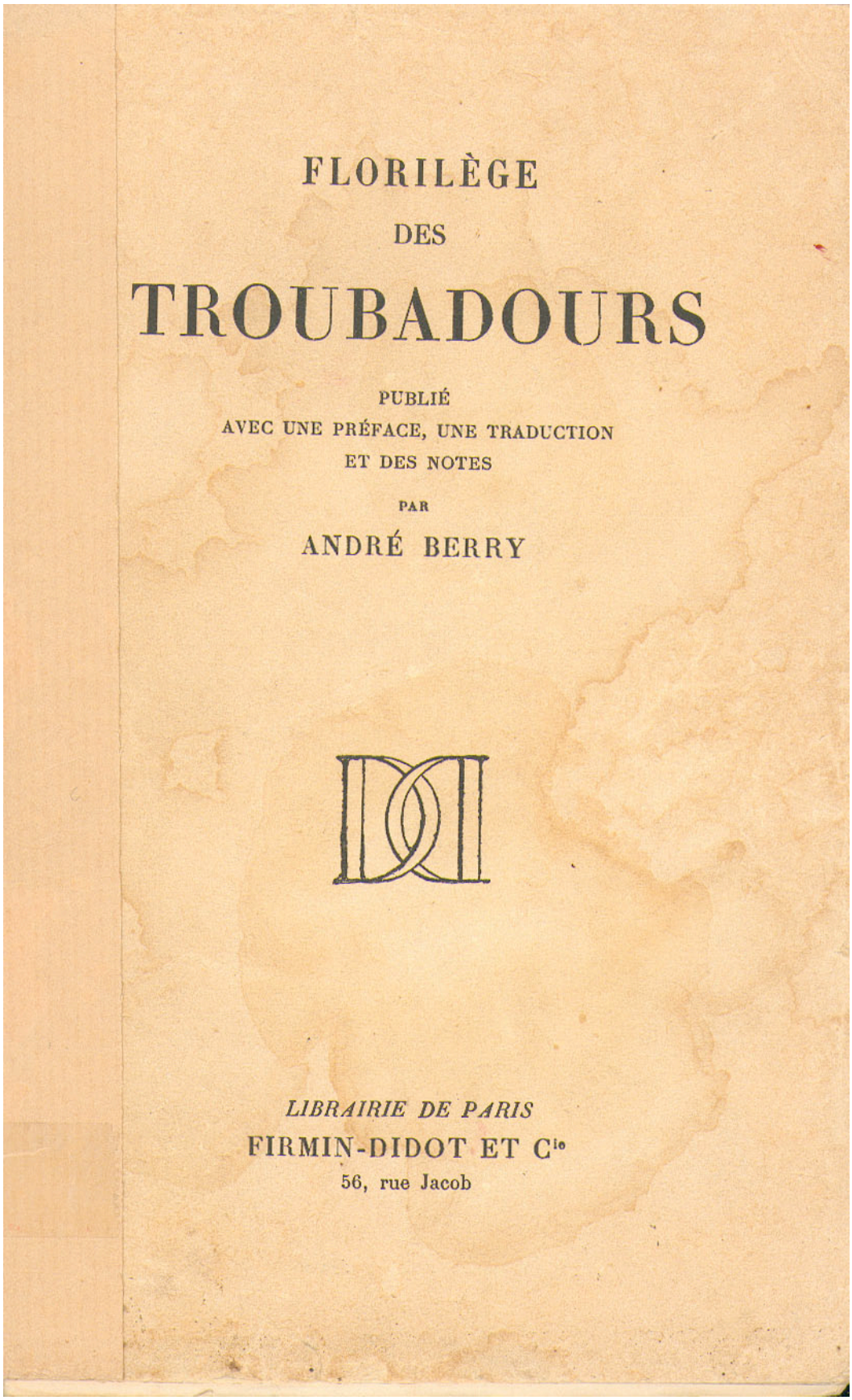
FLORILÈGE DES TROUBADOURS



FLORILÈGE

DES

TROUBADOURS

PUBLIÉ
AVEC UNE PRÉFACE, UNE TRADUCTION
ET DES NOTES

PAR

ANDRÉ BERRY

LIBRAIRIE DE PARIS
FIRMIN-DIDOT ET Cie
56, rue Jacob

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Préface et notes
d'ANDRÉ BERRY

1930

PRÉFACE

I

Entre la fin du XIe siècle et la fin du XIIIe fleurit dans le Midi de la France une poésie lyrique absolument originale. Elle n'avait pas pris racine parmi les décombres de Rome: elle apparaissait dans l'enfance des peuples nouveaux, dans les premiers jours d'une seconde Europe latine; comme un jet d'eau fusant hors de la terre, elle s'épanouissait soudain en une corolle de perles brillantes. Un peuple barbare, hier encore, s'exprimait en accents mélodieux, et ce fut d'emblée tout autre chose qu'une puérile chanson. Osons dire que cette poésie est née dans un prodige, qu'elle est née d'elle-même, ou bien comme toutes les premières beautés du monde, quand les astres furent les fruits du chaos.
- J'ai assez de maîtres de chant autour de moi, déclare Jaufre Rudel, assez de maîtresses de mélodie: ce sont les prés et les vergers, les arbres et les fleurs, les oiseaux qui chantent et qui crient dans la douce et suave saison.
Il est vrai: on ne doit pas oublier que l'esprit des troubadours ne reçut de longtemps aucune empreinte étrangère, qu'il était vierge encore quand il élabora ses plus belles œuvres. La vieille Muse, soudain retrempée aux sources de Jouvence, oubliait son passé de pédante et de courtisane; elle avait remis sa candeur et son ingénuité des premiers jours.

II

Si l'histoire littéraire ne peut expliquer la venue des troubadours, du moins est-il certain que la France méridionale du XIIe siècle leur fut un sol propice. Sur les terres ensoleillées de l'Aquitaine, du Languedoc et de la Provence, parmi des peuples qui, à la faveur de la paix et d'une facile administration, s'abandonnaient à toute leur joie naturelle, une noblesse fort raffinée avait succédé aux barbares seigneurs des anciens âges. Les femmes, dans les châteaux, avaient réussi à imposer les règles du bon ton et jouissaient d'une parfaite considération. L'amour, enfant chéri de la chevalerie, devenait l'objet d'une sorte de religion dont les adeptes étaient des soupirants respectueux, prompts à parer de charmes mystiques les caprices de leurs sens. Dans cette société heureuse et oisive, où la galanterie prenait place au même rang que la chasse et les joutes, la Poésie et la Musique purent être désirées avant qu'elles apparussent côte à côte. Depuis bien des années sans doute, on avait pu entendre monter les premiers murmures d'une poésie populaire, quand Guillaume de Poitiers, vers 1090, composa ses chansons.
Ce prince-poète se présente à nos yeux, ignorants de ses devanciers, comme le créateur de la poésie d'oc. Née ainsi au sein même des cours, et d'abord pratiquée par un si grand personnage, elle ne pouvait manquer de prendre rang parmi les distractions les plus distinguées. Eble II de Ventadour, important seigneur, lui aussi, donna bientôt un non moins noble exemple. Son œuvre n'est point parvenue jusqu'à nous, mais il n'est pas imprudent de déclarer qu'elle ouvrit la carrière à toute la troupe amoureuse des troubadours limousins et périgourdins. Bernard de Ventadour, modeste serviteur d'Eble II, fut son glorieux élève. Arnaud de Mareuil, Arnaud Daniel, Guiraut de Borneil, puis les fières d'Ussel et Gaucelm Faidit suivirent en cinquante ans ce chemin sublime. Bertran de Born fit retentir à Hautefort les cris de la guerre.
Au moment même où Eble composait ses chansons en pays limousin, la poésie gasconne, d'origine plus humble, était inaugurée par le pâle Cercamon, dont le pied puissant de Marcabrun recouvrait bientôt les faibles traces. Sur la rive droite de la Gironde, Jaufre Rudel chanta son amour pour la Dame Lointaine. Rigaut de Barbezieux, au fond de la Saintonge, allait exprimer, avec une élégance déjà classique, les naïves idées courtoises. Le gascon Guiraut de Calanson devait observer d'un œil encore plus subtil les nuances de l'amour.

Cependant le culte de la poésie s'étendait vers Aurillac et Clermont; une génération vit naître Peire d'Auvergne, Peire Rogier et Peirol, l'autre vit naître le Moine de Montaudon à Vic-sur-Cère. Toulouse s'enorgueillissait des berceaux de Peire Vidal, de Peire Raimon, et promettait Aimeric de Pégulhan, Guilhem Figueira, Montagnagol. Miraval accourait de Carcassonne, Guilhem de Berguedan chantait en Catalogne, Guilhem de Cabestaing en Roussillon, Uc de Saint-Circ à Montpellier. Dès la première moitié du XIIe siècle, Raimbaut d'Orange et la Comtesse de Die avaient paru dans le Sud-Est; Raimbaut de Vaqueyras, le plus grand génie lyrique de la Provence, naquit ensuite en Vaucluse; le futur évêque Folquet vit le jour à Marseille; Blacas, Cadenet et Bertran d'Alamanon s'illustrèrent au XIIe siècle sur la même terre. Dans le Velay, Pons de Chapteuil précéda de peu Peire Cardenal.
Avant 1100, la Poésie de cour était née; entre 1150 et 1200 elle atteignit son apogée; en 1225 elle touchait à son déclin. Elle s'éteignit, sous sa forme française, avant 1300. Guiraut Riquier et Jean Estève l'enterrèrent tristement, l'un à Narbonne, l'autre à Béziers.

III

Poésie de cour, c'est en effet le nom que l'on a donné à la poésie d'oc. Inexact en soi-même, ou du moins trop étroit, il rappelle avec avantage que cette poésie trouva dans les cours ses principaux clients et dut à la protection des grands une part de son succès.
Née à la cour d'Aquitaine, elle continua de trouver ses meilleurs alliés parmi les successeurs de Guillaume IX. Les Plantagenets, installés à Poitiers depuis le milieu du XIIe siècle, furent les Mécènes des troubadours. Henri au Court-Mantel et Richard Cœur-de-Lion les comblèrent de faveurs. Éléonore fit cas de leurs chansons; peut-être s'oublia-t-elle avec l'un d'entre eux.
Mais c'était peu de ces rois: la poésie rencontra un accueil égal dans toutes les grandes cours du Midi. En allant de comte en vicomte, de prince en baron, elle put se répandre sur l'étendue entière de la terre d'oc. Ce sont les seigneurs du Limousin et de l'Auvergne qui lui ouvrirent ces provinces. La partie fut définitivement gagnée pour elle le jour où Raimon V fit de la brillante cour de Toulouse le rendez-vous des poètes. Ermengarde de Narbonne, Guillaume VIII de Montpellier, le Comte d'Orange, Guillaume et Barral des Baux leur rendirent d'éminents services. Enfin, dans la première partie du XIIIe siècle, Raimon-Bérenger IV les accueillit à la cour d'Aix.
Hors des frontières naturelles de la France, dans les provinces où la langue romane d'oc était parlée ou comprise, les troubadours trouvèrent également des amis. Alphonse II d'Aragon et Peire III comptèrent parmi leurs plus grands bienfaiteurs; Azzo d'Este leur fit quelque bien; Boniface de Montferrat en attacha plusieurs à sa personne; Albert Malaspina fut lui-même de leur troupe; Frédéric II ne les méprisa pas. Enfin, à l'époque des revers, les troubadours devaient trouver chez Jacques d'Aragon et chez Alphonse X de Castille un dernier asile.
Certes, la poésie n'avait pas dans la vie de certains de ces personnages autant d'importance qu'on a pu le dire. Beaucoup purent être des poètes doués, des hommes distingués, de demi-lettrés; beaucoup furent, avant tout, des hommes de guerre et de plaisir. Mais il suffit qu'ils aient prêté aux troubadours une oreille amusée, qu'ils les aient encouragés de leur accueil et de leurs libéralités. Un signe assuré du rôle efficace qu'ils jouèrent dans les destinées de la poésie provençale, c'est qu'elle s'éteignit avec ses principaux protecteurs.

IV

Ainsi, tout le Midi de la France fut bientôt la scène d'un vaste concert; sous chaque feuille d'olivier, de chêne ou de vigne il y avait une cigale. De toutes parts, aux cours des moindres seigneurs, s'élevaient des voir mélodieuses; partout des poètes sortis, aurait-on cru, de la poussière du sol, entonnaient la louange des combats et de l'amour.
Partout, cependant, la création ne fut point spontanée: il y eut, de province à province, de poète à poète, une large imitation. Si les tempéraments originaux n'en furent point diminués, elle atteste la lointaine popularité des œuvres marquantes.
Ce sont les jongleurs qui firent voyager les œuvres les plus belles. C'est grâce à eux que la poésie d'oc parvint à sa magnifique unité. Armés de sistres, de violes, de tambourins, de mandores, de psaltérions, ils allaient par les routes, montés sur des chevaux assez piteux, et portaient de château en château le divertissement essentiel: accueillis en maints endroits, écoutés, récompensés, — bafoués parfois, on doit le dire, ils publiaient, en s'accompagnant de leurs instruments, les chansons des poètes. Ajoutons-le à leur honte: nombre d'entre eux étaient en même temps d'infâmes baladins, experts à sauter à la corde et à exécuter des tours de passe-passe. A ce titre modeste, ils ont pu apparaître avant les

troubadours. En tous cas, un temps vint où ceux-ci leur procurèrent le plus sûr de leurs bénéfices. On vit souvent un jongleur s'attacher à la personne d'un poète et lui devoir toute sa fortune; d'autre part, les noms des jongleurs, souvent indiqués dans les envois des chansons, montrent quel cas les auteurs faisaient de leurs interprètes. Poètes eux-mêmes quelquefois, et s'élevant lentement du rang des histrions au rang des créateurs, les Pistoléta, les Alegret colportaient avec le même succès leurs propres œuvres. Des hommes bien nés, comme Arnaud Daniel, ne dédaignèrent pas de porter leur habit; Arnaud de Mareuil, Uc de Saint-Cir débutèrent comme jongleurs. Le troubadour pauvre devait souvent pour vivre faire ce métier fécond en joies et en revers.

V

Car il serait difficile d'indiquer d'une façon générale ce que pouvait être la condition des troubadours. Il y en eut dans tous les rangs de la société: ceux-ci furent des valets, ceux-là des bouffons, les uns furent des courtisans ou des chevaliers, les autres des princes ou des rois. Une chose est manifeste, c'est que souvent la poésie nourrissait son homme: témoin Peire Vidal. Entre des personnages fort éloignés par la fortune et par la naissance elle réalisait des amitiés surprenantes. Faut-il signaler celle que le fils d'un pauvre fou sut inspirer à Guillaume des Baux et à Boniface de Montferrat? Un culte commun de l'art unissait les poètes comme les maçons dans une cathédrale. Disons surtout que l'accueil fait par des femmes du plus haut rang à d'humbles troubadours préparait de singuliers rapprochements entre les classes. Alphonse II fut jaloux de Gaucelm Faidit. Un fils de boulanger élevé par le seul talent des vers, pouvait aspirer à l'amour des reines. Étonnante époque où les nobles savaient corriger en faveur du génie toutes les injustices du destin!

Bien venus ou non des dames et des princes, pauvres ou riches, mais rarement sans succès quand leur mérite était grand, la plupart des troubadours furent au reste de hardis coureurs d'aventures; ils se confiaient sans crainte aux chemins terrestres et maritimes pour aller dans de lointains pays tenter les fortunes les plus diverses. Jaufre Rudel, épris d'une femme qu'il n'avait jamais vue, s'embarqua pour Tripoli; Vaqueyras trouva la fortune en Orient à l'ombre de la Croix. Sans sortir de France, d'autres se jetèrent tête basse dans des périls extraordinaires: Vidal risqua sa tête pour un baiser. Bertran de Born se plaisait aux plus graves discordes et joignait la poésie à l'action, avec un zèle qui est resté sans exemple. Rares sont les poètes d'oc qui eurent une vie à peu près calme. Guiraut de Borneil, le plus studieux de tous, fut dépouillé sur les routes de Navarre.

Mettre à la portée des lecteurs ces trésors de poésie que renferme l'ancienne biographie provençale, sorte de Légende Dorée des troubadours, c'est un travail que nous avons tenté dans de trop brèves notices; mais ces récits fournissent à eux seuls la matière d'un livre entier, et les poètes les moins assurés de revivre n'en sont pas les héros les moins curieux; joyaux de légende ou d'histoire, expression parfaite, en tous cas, du délicieux état d'esprit des hommes et des femmes de ce temps.

VI

Ces hommes écrivaient une langue commune que des imprudents appellent le dialecte provençal, sans savoir que, pour lui garder ce titre, il faudrait entendre par Provence l'ensemble de nos provinces méridionales. Cette langue doit d'ailleurs à l'Aquitaine, non à la Provence, ses principaux monuments; et il serait préférable, pour éviter toute confusion, de ne lui garder que son nom précis de romane d'oc. Si, dans ses lointaines origines, elle passe pour avoir été plus particulièrement méditerranéenne, on peut dire qu'elle ne correspond au juste à aucun dialecte alors parlé par la foule dans une province ou dans l'autre. Elle fut la langue littéraire collective de plusieurs peuples, tant italiens que français ou catalans, qui vraisemblablement étaient loin d'avoir atteint à cette unité dans le langage familier: témoin le Descort de Raimbaut de Vaqueyras, écrit en six patois.

Par quel miracle, dans les brumes de la Grande Nuit, avait pu s'élaborer une langue littéraire, que nous trouvons, au XIIe siècle, assez fortement établie pour prendre le pas d'une mer à l'autre sur les jargons locaux? C'est que sans doute la Grande Nuit ne fut point si ténébreuse qu'on pourrait le croire. Les germes latins, brusquement réveillés, n'auraient pu en effet éclore, sans le soleil d'une Provence sans nuages, en une telle fleur de mélodie. Fille aînée du latin, certes, et sa principale héritière, la langue d'oc garde du parler des Conquérants la précision, la netteté, la puissance logique: mais de quelles couleurs poétiques, de quelles subtilités ne l'enrichit point l'esprit gaulois. Essayer de traduire Bernard de Ventadour dans la langue d'Horace, et vous verrez sur quel terrain désavantageux luttera l'homme de Lydie.

Absolument distincte de la langue romane d'oil, la romane d'oc lui disputait le pas sur les frontières indécises de l'Aquitaine, de l'Auvergne et du Lyonnais. Laissant sa plus celtique rivale exceller dans la poésie épique, elle prenait dans la lyrique une indiscutable hégémonie. Rarement langue, en effet, fut plus propice au lyrisme. Aux finesses, déjà signalées, d'un vocabulaire bien propre à exprimer toutes les délicatesses du sentiment, elle ajoutait les qualités d'harmonie, de richesse et d'éclat.
Supérieure même, comme instrument de la poésie lyrique, à la langue française des plus beaux jours, la langue d'oc réserve au traducteur d'étranges difficultés. Sa parenté directe avec le latin réclame des procédés de traduction analogues: on bannira souvent les particules de subordination, en particulier ces que et ces quar dont la fréquence augmente la lourdeur des versions littérales; on supprimera certaines redondances, naturelles au parler du Midi, mais qui répugnent à l'esprit du Nord; pour compenser la raideur de la syntaxe française, mise soudain en demeure de lutter contre la souple syntaxe limousine, il faudra recourir plus d'une fois à des constructions différentes de celles du texte. Mais tout cela n'est rien: quelles pertes le traducteur loyal n'a-t-il pas à déplorer! — perte de toutes les nuances infinies qui peuvent entrer dans les mots provençaux de vertu et d'amour, — perte de cadences délicieuses, étrangères à notre prosodie, perte de finesse et de couleur, perte d'intensité; car plus souvent que les Français, aussi souvent que les Anglais, les Provençaux ont connu toute la joie de chanter en vers subtils et concis.

VII

On leur a même reproché assez sottement leur passion de la forme difficile. Cette erreur de la critique part d'un préjugé littéraire bien moderne*, qui explique pleinement l'insuccès des troubadours auprès des gens du XIXe siècle.

* Nous ne prenons pas, bien entendu, la défense aveugle du Troubar Clus, culte de l'expression abusivement obscure qui a voué à une précoce caducité la majeure partie des œuvres de Marcabrun, de Raimbaut d'Orange et d'Arnaud Daniel. Notons seulement en passant que cette caducité n'eût pas été si prompte si la langue provençale morte et oubliée n'était pas devenue inintelligible dans les œuvres complexes.

En effet les ouvrages de Raynouard et de ses successeurs, nous aurons l'occasion d'en reparler, parurent à une époque de faux-goût, où le commun des hommes ne voulait voir et admirer dans tous les poètes anciens et modernes que des romantiques. Les troubadours, présentés d'ailleurs sous un jour assez inexact, furent prisés dans la mesure où l'on put les prendre pour des Musset ou des Lamartine; on aima mieux s'attarder à de vieilles et frivoles légendes que d'ouvrir les yeux sur le mérite propre des Provençaux: la beauté formelle de leur œuvre, que tout le siècle ignora, comme Hugo ignora Jean Racine.
C'est que les troubadours furent, par excellence, des classiques; et la beauté classique n'est point perceptible aux yeux de toutes les générations: on ne la peut bien percevoir qu'aux époques de raison et d'équilibre. Classiques, les troubadours le sont au sens le plus vaste. Ils sont des classiques par cette préséance éternelle qu'ils donnent à la forme sur l'idée, par leur goût unique, exclusif, parfois exagéré, de la forme poétique. Ils sont des classiques par leur amour de la brièveté, de l'élégance précise, de la perfection: eux-mêmes ils se présentent à leurs auditeurs, non pas comme des prêtres ni comme des prophètes selon le poncif démodé, mais comme des artisans ou des orfèvres. Guillaume IX, dès les débuts, vante l'atelier dont ses vers sont sortis; Arnaud Daniel rabote et dole ses mots, puis il y passe la lime.
Ils sont des classiques encore par leur raison, par la réserve souveraine qui les fait souvent, à la Malherbe, bannir les vains oripeaux, par leur haine du détail inutile, par la discipline qu'ils imposent à l'imagination. Ils sont des classiques, enfin, par la vue abstraite des choses, par le plaisir qu'ils trouvent à discerner clairement leurs sentiments et leurs passions.
Déployer sur des lieux communs les prodiges du rythme et du verbe, dans un moule étroit faire entrer les pâtes les plus compliquées et les plus variées, pousser jusqu'au miracle l'effort de l'art: voilà ce que les troubadours ont voulu; et les plus illustres classiques de tous les temps n'ont jamais prétendu ailleurs. Marcabrun, le plus déchaîné des poètes d'oc, a été le premier au Moyen Age à prononcer le mot sublime de mesure, qui nous donne aussitôt le vrai secret de leur grandeur: ils ont écrit en un siècle privilégié où le goût était parfait.

VIII

Aussi que d'innovations inattendues! que d'inventions dans le lyrisme! que de genres créés! Car ces prodigieux travailleurs, avant d'entreprendre des chefs-d'œuvre, avaient créé eux-mêmes leurs instruments. Le sirventès, leur arme la plus grandiose et aussi la plus cruelle, leur offrit des ressources immenses dans la poésie guerrière, religieuse, morale et politique: le chant de croisade, la plainte funèbre en sont les fécondes variétés. La chanson se prêta à l'expression de l'amour qu'il fut tendre ou sensuel, mystique ou quintessencié. La tanson et le jeu-parti, petits poèmes de théâtre où plusieurs poètes prennent la parole tour à tour, furent les moyens originaux de la discussion et de la satire familière. La pastourelle fut créée par les poètes d'oc; et ils en firent d'excellentes. La ballade, la chanson de danse sont nées de leur sol, au milieu des réjouissances populaires. L'aube, encore, ce genre bien à eux, quelle douceur ne lui ont-ils pas donnée! Toute l'âme aurorale du Moyen Age a passé dans l'Aube de Guiraut de Borneil et dans les sept vers de celle qui ouvre ce livre. Nous pourrions encore nous attarder sur un grand nombre de genres secondaires, si l'on devait appeler genres des formes de poèmes dont souvent nous n'avons qu'un exemple: l'estribot de Peire Cardenal, la sérénade de Guiraut Riquier.

Les lyriques provençaux, en effet, ont cultivé d'une façon presque exclusive le poème à forme fixe ou demi-fixe. Certains critiques s'en sont autorisés pour conclure à la pauvreté de ces éternelles chansons, de ces sempiternels sirventès. Autant reprocher au dieu Pan de ne pas avoir assez de trous à sa flûte! Les troubadours sont tous comme d'habiles acrobates dans un cirque, où, sur un trapèze, sur des barres toujours les mêmes, ils viennent l'un après l'autre exécuter les tours les plus variés. C'est ainsi que chez eux, dans le poète, il reste toujours du jongleur: s'ils manquent leur coup, ce n'est jamais que pour avoir voulu jouer avec trop de boules.

Par quelle multiplicité de rythmes, ont-ils compensé l'apparente insuffisance de leurs genres principaux! Il faut avoir examiné de près les mètres de Marcabrun et de Bertran de Born pour savoir par quelles prouesses incomparables pouvait se signaler un grand poète provençal, quand il s'avisait d'entrelacer des vers de toutes longueurs pour donner à la strophe le mouvement complexe de la vie. Telle strophe de Raimbaut de Vaqueyras jaillit toute faite de sa plume et marche animée devant lui comme une créature de Prométhée.

La variété, la richesse des assonances n'est pas moindre que celle des rythmes. Observez avec soin les pièces de Guiraut de Borneil ou d'Arnaud Daniel: et dites avec quelle monstrueuse virtuosité ils varient la disposition des rimes, les fondent, les rapprochent, les éloignent, les séparent quelquefois par d'autres, avec quelle aisance ils les poursuivent, les multiplient, les rappellent jusqu'à trois fois dans un vers! Un jour, six mots fournissent toutes les rimes d'un poème, une autre fois une chanson tout entière pivote autour d'un seul mot rappelé régulièrement. Et, d'une façon générale, les strophes riment entre elles comme les vers, c'est-à-dire que dans chaque couplet d'une pièce se retrouvent les rimes du premier, suivant le même ordre et sans répétition d'aucun vocable. Qu'on ait affaire à un pitre, à un dompteur ou à un danseur de corde, c'est toujours, dans cette lice poétique, la recherche du plus grand prodige dans le plus petit espace.

Telle est la pauvreté de l'art des troubadours! Et la Leys d'Amor, qui codifie leurs règles, est un des plus rigoureux, un des plus savants manuels de prosodie qui aient jamais été conçus. Dans une aube de trente lignes, ces hommes du Moyen Age mettaient toute la patience de l'artisan enfermé vingt ans avec son chef d'œuvre; et un travail d'un million d'heures ne suffirait pas en notre siècle, à des auteurs d'un égal génie, pour refaire toutes les chansons du présent recueil.

IX

De ce que la poésie provençale fut une poésie de genres, on a trop vite conclu aussi qu'elle fut impersonnelle et monotone. Appeler monotonie ce qui n'est qu'unité, c'est encore une erreur fondamentale due à l'ignorance du public, disons-le plutôt, au manque de goût qui a longtemps empêché les romanistes de distinguer ou de montrer clairement les grandes figures au milieu d'un fatras de petits poètes d'anthologie*. Quel lecteur ne qualifierait la tragédie classique de fastidieuse si à côté de dix pages de Phèdre, voire d'Alexandre, on lui donnait dix pages de chacun des mille rimeurs malheureux qui ont précipité la ruine de notre théâtre?

De grands troubadours eurent d'indignes devanciers, d'autres d'indignes rivaux: est-ce une raison pour les confondre dans leur foule? Bernard de Ventadour eut pour contemporains ou pour successeurs nombre de poètes d'un moindre talent, d'une moindre sincérité, qui ne contribuent pas peu à donner aux troubadours je ne sais quelle réputation d'éternelle et fade galanterie. Mais de ce que l'amour prédomine parfois sous une forme ennuyeuse chez beaucoup de poètes du XIIe et du XIIIe siècle,

faut-il conclure qu'il absorbe tous les genres lyriques ou prenne partout les mêmes accents? D'autres belles époques ont produit des rimeurs pauvres ou surfaits. C'est au faiseur de florilèges, ce chiffonnier poudreux armé du crochet vengeur de la Postérité, c'est à ce juge trop souvent inique de rétablir l'équilibre; à lui de faire dans l'œuvre des siècles passés un tri judicieux, où le sens de la beauté le guidera, et non plus le souci de l'anecdote ou du document.
Parmi les centaines de troubadours qui nous sont connus quelles grandes silhouettes s'élèvent en effet, — et combien diverses entre elles, combien originales! Aux sources d'une littérature dite courtoise, nous trouvons un libertin et un misogyne: Gaillaume IX et Marcabrun. Le premier, avec les plaisants récits de ses grasses aventures, étrenne la grosse corde gauloise.

* C'est l'erreur qui nous a valu des éditions critiques de Montagnagol et de Bertrand d'Alamanon quand Raimbaut de Vaqueyras et Peire Cardenal attendent encore les leurs.

L'autre, satirique effroyable, jette à la femme et à toute la société des injures apocalyptiques richement assaisonnées, non de thym et de laurier, mais de fiel et d'excréments. Bertran de Born, l'épée levée, le bouclier au poing, nous conduit, sur les ailes d'une poésie impétueuse, au plus sanglant des batailles. Et, à côté de ce féroce amant de la femme aux seins durs, Bernard de Ventadour, le suave, le fluide, le douillet, élève la voix la plus émue que l'amour, en cet age d'or de son règne, ait trouvée pour s'exprimer. Guiraut de Borneil prend l'accent austère du moraliste. Arnaud Daniel, pur artiste, donne l'exemple de la science la plus raffinée à laquelle ait aspiré une école poétique. Raimbaut de Vaqueyras, esprit vaste et complet, parle avec un égal génie dans l'amour et dans la guerre: ce poète prodigieusement vivant est le type parfait du troubadour chevalier, fidèle à son Dieu, à son Seigneur, à sa Dame et à son Art. Le Moine de Montaudon, profane et grossier, éclate d'un rire énorme, où déjà celui de Rabelais est enclos. Le religieux Peire Cardenal, ironique contempteur de l'amour et des vices, manie toutes les verges du sarcasme.
On voit du premier coup l'absurdité du préjugé ancien qui fait des troubadours une troupe d'hommes aussi semblables entre eux que tous les violonistes d'un orchestre, et chantant à satiété les mêmes mièvreries amoureuses. Ce qu'on a appelé, en les considérant comme communes à tous les poètes d'oc, les doctrines courtoises, est à mettre dans la même corbeille que l'invention grotesque des Cours d'amour, sortie du cerveau échauffé de Jean de Notre-Dame... J'insisterai encore sur la diversité des troubadours: je dirai que la poésie provençale, vue d'un certain côté, apparaît comme une sorte de sommaire de toute la poésie lyrique de la France. Tous les grands traits de notre tempérament poétique se trouvent dans les poètes d'oc. Ils ont l'amour français de la femme, ils en ont aussi le dédain français, ils ont tous nos sens raffinés et toute notre lourde
paillardise; ils ont nos instincts frondeurs et notre disposition satirique; ces chevaliers ont notre âme chevaleresque. Encore est-ce bien ravaler les troubadours que de les voir simples avant-coureurs de nos lyriques. Peut-on dire qu'aucun de nos poètes amoureux, si l'on excepte Guillaume de Lorris, ait égalé Bernard de Ventadour, que Jean de Meung, lui-même ait eu l'impétuosité de Marcabrun, que la guerre ait inspiré chez nous un second Bertran de Born, qu'aucun de nos artistes en vers ait poussé la maîtrise de la forme plus loin qu'Arnaud Daniel; peut-on dire que d'Aubigné, que l'auteur même des Châtiments surpassent Peire Cardenal?

X

La poésie d'oc, par un miracle bien rare, atteignit du premier coup à l'équilibre, et, par une exception funeste, fut arrêtée dans son essor avant qu'elle portât en elle-même les promesses de sa décadence. Dans la première moitié du XIIIe siècle, une épidémie de sottise, d'égoïsme et de cruauté sévit sur le Midi. La soi-disant croisade contre les Albigeois vint flétrir toutes les fleurs d'une poésie si belle, que les contraintes et les sévérités de l'Église condamnaient à déchoir. Raimond VII de Toulouse perdit, dans la querelle religieuse, une large portion de ses domaines. Déjà, la moyenne partie de l'Aquitaine était française; la Provence tombait par héritage sous la domination angevine, qui eut tôt fait d'apporter sur cette terre de soleil toutes les sévérités du pays d'oil.
- Ah, Provençaux, s'écrie Aimeric de Pégulhan, quelle dégradation! vous avez perdu joie et plaisir, et jeux et ris, honneur et gaîté: vous voilà aux mains de l'homme de France! " Charles d'Anjou, d'ailleurs, méprisant sa terre nouvelle, prenait capitale en Sicile.
La cour d'Aix supprimée, l'Inquisition établie en souveraine à Toulouse, quel espoir restait-il aux troubadours de vivre et de prospérer sur la terre gauloise? Les grands jours étaient passés, la superstition et la guerre avaient envahi des contrées jadis spirituelles et tranquilles. Les Mécènes défunts ne laissaient chez nous pour remplaçants que des protecteurs moins chaleureux, ou même des

bourgeois enrichis, plus propres à faire déchoir les poètes qu'à les élever. Ces orages dissipèrent aux quatre vents la foule bariolée des jongleurs et des troubadours. Les meilleurs de ceux qui restaient, passant les monts, allèrent exhaler leurs derniers accents sur les terres étrangères: Aimeric de Pégulhan, Guilhem Figueira quittèrent Toulouse; Peire Cardenal s'en fut en Espagne; Guiraut Riquier, pendant plus de dix ans, laissa la cour de Narbonne pour celle d'Alphonse X.
Les derniers troubadours eurent un sentiment aigu de cet avilissement du monde et en conçurent une mélancolie qui n'est pas leur moindre grandeur.
- On ne peut sans douleur, gémit Sordel, comparer les nobles d'aujourd'hui aux nobles de jadis... le chevalier forfait à sa race pour de l'or et pour de l'argent... toute joie et tout honneur disparaissent.
Et Riquier, boitant au dernier rang de cette lugubre arrière-garde des poètes d'oc, clôt le concert par le cri suprême: " Je suis venu trop tard! "
On peut le dire sans exagération, tout ce que ces retardataires ont laissé de plus beau a été conçu dans le découragement et dans la haine.

XI

Avant donc que la poésie d'oc eût produit tous les fruits qu'elle promettait, elle ne trouva plus sur sa terre natale un poète ni un auditeur de quelque prix. Car on ne peut même pas considérer comme la survivance d'un grand passé cette misérable École Toulousaine, dite du Gai Savoir, dont les promoteurs ne songèrent qu'à organiser de lugubres concours entre de piteux rimailleurs.
Mais la fuite même des troubadours fut le gage de leur seconde grandeur. Ainsi dérivée de son cours, la littérature provençale fleurit sur d'autres terres et trouva de l'autre côté des monts une sorte d'apothéose. Les poètes de l'étranger apprirent des nôtres les règles sévères de leur art. Je ne sache pas qu'entre 1150 et 1350 la poésie provençale ait franchi quelque frontière sans attirer l'admiration des peuples et dicter ses préceptes aux hommes qui commençaient à bredouiller dans d'autres langues.
Je ne parle pas naturellement de ceux qui, hors de France, cultivèrent la poésie d'oc et furent, au propre sens du mot, des troubadours: des poètes nés en Italie, qui, comme Sordel, Calvo, Cigala, au moment même où l'astre commençait à pâlir dans notre ciel, brillèrent pendant quelque temps d'un certain éclat, ou des Catalans comme Guilhem de Berguedan et Cerveri de Girone, qui, nés dans les limites de la langue romane, avaient été en somme des poètes provençaux.
Mais la poésie française du Midi alla imposer ses doctrines à l'École Sicilienne, d'où sortit la poésie nationale de l'Italie. Cette école mort-née, qui ne s'illustra guère que par de faibles pastiches de nos auteurs remonta en effet vers le Nord de la Péninsule, où, appuyant les influences immédiates de la Provence, elle inspira Guido Guinicelli et les admirables poètes de Bologne et de Florence, maîtres et devanciers de Dante et de Pétrarque. Ces deux génies, héritiers conscients et reconnaissants des poètes d'oc, tenaient d'eux l'idée essentielle de l'amour abstrait; ils leur doivent aussi le sentiment de la forme; auraient-ils existé sans eux? Le Dante de la Vita Nuova, le Pétrarque des Canzoni ne sont en quelque sorte que les plus grands des troubadours; peu s'en fallut même qu'ils ne parlassent leur langage.
D'autre part, se propageant en Espagne grâce à des protecteurs puissants, et trouvant faveur aux cours d'Alphonse X de Castille et de Denis de Portugal, la poésie d'oc fut marraine de la Galicienne. De balbutiantes chansons populaires reçurent des rois-poètes le sceau de la perfection provençale.
Déjà, en pénétrant au long du Danube par la grande voie des Croisades, elle avait rencontré dans les Minnesinger d'Autriche et de Bavière ses premiers admirateurs germaniques. Par un autre chemin elle devait atteindre les Minnesinger rhénans, et, parmi eux, l'admirable Walter de la Vogelweide au premier chef.
Ce n'est pas dans la France du Nord qu'elle trouva d'abord ses meilleurs disciples. Pratiquée, pourtant, par Conon de Béthune dès la seconde partie du XIIe siècle, la poésie lyrique des trouvères n'est qu'une pâle réplique de celle des troubadours: nous trouvons un talent agréable chez Blondel de Nesles, Gace Brûlé, le Châtelain de Coucy; mais dans la mesure où ils restèrent les élèves des chanteurs d'oc, les premiers chanteurs d'oil n'en furent que les plats imitateurs. C'est plus tard qu'on découvre chez les Français du Nord les heureuses marques de l'influence méridionale: Guillaume de Lorris et Jean de Meung furent au pays d'oil les plus somptueux héritiers de Bernard de Ventadour et de Peire Cardenal. Charles d'Orléans reste tout plein des troubadours, et Ronsard parfois les rappelle encore à son insu en imitant les Italiens: je sais telle strophe à Cassandre qui pourrait se réclamer d'une main limousine. En Angleterre, les chants courtois, mal connus peut-être, eurent néanmoins d'heureux échos qui résonnent encore dans les strophes platoniques de Spenser et de Samuel Daniel.
Les poètes d'oc posèrent les premières pierres d'un édifice splendide. Ils furent les artisans d'une renaissance inattendue; que dis-je! ils furent les premiers auteurs de la grande Renaissance. Les gréco-

latins, tirés de l'oubli un peu plus tard, vinrent certes compenser l'influence d'Oc; mais à mesure que la littérature païenne envahissait l'Italie, la jeune littérature italienne introduite dans nos brumes revenait y porter la féconde semence provençale. L'œuvre des troubadours est au commencement, mais elle ne fut point passagère, et c'est d'elle que procède toute la nouvelle poésie européenne.

XII

Les chansonniers ou recueils des chansons des troubadours attestent la diffusion de leur œuvre au Moyen Age. Enfouis pendant des siècles, ces poètes n'ont revu le jour sous leur forme originale qu'au début du XIXe siècle. Raynouard, travailleur prodigieux, auteur d'une œuvre en bien des points admirable, les tira de la poussière des bibliothèques et donna les six volumes que l'on sait. Rochegude, presque au même moment, présenta son Parnasse Occitanien. Travaux inachevés, et qui trouvèrent auprès des érudits plus d'accueil qu'auprès du public: nous avons dit la principale raison de leur insuccès. C'est alors que Diez apparut, et publia, avec sa Grammaire des Langues Romanes, ses études sur la vie et les œuvres des troubadours. Bartsch et Appel complétèrent ces fructueux travaux par la publication de leurs anthologies.

Bien d'autres savants, en Allemagne, en France et en Italie, se sont appliqués depuis à l'exégèse provençale: quel hommage ne doit-on pas, dans le domaine de la science, aux Lévy, aux Chabaneau, aux Crescini, aux Jeanroy, aux Thomas, aux Lavaud, aux Anglade! Cependant leur œuvre reste incomplète. Attachés à mettre les troubadours en herbier dans des publications scientifiques le plus souvent inconnues du commun des lettrés, les romanistes se sont bornés trop souvent à donner des traductions littérales.
Venus après tant d'illustres érudits, les désobligerons-nous en profitant de leurs travaux pour en donner, hors des maisons savantes, quelques fruits aux lecteurs français? Les traductions que nous proposerons, sans montrer un moindre souci de sens, consentiront à se départir, pour fournir une lecture commode, d'une exactitude formelle trop tyrannique et souvent plus étrangère qu'on ne saurait croire à la véritable exactitude*.
Soucieux aussi d'échapper à un défaut dont nous avons déjà parlé, et qui retire tant d'intérêt à des recueils estimables, nous éviterons de disperser notre choix sur un trop grand nombre de troubadours: nous grouperons en un recueil conçu dans un esprit nouveau, les pièces capitales des grands maîtres. Prêts à nous excuser auprès des mânes de Cercamon, de Raimbaut d'Orange, de Peire d'Auvergne, de Gui d'Ussel, de Pons de Chapteuil, de Raimon de Miraval, d'Aimeric de Pégulhan, de Guilhem Figueira, de Berguedan, de Cerveri, de Calvo et de quelques autres qui, à plus d'un titre, auraient mérité de prendre une place discrète dans un ouvrage plus vaste, nous ne présenterons qu'une petite élite de poètes, en mettant au premier rang, comme il convient, Marcabrun, Bertran de Born, Bernard de Ventadour, Raimbaut de Vaqueyras, Peire Cardenal. Les voilà dressés dans notre pensée comme les prophètes sur le vitrail, tous frères, si l'on veut, mais portant des attributs différents et habillés de couleurs diverses: Guillaume IX riant avec obscénité, Arnaud de Mareuil joignant avec effusion ses tendres mains, Peire Vidal grimaçant, le Moine de Montaudon, l'épervier au poing, enflant une bedaine truculente, Faidit, plus gros encore, tourmenté par le mal de mer, Arnaud Daniel portant le rabot, Sordel le fouet, et le sanglant Folquet aussi différent du pensif Borneil que Judas peut l'être de saint Pierre.

* Peut-être nous saura-t-on gré d'avoir traduit en vers blancs un certain nombre de chansons. Dussions-nous être accusés d'avoir pris quelques libertés, nous persévérons à croire que les pièces à refrain deviennent, dans les traductions en prose, de véritables caricatures d'elles-mêmes: il est des morceaux où le rhythme importe autant que le sens.

Ainsi le verre et la tapisserie nous montrent, sous des habits anciens, des suites de hautes figures pittoresques et puissantes.

CHANSONS ANONYMES

1. ALBA.

Quan lo rossinhols escria
Ab sa par la nueg e·l dia,
Yeu suy ab ma bell' amia
Jos la flor,
Tro la gaita de la tor
Escria: drutz, al levar!
Qu'ieu vey l'alba e·l jorn clar.

2. ALBA.

En un vergier sotz folha d'albespi

Tenc la dompna son amic costa si,
Tro la gaita crida que l'alba vi.
Oi Deus, oi Deus, de l'alba! Tan tost ve!

Plagues a Deu ja la noitz non falhis,
Ni·l meus amics lonh de mi no·s partis,
Ni la gaita jorn ni alba no vis!
Oi Deus, oi Deus, de l'alba! Tan tost ve! ”

Bels dous amics, baizem nos, eu e vos,
Aval els pratz on chanto·ls auzellos;
Tot o fassam en despeit del gilos:
Oi Deus, oi Deus, de l'alba! Tan tost ve!

Bels dous amics, fassam un joc novel,
Ins el jardi on chanton li auzel,
Tro la gaita toque son caramel.
Oi Deus, oi Deus, de l'alba! Tan tost ve!

Per la douss' aura qu'es venguda de lai,
Del meu amic bel e cortes e gai,
Del seu alen ai begut un dous rai:
Oi Deus, oi Deus, de l'alba! Tan tost ve! ”

La dompna es agradans e plazens,
Per sa beutat la gardon mantas gens,
Et a son cor en amor leialmens.
Oi Deus, oi Deus, de l'alba! Tant tost ve!

3. BALADA.

Coindeta sui, si cum n'ai greu cossire,
Per mon marit, quar ne·l voil ne·l desire.

Qu'eu be·us dirai per que son aissi drusa:
Coindeta sui...
Quar pauca son, joveneta e tosa,
Coindeta sui...
E degr' aver marit dont fos joiosa,

Ab cui toz temps pogues jogar e rire.
Coindeta sui, si cam n'ai greu cossire,
Per mon marit, quar ne·l voil ne·l desire.

Ja Deus no·m sal, si ja'n sui amorosa:
Coindeta sui…
De lui amar mia sui cobeitosa,
Coindeta sui…
Anz, quant lo vei, ne son tant vergoignosa
Qu'eu prec la mort que·l venga tost aucire.
Coindeta sui, si cum n'ai greu cossire,
Pe· mon marit, quar ne·l voil ne·l desire.

Mais d'una ren m'en son ben acordada:
Coindeta sui…
Se·l meus amics m'a s'amor emendada,
Coindeta sui…
Ve·l bels espers a cui me son donada;
Plaing e sospir, quar ne·l vei ne·l remire.
Coindeta sui, si cum n'ai greu cossire,
Per mon marit, quar ne·l voil ne·l desire.

E dirai vos de que m·sui acordada:
Coindeta sui...
Que·l meus amics m'a longament amada;
Coindeta sui...
Ar li sera m'amors abandonada
E·l bels espers, qu'eu tant am e desire.
Coindeta sui, si cum n'ai greu cossire,
Per mon marit, quar ne·l voil ne·l desire.

En aquest son faz coindeta balada
Coindeta sui...
E prec a toz que sia loing cantada
Coindeta sui...
E que la chant tota domna ensegnada,
Del meu amic, qu'eu tant am e desire.
Coindeta sui, si cum n'ai greu cossire,
Per mon marit, quar ne·l voil ne·l desire.

4. BALADA.

Mort m'an li semblan que ma dona·m fai
E li seu bel oil amoros e gai.

Qu'eu non trob conseil, s'eu de li non l'ai;
Mort m'an li semblan...
Per qu'eu joinchas mas denant li venrai,
Mort m'an li semblan...
Preiant humilment, quant far o poirai,
Que·m facha socors, sevals d'un dolz bai.
Mort m'an li semblan que ma dona·m fai
E li seu bel oil amoros e gai.

Lo seus cors es blancs com neus sobre glai,
Mort m'an li semblan...
Fresca sa colors cum rosa de mai,
Mort m'an li semblan...

E·l seu cabil sor cum aurs, de que·m plai,
Dolza e plaisens plus qu'eu dir non sai.
Mort m'an li semblan que ma dona·m fai
E li seu bel oil amoros e gai.

Anc Deus non en fes de tant bela mai,
Mort m'an li semblan...
Ni non volc que fos, per qu'eu l'amarai
Mort m'an li semblan...
De bon cor toz temps tant quant eu vivra
E pos serai morz, s'eu lo poder n'ai.
Mort m'an li semblan que ma dona·m fai
E li seu bel oil amoros e gai.

5. BALADA.

D'amor m'estera ben e gent
S'eu ma dona vis plus sovent.

Balada faz ab coindet son,
D'amor m'estera ben e gent...
Qu'a ma bela don a randon,
Quar ai estat tant lonjament.
D'amor m'estera ben e gent
S'eu ma dona vis plus sovent.

E prec, si plaz, no m'ochaison,
D'amor m'estera ben e gent...
Quar estauc sai en Aragon
Ab lo rei qu'a bon prez valent.
D'amor m'estera ben e gent
S'eu ma dona vis plus sovent.

Mais on qu'eu sia seus mi son,
D'amor m'estera ben e gent...
E vauc m'en lai ad esperon
Per descolpar de falliment.
D'amor m'estera ben e gent
S'eu ma dona vis plus sovent.

Gen me feiron mei oil ric don,
D'amor m'estera ben e gent...
Quant mi mostreron sa faison
E sa bela bocha rizent.
D'amor m'estera ben e gent
S'eu ma dona vis plus sovent.

Bella domna, gentil faizon,
D'amor m'estera bel e gent...
Non credaz lausenger felon,
Que baisson amor per nient.
D'amor m'estera bel e gent
S'eu ma dona vis plus sovent.

Balada, vai ad esperon
D'amor m'estera bel e gent…
E saluda·m leis de cui son,

Quar manten valor e jovent.
D'amor m'estera bel e gent
S'eu ma dona vis plus sovent.

6. DANSA.

Pres soi ses faillencha
En tal bevolencha
Don ja no·m partrai;
E quan m'en pren sovenencha
D'amor conssi·m vai,
Tot quan vei m'es desplazencha,
E tormenz qu'ieu n'ai m'agencha
Per leis qu'ieu am mai.
Hai, s'en brieu no la vei, brieumen morrai.

En amor londana
Ha dolor probdana:
Per mi eis o sai,
Que set jors de la setmana
Sospir e'n dic hai.
Mortz fos ieu, que·l via es plana,
Quar non hai razon certana
D'anar soven lai.
Hai, s'en brieu no la vei, brieumen morrai.

Ses par de proecha
Es e de belecha,
Ab fi prez verai;
E sa naturals blanchecha
Sembla nieus quant chai,
E la colors no·i es mecha
Pegnen, anz sobra freschecha
De roza de mai.
Hai, s'en brieu no la vei, brieumen morrai.

7. DANSA.

A l'entrada del tens clar, eya,
Per joia recomençar, eya,
E per jelos irritar, eya,
Vol la regina mostrar
Qu'el' es si amoroza.

A la vi', a la via, jelos,
Laissaz nos, laissaz nos
Ballar entre nos, entre nos.

El' a fait per tot mandar, eya,
Non sia jusqu'a la mar, eya,
Piucela ni bachelar, eya,
Que tuit non venguan dançar
En la dansa joioza.

A la vi', a la via, jelos,
Laissaz nos, laissaz nos
Ballar entre nos, entre nos.

Lo reis i ven d'autra part, eya,
Per la dansa destorbar, eya,
Que el es en cremetar, eya,
Que om no li voill' emblar
La regin' avrilloza.

A la vi', a la via, jelos,
Laissaz nos, laissaz nos
Ballar entre nos, entre nos.

Mais per nient lo vol far, eya,
Qu'ela n'a sonh de viellart, eya,
Mais d'un leugier bachelar, eya,
Qui ben sapcha solaçar
La domna savoroza.

A la vi', a la via, jelos,
Laissaz nos, laissaz nos
Ballar entre nos, entre nos.

Qui donc la vezes dançar, eya,
E son gent cors deportar, eya,
Ben pogra dir de vertat, eya,
Qu'el mont non aia sa par
La regina joioza.

A la vi', a la via, jelos,
Laissaz nos, laissaz nos
Ballar entre nos, entre nos.

8. PASTORELA.

Per amor soi gai
E no·m n'estrarai
Aitan quan vivrai,
Na Cors-Covinen.

Eu·m levei un bon mati,
Enans de l'albeta;
Anei m'en en un vergier
Per cuillir violeta;
Et auzi un chan
Bel, de luenh; gardan
Trobei gaia pastorela
Sos anhels gardan.

Dieus vos sal, na Pastorel'a
Color de rozeta;
Fort me meravill de vos
Com estaitz soleta;
Bliaut vos darai,
Si penre·l vos plai,
Menudet cordat
Ab filetz d'argent.

Per fol vos ai, cavalier,
Plen d'auradura,
Quar vos mi demandas
So don non ai cura.
Pair' e maire ai,
E marit aurai,
E si a Dieu plai,
Far-m'aun onramen.

A Dieu, a Dieu, cavalier,
Que mon paire·m crida,
Qu'ieu lo vei la jus arar
Ab bueus sel' artigua;
Que semenam blatz,
Cuillirem n'asatz,
E si acaptatz,
Dar-vos-em fromen. ”

E quant el l'en vit anar,
Mes se apres ela,
Pres la per la blanqua man
Gieta l'en l'erbeta;
Tres vetz la baizet,
Anc mot no·n sonet,
E quan venc a la quarteta:
- Senher, a vos mi ren. ”

Quan vei los praz verdesir,
E pareis la flors granada,
Adoncas pens e consir
D'amors qu'aissi m'a lograda,
Per un pauc non m'a tuada.
Tan soven sospir
C'anc non vi tan fort colada
Senes colp feril. Aei!

Tota noit sospir e·m pes
E tressalh tot' endormida,
Per oc car veiaire m'es
Que·l meus amics se ressida.
A Deus, com serai garida
S'aissi devengues,
Una noit per escarida
Qu'a me s'en vengues! Aei!

Domna qui amors aten,
Ben deu aver fin coratge.
Tal n'i a qu'ades la pren,
Pois la laissa per folatge:
Mas eu l'en tenh fin coratge
Aissi leialmen
Qu'anc domna del mieu paratge
Non o fetz tan gen. Aei!

Domna qui amic non a,
Ben si gart que mais no·n aia,
Qu'amors ponh oi e dema
Ni tan ni quan non s'apaia:
Senes colp fai mort e plaia.

Ja non garira
Per nul metge qu'el'en aia,
S’amors non lo·i da. Aei!

Messagier, levaz mati
E vai m'en la gran jornada,
La chançon a mon ami
Li portatz en sa contrada:
Digas li que mout m'agrada
Quan membres del son
Qu'el me ditz quan m'ac baizada
Soz mon paveillon. Aei!

Dins ma chambr' encortinada
Fon el a lairon;
Dins ma chambra ben daurada
Fon el en preison. Aei!

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

GUILLAUME DE POITIERS.*

Le Comte de Poitiers fut un des plus grands amoureux qu'on vit jamais et l'un des plus grands trompeurs de femmes. Il fut bon chevalier d'armes, et prodigue de son amour. Il sut bien composer et chanter, et courut longtemps le monde pour suborner les dames...
Telle est la déclaration du biographe provençal. Piètre souverain, conquérant malheureux, croisé indigne, excommunié plusieurs fois, Guillaume IX d'Aquitaine fut un personnage plein de cynisme et de bouffonnerie. Guillaume de Malmesbury l'accuse d’avoir voulu fonder une sorte d'abbaye sacrilège fort semblable à une maison close. Une autre fois, notre homme aurait fait peindre sur son bouclier le portrait d'une femme mariée pour la porter dans les combats comme elle le portait dans l'alcôve. On connaît aussi sa réponse aux reproches d'un évêque chauve: “ Tu passeras le peigne dans tes cheveux avant que je renonce à mes amours.
Ce Villon couronné justifie par certaines de ses pièces sa sympathique réputation. Sa profession de foi ne laisse aucun doute sur la tournure de son caractère et supplée largement aux incertitudes de l'histoire:

On m'appelle maître infaillible;
La femme qui m'a eu un soir
Le lendemain veux me ravoir.
Dans ce métier, je puis le dire,
Je suis si fort
Qu'il peut me procurer mon pain
En tous pays (a).

Il a sur les précautions des maris les idées d'un homme qui en a éprouvé à son avantage toute l'inutilité, et qui sait la fragilité des vertus d'une épouse. Ses deux montures de chevalier, ce sont les deux femmes jalouses entre lesquelles il ne sait choisir. Quand il s'asseoit au jeu avec les dames, c'est pour regarder d'étranges choses sous le damier de leurs tabliers, et engager, à la faveur de calembours obscènes, d'étonnantes parties de dés.
Mais si Guillaume IX fut sur toutes choses un libertin, il connut à ses heures la vraie tendresse; du moins en souffrit-il assez pour apprécier certaines consolations:

Ainsi va-t-il de notre amour
Comme du rameau d'aubépine;
Il s'agite toute la nuit

Livré au gel et à la pluie;
Mais le soleil du lendemain
Chauffe et verdit feuilles et branches.

J'ai souvenir de ce matin
Que nous mîmes fin à la guerre
Et qu'elle me fit le présent
De son amour et de sa bague.
Dieu me laisse assez longtemps vivre
Pour glisser mes mains sous sa cape (b).

L'auteur des premiers vers courtois qui nous soient connus, le porte-enseigne de l'amour provençal, entonne le plus pur chant de joie qu'ait jamais fait entendre la passion. Tour à tour naïf et paillard, frais et lourd, ignoble et exquis, il a déjà aussi les repentirs du mauvais garçon du XVe siècle. Son simple Adieu au monde est d'une sincérité qui, huit cents ans passés, nous tire encore des larmes.
Nous donnons la pièce des Deux chevaux et la grasse histoire du Chat, bizarrement accompagnées, comme elles le furent dans l'esprit de Guillaume, du cantique amoureux et de l'amère élégie du départ.

1. VERS.

Mout jauzens me prene en amar
Un joy don plus mi vuelh aizir,
E pus en joy vuelh revertir
Ben dey, si puesc, al mielhs anar,
Quar mielhs onra·m, estiers cujar,
Qu'om puesca vezer ni auzir.

Ieu, so sabetz, no·m dey gabar
Ni de grans laus no·m say formir,
Mas si anc nulhs joys poc florir,
Aquest deu sobre totz granar
E part los autres esmerar,
Si cum sol brus jorns esclarzit.

Anc mais no poc hom faissonar
Co's, en voler ni en dezir
Ni en pensar ni en cossir;
Aitals joys no pot par trobar,
E qui be·l volria lauzar
D'un an no y poiri' avenir.

Totz joys li deu humiliar,
Et tota ricors obezir
Mi dons, per son belh aculhir
E per son belh plazent esguar;
E deu hom mais cent ans durar
Qui·l joy de s'amor pot sazir.

Per son joy pot malautz sanar,
E per sa ira sas morir
E savis hom enfolezir
E belhs hom sa beutat mudar
E·l plus cortes vilanejar
E totz vilas encortezir.

Pus hom gensor no·n pot troba
Ni huelhs vezer ni boca dir,
A mos ops la vuelh retenir,

Per lo cor dedins refrescar
E per la carn renovellar,
Que no puesca envellezir.

Si·m vol mi dons s'amor donar,
Pres suy del penr'e del grazir
E del celar e del blandir
E de sos plazers dir e far
E de sos pretz tener en car
E de son laus enavantir.

Ren per autruy non l'aus mandar,
Tal paor ay qu'ades s'azir,
Ni ieu mezeys, tan tem falhir,
No l'aus m'amor fort assemblar;
Mas elha·m deu mo mielhs triar,
Pus sap qu'ab lieys ai a guerir.

2. VERS.

En Alvernhe, part Lemozi,
M'en aniey totz sols a tapi:
Trobei la moller d'en Guari
E d'en Bernart;
Saluderon mi simplamentz
Per sant Launart.

La una·m diz en son latin:
“ E Dieus vos salf, don pelerin;
Mout mi semblatz de bel aizin,
Mon escient;
Mas trop vezem anar pel mon
De folla gent. ”

Ar auzires qu'ai respondut;
Anc no li diz ni bat ni but,
Ni fer ni fust no ai mentaugut,
Mas sol aitan:
- Babariol, babariol,
Babarian. ”

So diz n'Agnes a n'Ermessen:
- Trobat avem que anam queren.
Sor, per amor Deu, l'alberguem,
Que ben es mutz,
E ja per lui nostre conselh
Non er saubutz. ”

La una·m pres sotz son mantel,
Menet m'en sa cambra, al fornel.
Sapchatz qu'a mi fo bon e bel,
E·l focs fo bos,
Et eu calfei me volentiers
Als gros carbos.

A manjar mi deron capos,
E sapchatz ac i mais de dos,
E no·i ac cog ni cogastros,

Mas sol nos tres,
E·l pans fo blancs e·l vins fo bos
E·l pebr'espes.

Sor, aquest hom es enginhos,
E laissa lo parlar per nos:
Nos aportem nostre gat ros
De mantenent,
Que·l fara parlar az estros,
Si de re·nz ment. ”

N' Agnes anet per l'enujos,
E fo granz et ag loncz guinhos:
Et eu, can lo vi entre nos,
Aig n’espavent,
Qu'a pauc non perdei la valor
E l'ardiment.

Quant aguem begut e manjat,
Eu mi despoillei a lor grat.
Detras m'aporteron lo gat
Mal e felon,
La una·l tira del costat
Tro al tallon.

Per la coa de mantenen
Tira·l gat et el escoissen:
Plajas mi feron mais de cen
Aquella ves;
Mas eu no·m mogra ges enguers,
Qui m'ausizes.

“ Sor, diz n'Agnes a n'Ermessen,
Mutz es, que ben es conoissen;
Sor, del banh nos apareillem
E del sojorn. ”
Ueit jorns ez encar mais estei
En aquel forn.

Tant las fotei com auzirets:
Cen e quatre vint et ueit vetz,
Qu'a pauc no·i rompei mos coretz
E mos arnes;
E no·us puesc dir lo malaveg,
Tan gran m'en pres.

Ges no·us sai dir lo malaveg,
Tan gran m'en pres.

3. DEVINALH.

Dos cavalhs ai a ma selha ben e gen;
Bon son et adreg per armas e valen;
E no·ls puesc amdos tener, que l'us l'autre non cossen.

Si·ls pogues adomesjar a mon talen,
Ja no volgra alhors mudar mon guarnimen,
Que miels for' encavalguatz de nuill home viven.

Launs fon dels montaniers lo plus corren,
Mas tan fera estranhez' a longuamen
Et es tan fers e salvatges que del bailar si defen.

L'autre lon noyritz sa jus part Cofolen,
Et anc no·n vis bellazor, mon escien;
Aquest non er ja camjatz ni per aur ni per argen.

Qui' ie·l doney a son senhor poli payssen;
Pero si·m retinc ieu tan de covenen
Que s'ilh lo tenia un an, qu'ieu lo tengues mais de cen.

Cavallier, datz mi cosselh d'un pessamen;
(Anc mais no fuy issaratz de cauzimen):
Res no·n sai ab qual mi tengua de n'Agnes o de n'Arsen.

4. VERS.

Pos de chantar m'es pres talenz,
Farai un vers, don sui dolenz:
Mais non serai obedienz
En Peitau ni en Lemozi.

Qu'era m'en irai en eisil:
En gran paor, en gran peril,
En guerra laissarai mon fil,
E laran li mal siei vezi.(a)

Lo departirs m'es aitan grieus
Del seignoratge de Peitieus!
En garda lais Folcon d'Angieus
Tota la terra e son cozi.

Si Folcos d'Angieus no·l sooor,
E·l reis de cui ieu tene m'onor,
Faran li mal tut li plusor,
Felon Gascon et Angevi.

Si ben non es savis ni pros,
Cant ieu serai partiz de vos,
Vias l'auran tornat en jos,
Car lo veiran jov'e mesqui.

Merce quier a mon compaignon,
S'anc li fi tort qu'il m'o perdon;
Et ieu prec en Jesu del tron
Et en romans et en lati.

De proeza e de joi fui,
Mais ara partem ambedui;
Et eu irai m'en a scellui
On tut peccador troban fi.

Mout ai estat cuendes e gais,
Mas nostre Seigner no·l vol mais;
Ar non puesc plus soffrir lo fais,
Tant soi aprochatz de la fi.

Tot ai guerpit cant amar sueill,
Cavalaria et orgueill;
E pos Dieu platz, tot o acueill,
E prec li que·m reteng' am si.

Toz mos amics prec a la mort
Que vengam tut e m'onren fort,
Qu'eu ai avut joi e deport
Loing e pres et e mon aizi.

Aissi guerpisc joi e deport
E vair e gris e sembeli.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

JAUFRE RUDEL.*

“ A Jaufre Rudel, outre-mer ” Marcabrun adresse l'un de ses chants (a).
Et Pétrarque écrit un peu plus tard:

> Giaufre Rudel, ch'usò la vela é l remo
> A cercar la sua morte...

Le biographe ancien donne une copieuse explication des deux passages:
“ Jaufre Rudel, très noble sire, était prince de Blaye. Il s'éprit de la Comtesse de Tripoli, sans l'avoir vue, sur la foi des pèlerins d'Antioche qui lui avaient dit du bien d’elle. Et il fit sur elle bien des poésies, où il chante des paroles simples sur d'agréables airs. Et à cause du ferme désir qu'il avait de la voir, il se croisa et prit la mer. Il tomba malade sur le bateau et fut amené agonisant dans une maison de Tripoli. Et l'on avertit la Comtesse, qui vint à son chevet et le prit dans ses bras. Il reconnut que c'était la Comtesse et recouvrit l'ouïe et le souffle. Et il loua Dieu, le remerciant de l'avoir laissé vivre jusqu'à ce qu'il l'eût vue. Et ainsi il mourrut entre les bras de la Comtesse, et elle le fit ensevelir en grande pompe dans la Maison du Temple. Puis, ce même jour, elle se fit nonne à cause de la douleur qu'elle eut de la mort de Jaufre. ”
Voilà donc l’histoire qui a inspiré tour à tour l’un des meilleurs et l'un des pires poètes moderne (b): quelles enluminures n'aurait-elle pas dû imposer aux éditeurs de Jaufre Rudel! Il ne nous appartient pas de peindre les longs efforts de la science littéraire pour ruiner le crédit du vieux biographe. Exact ou non, son récit reste au moins la seule explication valable d’une œuvre extrêmement courte, mais toute belle dans sa simplicité.
Nous donnons trois pièces relatives à la grande passion du Prince de Blaye. Au reste, ce n'est pas là tout son roman. Il semble qu'il ait connu d'abord des amours moins platoniques pour une femme mariée: peut-être elle aussi fut-elle souvent loin de lui, mais elle ne resta point inabordable:

> Loin sont le castel et la tour
> Où elle dort près d’un mari.
> Et si de loyaux conseillers
> Je n'obtiens un conseil d'amour
> (Car d'autre conseil je n’ai cure
> Dans la ferveur de mon désir)
> Il ne me reste qu’à mourir `
> A défaut d'une prompte joie (c).

Des jaloux durent causer aux deux amants les pires soucis:

Au loin s’en va ma volonté
La nuit et quand paraît l'aurore
Vers la dame que je convoite.
Enfin, tardive, elle survient:
“ Ami, dit-elle, nos jaloux
Ont commencé un tel vacarme
Que nous ne pourrons l'étouffer
Pour goûter de communs plaisirs (d). ”

Il vint même une heure funeste où le galant connut la honte d'une surprise nocturne:

Mieux m'eût valu coucher vêtu
Que déshabillé sous les draps,
Et j'en pourrai prendre à témoin
La nuit où je fus assailli:
Toujours j'en aurai le cœur triste.
Comme ils s’en furent en riant!
J'en tremble encore et j’en soupire (e).

Le malheureux Rudel aurait-il subi le sort d’Abélard? Ceci expliquerait au moins la pureté de son amour pour la lointaine brune aux anneaux d'or. Il reste bien probable que ce sont ces premiers revers qui l'ont décidé “ à suivre Dieu à Bethléem (f) ”.

1. VERS.

Lanquan li jorn son lonc en may
M'es belhs dous chans d'auzelhs de lonh,
E quan mi suy partitz de lay
Remembra·m d'un' amor de lonh:
Vau de talan embroncx e clis
Si que chans ni flors d'albespis
No·m platz plus que l'yverns gelatz.

Be tenc lo senhor per veray
Per qu'ieu veirai l'amor de lonh;
Mas per un ben que m'en eschay
N'ai dos mals, quar tant m'es de lonh.
Ai! car me fos lai pelegris,
Si que mos fustz e mos tapis
Fos pels sieus belhs huelhs remiratz!

Be·m parra joys quan li querray,
Per amor Dieu, l'alberc de lonh:
E, s'a lieys platz, alberguarai
Ples de lieys, si be·m suy de lonh:
Adoncs parra·l parlamens fis
Quan drutz lonhdas er tan vezis
Qu' ab bels digz jauzira solatz.

Iratz e gauzens m'en partray,
S'ieu ja la vey, l'amor de lonh:
Mas non sai quoras la veyrai,
Car trop son nostras terras lonh:
Assatz hi a pas e camis,
E per aisso no·n suy devis...
Mas tot sia cum a Dieu platz!

Ja mais d'amor no·m jauziray
Si no·m jau d'est' amor de lonh,
Que gensor ni melhor no·n sai
Ves nulha part, ni pres ni lonh;
Tant es sos pretz verais e fis
Que lay el reng dels Sarrazis
Fos hieu per lieys chaitius clamatz!

Dieus que fetz tot quant ve ni vai
E formet sest' amor de lonh
Mi don poder, que cor ieu n'ai,
Qu'ieu veya sest' amor de lonh,
Verayamen, en tals aizis,
Si que la cambra e·l jardis
Mi resembles tos temps palatz!

Ver ditz qui m'apella lechay
Ni deziron d'amor de lonh,
Car nulhs autres joys tan no·m play
Cum jauzimens d'amor de lonh.
Mas so qu'ieu vuelh m'es atahis.
Qu'enaissi·m fadet mos pairis
Qu'ieu ames e no fos amatz.

Mas so qu'ieu vuoill m'es atahis.
Totz sia mauditz lo pairis
Que·m fadet qu'ieu non fos amatz!

2. VERS.

Quan lo rius de la fontana
S'esclarzis, si cum far sol,
E par la flors aiglentina,
E·l rossinholetz el ram
Volf e refranh ez aplana
Son dous chantar et afina,
Dreitz es qu'ieu lo mieu refranha.

Amors de terra lonhdana,
Per vos totz lo cors mi dol;
E non puesc trobar mezina
Si non au vostre reclam
Ab atraich d'amor doussana
Dinz vergier o sotz cortina
Ab dezirada companha.

Pus totz jorns m'en falh aizina,
No·m meravilh s'ieu n'aflam,
Quar anc genser crestiana
Non fo, ni Dieus non la vol,
Juzeva ni Sarrazina;
Ben es selh pagutz de mana,
Qui ren de s'amor guazanha!

De dezir mos cors no fina
Vas selha ren qu'ieu pus am;
E cre que volers m'enguana
Si cobezeza la·m tol;

Que pus es ponhens qu'espina
La dolors que ab joi sana;
Don ja non vuelh qu'om m'en planha.

Senes breu de parguamina
Tramet lo vers, que chantam
En plana lengua romana,
A·n Hugo Bru per Filhol;
Bo·m sap, quar gens Peitavina,
De Berri e de Guïana
S'esgau per lui e Bretanha.

3. VERS.

No sap chantar qui so non di,
Ni vers trobar qui motz no fa,
Ni conois de rima co·s va
Si razo non enten en si.
Mas lo mieus chans comens' aissi
Com plus l'auziretz, mais valra, a, a.

Nuils hom no·s meravill de mi
S'ieu am so que ja no·m veira,
Que·l cor joi d'autr' amor non ha
Mas de cela qu'ieu anc no vi,
Ni per nuill ioi aitan no ri,
E no sai quals bes m'en venra, a, a.

Colps de joi me fer, que m'ausi,
Et ponha d'amor que·m sostra
La carn don lo cors magrira;
Et anc mais tan greu no·m feri,
Ni per nuill colp tan no langui,
Quar no cove ni no s'esca, a, a.

Anc tan suau no m' adurmi
Mos esperitz tost no fos la,
Ni tan d'ira non ac de sa
Mos cors ades no fos aqui:
E quan mi resveill al mati
Totz mos bos sabers mi desva, a, a.

Ben sai c'anc de lei no·m jauzi,
Ni ja de mi no·s jauzira,
Ni per son amic no·m tenra
Ni coven no·m fara de si;
Anc no·m dis ver ni no·m menti
E no sai si ja s'o fara, a, a.

Bos es lo vers, qu'anc no·i falhi,
E tot so que·i es ben esta;
E sel que de mi l'apenra
Gart se no·l franha ni·l pessi;
Car si l'auran en Caersi
En Bertrans e·l coms en Tolza, a, a.

Bos es lo vers, e faran hi
Calque re don hom chantara.

MARCABRUN. *

“ Marcabrun, dit le biographe provençal, fut jeté à la porte d'un riche. On ne sut jamais qui il était, ni d'où il était venu. Et Sire Audric de Vilar le fit élever. Il resta ensuite avec un troubadour du nom de Cercamon, et c'est alors qu'il commença de chanter. A ce moment il avait nom Pain-Perdu, mais, dorénavant, il porta le nom de Marcabrun. C'était au temps où l'on appelait vers, et non pas chanson, tout ce que l'on chantait. Il fut très renommé et très écouté de par le monde, et redouté pour sa langue. Il était si médisant, en effet, qu'il fut tué finalement par les châtelains de Guyenne, dont il avait dit beaucoup de mal. ”
D'après un autre manuscrit, “ Marcabrun naquit en Gascogne, d'une pauvre femme qui s'appelait Marca la Brune ”.
C'est ce que Pain-Perdu déclare lui-même. Quant au lieu de sa naissance, il semble l'avoir ignoré. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il avait vu le jour sous une certaine étoile, propice aux instincts satiriques.
Esprit puissant, bizarre, concis et ténébreux, poète presque biblique, doué d'une invention rythmique prodigieuse, il ouvre, dès la première moitié du XIIe siècle, par des cris de haine et d'énormes injures, la marche des grands troubadours. A la tête d'un bataillon d'amoureux en robes blanches, ce charbonnier grimaçant porte dans des mains noires et monstrueuses l'étendard fécal des misogynes:

Que Dieu ne pardonne jamais
A ceux qui servent et honorent
Ces putains ardentes, brûlantes,
Pires que je ne saurais dire.
Tant leur chaut d'abriter le clou,
Que beauté ni laideur n’y font,
Et mieux leur plaît qui mieux les bourre (a).

Les cocus complaisants ou non, toutes les victimes et complices de“ Fausse-Amour ” n'excitent pas moins sa bile:

Mariés aux sens de boucs,
Vous préparez le coussin
Où le conin s'encanaille;
Et tel dit: “ Mon fils est mort ”
Qui jamais ne l'a fait naître.
Imbéciles que vous êtes (b)!

Prophète agité par l'Esprit, il voue aux feux de l'enfer les ivrognes, les suborneurs, les mauvais prêtres:

Les ivrognes, les suborneurs,
Les faux-prêtres, les faux abbés,
Faux reclus et fausses recluses
Y souffriront, — dit Marcabrun.
Tous les menteurs y ont leur place:
Le Noble-Amour l'a bien promis.
Là sera deuil et désespoir (c).

Les chevaliers félons, les chrétiens timides sont invités à aller laver leurs âmes au lavoir de Dieu:
Pax in nomine Domini!
Marcabrun fit le chant et l'air:
Ecoutez-les!

Notre-Seigneur, le roi du Ciel,
Nous propose, dans sa clémence,
Un incomparable lavoir,
Outre-mer, devers Josaphat (d).

Ainsi parle Pain-Perdu. Il a su aussi, dans ses bons jours, composer une gracieuse romance et la plus ancienne de nos pastourelles. Ces deux pièces, qui se trouvent dans toutes les anthologies, ont faussé

l'opinion des lecteurs sur la vraie nature d'un moraliste brutal. Nous n'avons pas cru, cependant, pouvoir repousser des chefs-d'œuvre si parfaits. Entre des vers féroces et des vers charmants, les strophes à la fois idylliques et satiriques de l'Etourneau Messager trouveront une bonne place.

Dirai vos senes duptansa
D'aquest vers la comensansa;
Li mot fan de ver semblansa;
— Escoutatz!
Qui ves Proeza balansa
Semblansa fai de malvatz.

Jovens faill e fraing e brisa,
Et Amors es d'aital guisa
De totz cessals a ces prisa,
— Escoutatz!
Chascus en pren sa devisa,
Ja pois no·n sera cuitatz.

Amors vai com la belluja
Que coa·l fuec en la suja
Art lo fust e la festuja,
— Escoutatz!
E non sap vas qual part fuja
Cel qui del fuec es gastatz.

Dirai vos d'Amor com signa;
De sai guarda, de lai guigna,
Sai baiza, de lai rechigna,
— Escoutatz!
Plus sera dreicha que ligna
Quand ieu serai sos privatz.

Amors soli' esser drecha,
Mas er' es torta e brecha
Et a coillida tal decha
— Escoutatz!
Lai ou non pot mordre, lecha
Plus aspramens no fai chatz.

Greu sera mais Amors vera
Pos del mel triet la cera
Anz sap si pelar la pera;
— Escoutatz!
Doussa'us er com chans de lera
Si sol la coa·l troncatz.

Ab diables pren barata
Qui fals' Amor acoata,
No·il cal c'autra verga·l bata;
— Escoutatz!
Plus non sent que cel qui·s grata
Tro que s'es vius escoljatz.

Amors es mout de mal avi;
Mil homes a mortz ses glavi,
Dieus non fetz tant fort gramavi;
— Escoutatz!
Que tot nesci del plus savi
Non fassa, si·l ten al latz.

Amors a uzatge d'ega
Que tot jorn vol c'om la sega
E ditz que no·l dara trega
— Escoutatz!
Mas que puej de leg' en lega,
Sia dejus o disnatz.

Cujatz vos qu'ieu non conosca
D'Amor s'es orba o losca?
Sos digz aplan' et entosca
— Escoutatz!
Plus suau poing qu'una mosca
Mas plus greu n'es hom sanatz.

Qui per sen de femna reigna
Dreitz es que mals li·n aveigna,
Si cum la letra·ns enseigna;
— Escoutatz!
Malaventura·us en veigna
Si tuich no vos en gardatz!

Marcabrus, fills Marcabruna,
Fo engenratz en tal luna
Qu'el sap d'Amor cum degruna,
— Escoutatz!
Quez anc non amet neguna,
Ni d'autra non fo amatz.

2. VERS.

Soudadier, per cui es Jovens
Mantengutz e Jois eisamens,
Entendetz los mals argumens
De las falsas putas ardens;
En puta qui si fia
Es hom traïtz;
Lo fols, quan cuid' il ria,
Es escarnitz.

Salamos ditz et es guirens,
C'al prim es dousa cum pimens,
Mas al partir es plus cozens,
Amar' e cruzels cum serpens;
Tant sap de tricharia
La pecairitz
Que cel qu'ab leis se lia,
S'en part marritz.

De Guimerra porta semblan
Qu'es serps detras, leos denan,
Bous en miei loc, qu'l fai trian
De caval bai e d'aurifan;
Qui de peis la bestia
Non es faillitz
D'aquo que entendia
De la trairitz.

Puta sembla leo d'aitan:
Fers es d'ergueill al comensan,
Mas pueis quan n'a fag son talan,
Tro que son mil, no·s prez' un gan.
Quar soven per putia
Put la metritz,
Cum fai per bocaria
Carnils poiritz.

En talant ai que vos decli
L'us de putana serpenti
Que pan' a l'auzel son pouzi;
E sab l'auzels s'ab leis s'afi,
Can l'a faita bauzia
De sos noiritz,
Aten com per leis sia
Mortz o delitz.

Eisamen qui sec son traï
Fai del ric putana frairi;
Quan n'a trag la bresch'e·l saï,
Li fai de la lengua bossi;
Ben es de gran folia
Sals e gueritz
Qui·s destol de sa via
Ans qu'ela·l fitz.

Putan'es de tan mal engenh
C'ab dous parlar cueill et asenh
Totz cels que pot metr' en congrenh;
Quan l'avers faill, de si·ls empenh;
Donx qui de sa paria
Es encobitz
Soven mud' e cambia
L'enfoletitz.

Puta per usatge·s defen
Al ric si grand loguier no·n pren;
Lai on l'arbalesta desten,
On sap lo pa e vi aten.
Molt fai gran glotonia
La trichairitz
Quan los pros lais' e tria
Los achaïtz.

3. ESTORNEL. (I)

Estornel, cueill ta volada:
Deman, ab la matinada,
Iras m'en un' encontrada
On cugei aver amia;
Trobaras
E veiras
Per que vas;
Comtar l'as
E·ill diras
En eis pas
Per que se traslia.

No sai s'aissi·s fo fafada
Que no m'am e si' amada;
C'ab una sola vegada
Fora grans la matinia,
Si·ll plagues
Ni volgues
Qu'o fezes;
Per un mes
N'agra tres,
A qui es (b)
De sa companhia.

Ai! com es encabalada
La falsa razos daurada,
Denan totas vai triada;
Va! ben es fols qui s'i fia,
De sos datz
C'a plombatz
Vos gardatz,
Qu'enganatz
N'a assatz,
So sapchatz,
E mes en la via.

Per semblant es veziada,
Plus que veilla volps cassada;
L'autrier mi fetz far la bada
Tota nueg entruesc'al dia.
Sos talans
Es volans
Ab enguans;
Mas us chans
Fa·n enfans
Castians
De lor felonia.

Selui fadet gentils fada
A cui fo s'amors donada;
No fo tals crestianada
De sai lo peiron Elia;
Vol' e vai
Tot dreit lai
E·l retrai
Qu'ieu morrai,
Si no sai
Consi jai
Nuda o vestia.

Sa beutatz fon ab leis nada
Ses fum de creis ni d'erbada;
De mil amicx es cazada
E de mil senhors amia.
Marcabrus
Ditz que l'us
Non es clus;
Bad e mus
Qui·ll vol plus
C'a raüs
Part de la fraia.

De fin amor dezirada
Az una flor pic vairada
Plus que d'autruna pauzada.
Paucs fols fai tost gran folia.
Perdo·l grat
De l'abat
Saint Privat;
M'ai pensat
Ses cujat
Si·m ditz: mat,
Que l'amors embria.

Del deslei
Que me fei
Li fauc drei,
E·il m'autrei,
Mas sotz mei
Aplat sei,
Qu'ela·m lass' e·m lia.

4. ESTORNEL. (II)

Ges l'estornels non s'oblida,
Quant ac la razon auzida,
C'ans ha sa vida cuillida,
Del dreg volar no s'alensa.
Tant anet
E volet
E seguet
Lo devet,
Orguanet,
E trobet,
A chantar comensa.

Sobr' una branca florida
Lo francx auzels brai e crida
Tant ha sa votz esclarzida,
Qu'ela n'a auzit l'entensa.
L'us declui,
Lai s'esdui
Truesc' a lui.
“ Auzels sui ”,
Ditz. — Per cui
Fas tal brui
Ho cals amors tensa? ”

Di l'estornels: - Part Lerida
A pros es tan descremida,
C'anc no saup plus de gandida,
Plena de falsa crezensa.
Mil amic
S'en fan ric:
Per l'abric
Que·us servic,
Lo meric
Del chairic
N'aura ses faillensa. ”

— Auzels, a tort m'a' nvazida;
Mas pos amor no·m ressida,
Mas qu'ieu no sui sa plevida,
En cug aver m'entendensa.
L'autr' am ieu,
So vueill ieu
E badieu
Ses aisieu
Don m'eschieu
Tug de brieu
Ses far contenensa.

Az una part es partida
Ma fin' amistatz plevida,
Son joc revit, si·l m'envida.
Auzels, per ta conoisensa,
So·l diguatz
Qu'en un glatz
Lev' e jatz,
Desiratz
Er l'abatz
Ans asatz
Que n'ajam lezensa.

La cambr' er de cel guarnida,
D'un ric jauzir per jauzida,
C'ab dous baizar s'es sentida
Desotz se plen (b) de plazensa.
Vai e·l di
Qu'el mati
Si·aisi,
Que sotz pi
Farem fi,
Sotz lui mi,
D'esta malvolensa.

Gent ha la razon fenida
Estornels cui l'aura guida
Vas son senhor, com questia (c);
“ Vos ai amor de valensa.
C'als mil drutz
Ha rendutz
Mil salutz
E pagutz
Per condutz
Ses traütz
De falsa semensa. ”

S'al mati
L'es aqui
On vos di
E·us mandi
Qu'el ardi
Del jardi
E que·us mat e·us vensa.

L'autrier jost'una sebissa
Trobei pastora mestissa,
De joi e de sen massissa.

E fon filha de vilana,
Cap' e gonel' e pelissa
Vest e camiza treslissa,
Sotlars e caussas de lana.

Ves leis vinc per la planissa:
“ Toza ”, fi·m eu, “ res faitissa,
Dol ai gran del ven que·us fissa. ”
“ Senher, ” so dis la vilana,
“ Merce Deu e ma noirissa,
Pauc m'o pretz si·l vens m'erissa,
Qu'alegreta sui e sana. ”

“ Toza ”, fi·m eu, “ cauza pia,
Destoutz me sui de la via,
Per far a vos companhia;
Quar aitals toza vilana
No pot ses parelh paria
Pastorgar tanta bestia
En aital loc tan soldana. ”

“ Don ”, fetz ela, “ qui que·m sia,
Ben conosc sen o folia.
La vostra parelharia,
Senher, ” so dis la vilana,
“ Lai on se tanh si s'estia,
Que tals la cui' en bailia
Tener, no·n a mas l'ufana. ”

“ Toza de gentil afaire,
Cavaliers fon vostre paire
Que·us engenret en la maire,
Car fon corteza vilana.
Con plus vos gart, m'es belaire,
E per vostre joi m'esclaire,
Si fossetz un pauc humana. ”

“ Don, tot mon linh e mon aire
Vei revertir e retraire
Al vezoig et a l'araile,
Senher, ” so dis la vilana;
“ Mas tals se fai cavalgaire
Qu'atrestal deuria faire
Los seis jorns de la setmana. ”

“ Toza, fi·m eu, “ gentils fada
Vos adastret, quan fos nada,
D'una beutat esmerada
Sobre tot' autra vilana:
E seria·us ben doblada
Si·m vezi' una vegada
Sobeira e vos sotrana. ”

“ Senher, tan m'avetz lauzada,
Que tota 'n sui enoiada.
Pos en pretz m'avetz levada,
Senher, ” so dis la vilana,
“ Per so·n auretz per soudada
Al partir “ bada, fol, bada! ”
E la muz'a meliana. ”

“ Toza, fel cor e salvatge
Adomesg' om per uzatge.
Ben conosc al trespassatge
Qu'ab aital toza vilana
Pot hom far ric companhatge
Ab amistat de coratge,
Quan l'us l'autre non engana. ”

“ Don, hom coitatz de folatge
Jur' e pliu e promet gatge.
Si·m fariatz homenatge,
Senher, ” so dis la vilana;
“ Mas ges per un pauc d'intratge
No volh de mon piuzelatge
Camjar per nom de putana. ”

“ Toza, tota creatura
Revertis a sa natura.
Parelhar parelhadura
Devem eu e vos, vilana,
A l'abric lonc la pastura:
Que melhs n'estaretz segura
Per far la cauza doussana.

“ Don, oc; mas segon dreitura
Cerca fols sa folatura,
Cortes cortez' aventura,
E·l vilas ab la vilana.
En tal loc fai sens fraitura
On hom non garda mezura,
So ditz la gens anciana. ”

“ Toza, de vostra figura
Non vi autra plus tafura
Ni de son cor plus trefana.

“ Don, lo cavecs vos ahura,
Que tals bad' en la peintura
Qu'autre n'espera la mana. ”

6. A LA FONTANA DEL VERGIER.

A la fontana del vergier,
On l'erb' es vertz josta·l gravier,
A l'ombra d'un fust domesgier,
En aiziment de blancas flors
E de novelh chant costumier,
Trobey sola ses companhier,
Selha que no vol mon solatz.

So fon donzelh' ab son cors belh,
Filha d'un senhor de castelh;
E quant ieu cugey que·l auzelh
Li fesson joy e la verdors,
E pel dous termini novelh,
E quez entendes mon favelh,
Tost li fon sos afars camjatz.

Dels huelhs ploret josta la fon
E del cor sospiret preon:
“ Jhesus, dis elha, reys del mon,
Per vos mi creys ma grans dolors,
Quar vostra anta mi cofon,
Quar li mellor de tot est mon
Vos van servir, mas a vos platz.

Ab vos s'en vai lo meus amicx,
Lo belhs e·l gens e·l pros e·l ricx;
Sai m'en reman lo grans destricx,
Lo deziriers soven e·l plors.
Ay! mala fos reys Lozoicx
Que fay los mans e los prezicx
Per que·l dols m'es en cor intratz. ”

Quant ieu l'auzi desconortar,
Ves lieys vengui josta·l riu clar:
“ Belha, fi·m ieu, per trop plorar
Afolha cara e colors;
E no vos cal dezesperar,
Que selh qui fai lo bosc fulhar
Vos pot donar de joy assatz. ”

“ Senher, dis elha, ben o crey
Que Deus aya de mi mercey
En l'autre segle per jassey,
Quon assatz d'autres peccadors;
Mas say mi tolh aquelha rey
Don joys mi crec; mas pauc mi tey
Que trop s'es de mi alonhatz. ”

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

BERTRAN DE BORN. *

“ Bertran de Born était seigneur d'un château appelé Hautefort, dans l'évêché de Perigord. Toujours il fut en guerre avec tous ses voisins et avec le Comte de Perigord, tant que celui-ci resta comte de Poitiers. Il fût bon chevalier, bon guerrier, bon troubadour, et avisé, et galant. Et il était l'hôte, chaque fois qu'il voulait, du roi d'Angleterre et de son fils... Mais il voulait toujours qu'ils fussent en guerre entre eux... Et toujours il voulut aussi que le roi de France et le roi d'Angleterre fussent en guerre entre eux... S'ils avaient la moindre trêve, il se démenait et s'efforçait avec ses sirventès de défaire la paix... ” Bertran de Born consacra effectivement ses plus beaux efforts à fomenter, entre Henri II d'Angleterre et Henri au Court-Mantel, cette guerre odieuse qui devait armer deux fils contre leur père et leur frères. L'intervention du troubadour lui a valu la place qu'il occupe dans l'Enfer de Dante:

I’vidi certo, ed ancor par ch' io' l veggia,
Un busto senza capo andar, si come
Andavan gli altri della trista greggia.

E il capo tranco tenea per le chiome,
Pesol con mano a guisa de lanterna,
E quel mirava noi e dicea: “ o me...

... Sappi ch'io son Bertran dal Bornio, quelli
Ch e al re giovane diedi i ma' conforti.

Io feci il padre e il figlio in se ribelli.
Architofel non fé più d'Absalone
E di David co' malvagi pungelli.

Perch'io partii cosi giunte persone,
Partito porto il mio cerebro, lasso!
Dal suo principio qu' è in questo troncone:

Cosi s' osserva in me lo contrapasso.

La biographie provençale, prodigue pour Bertran de Born, abonde en détails (b) sur sa vie et les affaires auxquelles il fut mêlé, depuis ses querelles avec son frère Constantin (c) jusqu'à ses luttes contre ou pour Richard Cœur-de-Lion. Nous apprenons qu'il se retira à l'abbaye de Dalon, où il dut mourir avant 1210.
La longue suite des razos (d) signale son grand amour pour Maheut de Montignac, “ dame fraîche et fine, mignonne, gracieuse et délicate, à la chevelure ardente comme rubis, à la peau blanche comme fleur d’aubépine, aux coudes potelés, aux tétons durs, à l'échine de lapin (e). ” Tel est du moins le portrait que Bertran fait d'eIle. Ayant excité les jalousies de son amazone contre une nommée Guicharde (f), il fut congédié. Après cette aventure, il conçut l'idée d'emprunter à chaque noble femme une qualité quelconque pour former à nouveau l'idole perdue: aimable légende de la Dame Imaginée *. Tibour de Montausier réussit, d'ailleurs, à réconcilier les deux amants.
Bertran de Born a beau s'être épris encore d'une certaine sœur de Richard Cœur-de-Lion, on peut dire que l'amour ne tint en somme qu'une petite place dans ses occupations. Véritablement possédé du démon de la guerre, le rude seigneur de Hautefort est avant tout le jongleur qui, le matin “ quand on voit par Ies prairies se déployer les bannières jaunes, bleues ou violettes, que les chevaux hennissent et que sonnent les trompes, les cors et les clairons (h), va jouer un air de vielle devant chaque tente pour réveiller les guerriers.
Dans ses vers a passé toute sa fougue barbare, son indomptable énergie, sa passion du sang et des armes. Nous avons groupé ici ses sirventès les plus notoires. Ses chansons d'amour, aussi originales, unissent, dans un régal étrange, la tendresse et la brutalité. Il suffira de lire sa Justification pour constater que, même aux pieds de Maheut, Bertran reste le farouche baron qui rugit sous l'armure.

1. ESCONDICH.

Eu m'escondise, dompna, que mal non mier
De so que·us ant de mi dich lausengier;
Per merec·us prec qu'om non puosca mesclar
Lo vostre cors fin, leial, vertadier,
Humil e franc, cortes e plazentier
Ab mi, dompna, per messongas comtar.

Al primier get perd' eu mon esparvier,
Que·l m'aucion el ponh falcon lainier
E porton l'en, qu'ieu·l lor veia plumar,
S'ieu non am mais de vos lo cossirier
Que de nulh' autra aver lo desirier,
Que·m don s'amor ni·m retenha al colgar.

Autr' escondich vos farai plus sobrier,
E no mi puosc orar plus d'encombrier:
S'ieu anc falhi vas vos neis del pensar,
Quan serem sol en cambra o dinz vergier,
Falha·m poders davas mon companhier
De tal guisa que no·m posca aiudar.

S'ieu per jogar m'asset pres del taulier,
Ja no·i puosca baratar un denier,
Ni ab “ taula presa ” non puosca intrar,
Anz get ades lo reir-azar derrier,
S'ieu autra dompna mais deman ni enquier
Mas vos, cui am e desir e tenh car.

Senher sia eu de castel parsonier,
Si qu'en la tor siam catre parier
E l'us l'autre no·ns poscam ja amar,
Anz m'aion ops totz temps arbalestier,
Metg’ e sirven e gaitas e portier,
S'ieu anc aic cor d'autra dompna amar.

Ma dompna·m lais per autre cavalier
E pois, non sai a que, m'aia mestier;
E falha·m vens, quan serai sobre mar;
En cort de rei mi batan li portier;
Et en cocha fassa·l fugir premier,
Si non menti cel que·us anet comtar.

Escut al col cavale ieu ab tempier
E port sallat capairon traversier
E renhas breus qu'om no puesc' alonguar
Et estreups loncs en caval bas, trotier;
Et a l'ostal truep irat l'ostalier,
Si no·us menti qui·us o anet comtar.

Dompna, s'ieu ai mon austor anedier
Bel e mudat, ben prenden e mainier,
Que tot auzel puosca apoderar:
Sinh'e grua et aigron blanc e nier,
Volrai lo donc mal mudat, gallinier,
Gort, debaten, que non puosca volar.

Fals enveios fementit lausengier,
Pois ab midonz m'avetz mes destorbier,
Ben lausera que·m laissessetz estar.

2. SIRVENTES.

Be·m platz lo gais temps de Pascor,
Que fai fuolhas e flors venir,
E platz mi quan auch la baudor
Dels auzels, que fan retentir
Lor chan per lo boschatge,
E platz mi quan vei sobre·ls pratz
Tendas e pavilhos fermatz,
Et ai gran alegratge,
Quan vei per champanha rengatz
Chavaliers e chavals armatz.

E platz mi quan li corredor
Fan las gens e l'aver fugir,
E platz mi quan vei apres lor
Gran re d'armatz ensems venir,
E platz mi en mon coratge,

Quan vei fortz chastels assetjatz
E·ls barris rotz et esfondratz
E vei l'ost el ribatge,
Qu'es tot entorn claus de fossatz
Ab lissas de fortz pals serratz.

Et autressi·m platz de senhor,
Quant es primiers a l'envazir
En chaval armatz, ses temor,
Qu'aissi fai los sieus enardir
Ab valen vasselatge;
E puois que l'estorns es mesclatz
Chascus deu esser acesmatz
E segre·l d'agradatge,
Que nuls hom non es re prezatz
Tro qu'a maints colps pres e donatz.

Massas e brans, elms de color,
Escutz tranchar e desguarnir
Veirem a l'entrar de l'estor
E maintz vassals ensems ferir,
Don anaran arratge
Chaval del mortz e dels nafratz;
E quant er en l'estorn entratz,
Chascus hom de paratge
No pens mas d'asclar chaps e bratz,
Que mais val mortz que vius sobratz.

Ie·us dic que tan no m'a sabor
Manjar ni beure ni dormir
Coma, quant auch cridar: " A lor! "
D'ambas las partz, et auch ennir
Chavals vochs per l'ombratge,
Et auch cridar: " Aidatz! Aidatz! "
E vei chazer per los fossatz
Paucs e grans per l'erbatge,
E vei los mortz que pe·ls costatz
An los tronzos ab los cendatz.

Baro, metetz en guatge
Chastels e vilas e ciutatz
Enans qu'usquecs no·us guerrejatz.

3. SIRVENTES.

Un sirventes cui motz no falh
Ai fait, qu'anc no·m costet un alh,
Et ai apres un' aital art
Que, s'ai fraire, germa ni quart,
Part li l'ou e la mealha,
E s'el pois vol la mia part,
Eu l'en giet de comunalha.

Tot lo sen ai dintz lo seralh,
Sitot m'an donat gran trebalh
Entre n'Ademar e'n Richart:
Lonctemps m'an tengut en regart,
Mas aras an tal trebalha

Que lor enfan, si·l reis no·ls part,
N'auran pro en la coralha.

Guilhems de Gordo, fort batalh
Avetz mes a votre sonalh,
E eu am vos, si Deus me gart!
Pero per fol e per musart
Vos tenen de la fermalha
Li dui vescomte, e es lor tart
Que siatz en lor frairalha.

Tot jorn contendi e·m baralh,
M'eserim e·m defen e·m tartalh,
E·m fon om ma terra e la m'art
E·m fa de mos arbres eissart
E mescla·l gra en la palha,
E non ai ardit ni coart
Enamic qu'ar no m'assalha.

Totjorn ressolli e retalh
Los baros e·ls refon e·ls calh,
Que cujava metec en eissart;
E sui be fols quar m'en regart,
Qu'il son de pejor obralha
Que non es lo fers saint Leunart,
Per qu'es fols qui s'en trebalha.

Talairans no trota ni salh,
Ni no·s mou de son arenalh
Ni no geta lanza ni dart,
Anz viu a guisa de lombart.
Tant es farsitz de nualha
Que, quan l'autra gens si compart,
El s'estendilha e badalha.

A Peiregors, pres del muralh,
Tan que·i posca om getar ab malh,
Venrai armatz sobre Baiart,
E se·i trob Peitavi pifart,
Veiran de mon bran com talha,
Que sus el cap li farai bart
De cervel mesclat ab malha.

Baro, Deus vos salv e vos gart
E vos ajut e vos valha
E·us do que digatz a'n Richart
So que·l paus dis a la gralha.

4. SIRVENTES.

Pois Ventadorns e Comborns ab Segur
E Torena e Monfortz ab Gordo
An fait acort ab Peiregore e jur
E li borzés se claven de viro,
M'es bel qu'eu chant e qu'eu m'en entremeta
D'un sirventés per lor assegurar,
Qu'eu no volh ges sia mia Toleta

Pel qu'eu segurs non i ausès estar.

A! Poi-Guilhem e Clarenz e Granhol
E Saint-Astier, mout avetz grant onor,
E eu mezeis, qui conoisser lam vol,
E a sobrier Engolesmes major
D'en Charetier que guerpis la chareta;
Non a deniers ni no'n pren ses paor,
Per qu'ab onor pretz mais paucha terreta
Qu'un glant empier tener a desonor.

Sil rics vescoms que es chaps dels Gascos,
A cui apen Bearns e Gavardas,
E'n Vezias o vol e'n Bernardos
El senher d'Acs e cel cui es Marsas,
D'aquela part aura prol coms que fassa;
E eissamen, aissi com el es pros,
Ab sa grant ost que atrai e amassa
Passe s'en sai e ajoste s'ab nos.

Si Talhaborcs e Ponz e Lezinhas,
E Malleos e Taunais fos en pès
E a Sivrai fos vescoms vins e sas,
Ja no creirai que no nos ajudès.
Cel de Toartz, pois lo coms lo menassa,
Tenga s'ab nos e no sia ges vas;
E demandem, tro que el dreit nos fassa,
Dels omenés quens a traitz d'entrels mas.

Entre Peiteus e la Isla-Bochart
E Mirabel e Laudun e Chino,
A Clarasvals an bastit ses regar
Un bel chaslar e mes en pla chambo.
Mas no volh ges lo sapcha ni lo veja
Lo joves reis, que nolh sabria bo;
Mas paor ai, pois que tan fort blancheja
Que lo veira be de Matafelo.

Del rei Felip sabrem be si paireja
O si segra los usatges Charlo
D'en Talhafer, que per senhor l'autreja
D'Engolesme, e el l'en a fait do;
E non es dreit de rei que re autreja,
Pois a dit d'oc, que mais diga de no.

Ara sai eu de pretz quals l'a plus gran
De totz aquels ques leveron mati:
Mèssers Conratz l'a plus fi sens enjan
Ques defen lai a Sur d'en Saladi
E de sa maisnada croia
Socoral Deus, quel socors vai tardan:
Sols aural pretz, que sols sofre l'afan.

Senher Conratz, a Jesu vos coman,
Qu'eu fora lai a Sur, so vos afi,
Mas laissei m'en quar s'anavan tardan
Li comte elh duc elh rei e li princi;
Poi vi mi donz bela e bloia,
Per que s'anet mos cors afeblejan,
Qu'eu fora lai be a passat un an.

Senher Couratz, eu sai dos reis qu'estan
D'ajudar vos; aras entendatz qui:
Lo reis Felips es l'us, quar vai doptan
Lo rei Richart, e cel lui dopta aissi.
Ar fos usquecs d'els en boia
D'en Saladi, pois van Deu galian,
Quar son crozat e d'anar mot no fan.

Senher Conratz, tot per votre amor chan
Ni ges noi gart amic ni enami,
Mas per sol fatz quels crozatz vauc reptan
Del passatge qu'an si mes en obli.
No cuidon qu'a Deu enoia,
Qu'il se paisson e se van sojornan
Eus enduratz fam, set, e il estan.

Senher Conratz, la rodas vai viran
En aquest mon, pur en mal a la fi,
Quar paucs en sai que no s'anen penan
Com enganen vezi e no-vezi;
Mas cel qui pert, nolh par joia.
Don sapchan be cil qu'eu dic qu'aisso fan
Que Deus escriu so que dit e fait an.

Senher Conratz, lo reis Richartz val tan,
(Sitot quan volh, de lui gran mal m'en di)
Qu'el passara ab tal esfortz ojan
Com far poira, so aug dir tot de fi;
El reis Felips en mar poia
Ab autres reis, qu'ab tal esfortz venrar
Que part l'Arbre Sec irem conquistan.

Bels Papiols, ves Savoia
Te ton chami e ves Branditz brochan,
E passal mar, qu'al rei Conrat ti man.

Quan seras lai, no t'enoia:
Tu li diras que s'ar nolh val ab bran,
Eulh valrai tost, silh rei nom van bauzan.

Mas be es vers qu'a tal dommam coman,
Sil passatges nolh platz, no crei quei an.

6. SIRVENTES.

Ar ve la coindeta sazos
Que aribaran nostras naus
E venral reis galhartz e pros,
Qu'anc lo reis Richartz no fo taus.
Adonc veirem aur e argen despendre
Peirieras far, destrapar e destendre,
Murs esfondrar, tors baissar et descendre
Els enamics enchadenar e prendre.

Ges nom platz de nostres baros
Qu'an faitz sagramens, no sai quaus;

Per so n'estaran vergonhos
Com lo lops qu'al latz es enclaus
Quan nostre reis poira mest nos atendre,
Qu'estiers nuls d'els no s'en poira defendre,
Anz diran tuit: “ Mi no pot om reprendre
De nul mal plait, anz mi volh a vos rendre. ”

Bela m'es pressa de blezos
Cubertz de teintz vermelhs e blaus,
D'entresenhz e de gonfanos,
De diversas colors tretaus,
Tendas e traps e rics pabalhos tendre,
Lansas frassar, escutz traucar, e fendre
Elmes brunitz e colps donar e prendre

Nom platz companha de Basclos
Ni de las putanas venaus;
Sacs d'esterlis e de motos
M'es laitz, quan son vengut de fraus.
E maisnadier eschars deuria om pendre
E ric ome, quan son donar vol vendre;
En domna escharsa nos deuria om entendre
Que per aver pot plejar e estendre.

Bom sap l'usatge qu'al leos
Qu'a re vencuda non es maus,
Mas contra orgolh es orgolhos.
El reis non a baros aitaus,
Anz, quan vezon que sos afars es mendre,
Ponha chascus cossilh poscha mesprendre.
E nous cujetz qu'eu fassa motz a vendre,
Mas per ric bar deu om totjorn contendre.

7. SIRVENTES.

Mei sirventes volh far dels reis amdos,
Qu'en breu veïrem qu’aura mais chavaliers,
Del valen rei de Castela n'Anfos,
Qu'aug dir que ve e volra soudadiers;
Richartz metra a mois e a sestiers
Aur e argen, e te s'a benenansa
Metre e donar e no vol sa fiansa,
Anz vol guerra mais que qualha esparviers.

S'amdui li rei son pro ni coratjos,
En breu veirem champs jonchatz de quartiers
D'elms e d'escutz e de brans e d'arsos
E de fendutz per bustz tro als braiers,
E arage veirem anar destriers
E per costatz e per peitz mainta lansa
E gaug e plor e dol e alegransa:
Lo perdre er grans el gazanhz er sobriers.

Trompas, tabors, senheras e penos
E entresenhz e chavaus blancs e niers
Veirem en breu, quel segles sera bos,
Que om tolra l'aver als usuriers

E pel chamis non anara saumiers
Jorn afiat, ni borzes sens doptansa,
Ni merchadiers que venga devès Fransa,
Anz sera rics qui tolra volontiers.

Mas sil reis ve, eu ai en Deu fiansa
Qu'eu serai vins o serai per quartiers,
E si sui vins, er mi grans benenansa,
E si eu moir, er mi grans deliuriers.

8. PLANH.

Si tuit li dol elh plor elh marrimen
E las dolors elh dan elh chaitivier
Qu'om anc auzis en est segle dolen
Fossen ensems, sembleran tuit leugier
Contra la mort del jove rei engles,
Don rema pretz e jovens doloros
El mons oscurs e tenhz e tenebros,
Sems de tot joi, ples de tristor e d'ira.

Dolen e trist e ple de marrimen
Son remasut li cortes soldadier
Elh trobador elh joglar avinen:
Trop an agut en Mort mortal guerrier
Que tolt lor a lo jove rei engles,
Ves cui eran li plus larc cobeitos.
Ja non er mais ni no crezatz que fos
Ves aquest dan el segle plors ni ira.

Estouta Mortz, plena de marrimen,
Vanar te potz quel melhor chavalier
As tolt al mon qu'anc fos de nula gen,
Quar non es res qu'a pretz aia mestier
Que tot no fos el jove rei engles;
E fora melhz, s'a Deu plagues razos,
Que visques el que maint altre enojos
Qu'ane no feiron als pros mas dol e ira.

D'aquest segle flac, ple de marrimen,
S'amors s'en vai, son joi tenc mensongier,
Que re noi a que no torn en cosen;
Totz jorns viuzis e val mens oi que ier.
Chascus se mir el jove rei engles,
Qu'era del mon lo plus valens dels pros:
Ar es anatz sos gens corps amoros,
Dont es dolors e desconortz e ira.

Celui que plac pel nostre marrimen
Venir el mon nos traire d'encombrier
E receup mor a nostre salvamen,
Com a senhor umil e dreiturier,
Clamem merce, qu'al jove rei engles
Perdo, silh platz, si com es vers perdos,
El fassa estar ab onratz companhos
Lai ont anc dol non ac ni aura ira.

BERNARD DE VENTADOUR. *

Bernard de Ventadour naquit en Limousin, au château de Ventadour.
C'était un homme de petite extraction, fils d'un valet qui faisait office de boulanger et chauffait le four pour cuire le pain du château... (a)
Bernard était bel et adroit; il savait bien chanter et faire les vers; grands étaient son savoir et sa courtoisie. Le Vicomte de Ventadour (b), son seigneur, se prit d'affection pour lui, pour ses vers et pour ses chansons, et lui fit grand honneur. Le Vicomte avait une femme belle, gracieuse, jeune et gente, et elle aussi se prit d'affection pour Bernard et pour ses chansons. Elle tomba amoureuse de lui, et lui d'elle, si bien qu'il fit ses vers sur elle et sur l'amour qu'il lui portait... Leurs amours durèrent longtemps avant que le Vicomte s'en avisât... Et quand le Vicomte s'en fut avisé, il chassa Bernard de sa présence; quant à sa femme, il la fit enfermer et garder. Alors, elle fit savoir à Bernard qu'elle lui donnait son congé, elle le pria de la quitter et de partir. Et il la quitta et s'en fut trouver la Duchesse de Normandie (c), qui était jeune et d'un grand mérite... Et les chansons de Bernard plurent fort à celle-ci... Il resta longtemps à la cour de la Duchesse, et il s'éprit d'elle, et la dame s'éprit de lui, de quoi il fit maintes bonnes chansons. Mais le roi d'Angleterre la prit pour femme et l'emmena en Angleterre; Bernard resta là triste et dolent. Il quitta la Normandie et vint trouver le Comte de Toulouse, à la cour duquel il resta... Et après la mort du Comte il abandonna le monde, les vers, les chansons et les plaisirs du siècle; il se rendit à l'ordre de Dalon, et là il finit. ”
Ce simple récit, Uc de Saint-Circ (d) déclare le tenir du fils même de la Comtesse “ que Bernard aima tant ”. Et c'est à peu près tout ce que nous savons du Fils du Boulanger.
Il ne semble pas, d'ailleurs, que le Moyen Age l'ait mis tout à fait à sa vraie place. Aussi grand à nos yeux que Pétrarque ou Ronsard, ce poète a retrouvé toute la joie enfantine de la passion. Il aime comme si personne n'avait aimé avant lui, il chante l'amour dans un parfait renouveau de l'homme et de la nature. Ses vers semblent puisés aux sources de la joie; ils auraient pu être écrits dans l’aurore même du monde:

Je plains l’homme qui dans l'amour
N'a pas établi sa demeure
Et qui ne tourne pas vers lui
Et son cœur et son espérance.
Tout s'abandonne à cette joie,
Tout la répète et en résonne,
Jardins et vergers et prairies,
Combes et plaines et bocages (e).

Ses douleurs lui sont une ivresse au milieu de la même ivresse:

Lorsque la feuille apparaît sur la branche,
Que le soleil darde un plus clair rayon,
Que les oiseaux se vont enamourant
L'un près de l'autre, et font strophes et lais,
Quand tout sur terre est tourné vers l'amour,
Vous restez seule insensible et glacée,
Chère beauté, raison de mes soupirs:
A demi-mort, j'en pleure au sein des joies (f).

Je traduis, hélas! et soupire en pensant aux harmonies du texte. Aucun Français n'a retrouvé ces accents d'un premier âge. Joyeux ou chagrin, mais toujours sincère, amant mystique et voluptueux, plein d'effusions confidentielles, poète prompt à saisir les sympathies de l'âme et des choses, musicien angélique, le tendre Bernard est à la fois le plus élégant des classiques et le plus suave des primitifs.
Il est difficile de choisir dans l’œuvre abondante du Racine des troubadours. Nous nous sommes résignés à ne donner que sept pièces, ordinairement préférées à une vingtaine d'autres qui les valent presque.

1. CANZO.

Lo tems vai e ven e vire

Per jorns, per mes e per ans,
Et eu, las! no·n sai que dire,
C'ades es us mos talans.
Ades es us e no·s muda,
C'una·n volh e·n ai volguda,
Don anc non aic jauzimen.

Pois ela no·n pert lo rire,
A me·n ven e dols e dans,
C'a tal joc m'a faih assire
Don ai lo peyor dos tans:
(C'aitals amors es perduda
Qu'es d'una part mantenguda),
Tro que fai acordamen.

Be deuri' esser blasmaire
De me mezeis a razo,
C'anc no nasquet cel de maire
Que tan servis en perdo;
E s'ela no m'en chastia,
Ades doblara·lh folia,
Que: “ fols no tem, tro que pren. ”

Ja mais no serai chantaire
Ni de l'escola n'Eblo,
Que mos chantars no·m val gaire
Ni mas voutas ni mei so;
Ni res qu'eu fassa ni dia,
No conosc que pros me sia,
Ni no·i vei melhuramen.

Si tot fatz de joi parvensa,
Mout ai dins lo cor irat.
Qui vid anc mais penedensa
Faire denan lo pechat?
On plus la prec, plus m'es dura;
Mas si 'n breu tems no·s melhura,
Vengut er al partimen.

Pero ben es qu'ela·m vensa
A tota sa volontat,
Que, s'el' a tort o bistensa,
Ades n'aura pietat;
Que so mostra l'escriptura:
Causa de bon' aventura
Val us sols jorns mais de cen.

Ja no·m partrai a ma vida,
Tan com sia saus ni sas,
Que pois l'arma n'es issida,
Balaya lonc tems lo gras;
E si tot no s'es cochada,
Ja per me no·n er blasmada,
Sol d'eus adenan s'emen.

Ai, bon' amors encobicla,
Cors be faihz, delgatz e plas,
Frescha chara colorida,
Cui Deus formet ab sas mas!
Totz tems vos ai dezirada,
Que res autra no m'agrada.
Autr' amor no volh nien!

Dousa res ben ensenhada,
Cel que·us a tan gen formada,
Me·n do cel joi qu'eu n'aten!

2. CANZO.

Non es meravelha s'ieu chan
Mielhs de nulh autre chantador,
Que plus mi tra·l cors ves amor
E mielhs sui faitz a son coman.
Cor e cors e saber e sen
E fors' e poder hi ai mes;
Si·m tira ves amor lo fres
Que ves autra part no m'aten.

Ben es mortz qui d'amor non sen
Al cor qualque doussa sabor;
E que val vivre ses amor
Mas per enueg far a la gen?
Ja Dombredieus no·m azir tan
Qu'ieu ja pueis viva jorn ni mes,
Pus que d'enueg serai repres
Ni d'amor non aurai talan.

Per bona fe e ses enjan
Am la plus belha e la melhor;
Del cor sospir e dels huelhs plor,
Quar trop l'am, per que hi ai dan.
Ieu que·n puesc mais? S'amors mi pren,
E las carcers en que m'a mes
No pot claus obrir mas merces,
E de merce no i trop nien.

Aquest' amors me fier tan gen
Al cor d'una doussa sabor!
Cen vetz muer lo jorn de dolor
E reviu de joy autras cen.
Ben es mos mals de bel semblan
Que mais val mos mals qu'autre bes;
E pus mos mals aitam bos m'es,
Bos er lo bes apres l'afan.

Ai Dieus! car si fosson trian
D'entrels fals li fin amador,
E·l lauzengier e·l trichador
Portesson corns el fron denan.
Tot l'aur del mon e tot l'argen
Hi volgr' aver dat, s'ieu l'agues,
Sol que ma dona conogues
Aissi cum ieu l'am finamen.

Quant ieu la vey, be m'es parven
Als huelhs, al vis, a la color
Quar aissi tremble de paor
Cum fa la fuelha contra·l ven.
Non ai de sen per un efan,
Aissi sui d'amor entrepres;
E d'ome qu'es aissi conques,
Pot dompna aver almorna gran.

Bona domna, re no·us deman
Mas que·m prendatz per servidor,
Qu'ie·us servirai cum bo senhor,
Cossi que del guazardon m'an.
Ve·us m'al vostre comandamen,
Francx cors humils, gais e cortes;
Ors ni leos non etz vos ges,
Que·m aucizatz, s'a vos mi ren.

A mon Cortes, lai ont yhl es,
Tramet lo vers e ja no·l pes
Quar n'ai estat tan longamen.

3. CANZO.

Chantars no pot guaire valer
Si d'ins del cor no mov lo chans,
Ni chans no pot del cor mover,
Si no i es fin' amors coraus;
Per so es mos chantars cabaus;
Qu'en joy d'amor ai et enten
La boca, e'ls huels, e'l cor, e'l sen.

Ja Dieus no·m don' aquel poder
Que d'amar no·m prenda talans,
Quan ja re non sabri' aver,
Mas quascun jorn m'en vengues maus,
Tos temps n'aurai bon cor sivaus;
E n'ai molt mais de jauzimen,
Quar n'ai bon cor, e mi aten.

Amor blasmon per non saber
Fola gens, mas leys non es dans;
Qu'amors no pot ges decazer
Si non es amors cominaus;
Aquo non es amors aitaus,
Non a mais lo nom e'l parven
Que re non ama, si no pren.

S'ieu en volgues dire lo ver,
Ieu sai be de cui mov l'enjans;
D'aquellas qu' amon per aver,
E son mercadieiras venaus;
Mensongiers en fos ieu e faus!
Vertat en dic vilanamen,
E peza me, quar ieu no men.

En agradar et en voler
Es l'amors de dos fins amans;
Nulla res no i pot pro tener,
S'ilh voluntatz non es engaus;
E selh es ben fols naturaus
Qui de so que vol la repren,
E lauza so que no l'es gen.

Molt ai ben mes mon bon esper,
Quant ela·m mostra bels semblans,
Qu'ieu plus dezir e vuelh aver;
Franqu' e doussa, fin' e leyaus,
En cui lo reis seria saus,
Bella, cueynd', ab cors covinen,
M'a fait ric home de nien.

Re mais non am ni sai temer,
Ni ja re no·m seri afans,
Sol mi dons vengues a plazer:
Qu'aissel jorn mi sembla Nadaus
Qu'ab sos bels huels espiritaus
M'esgarda, mas so fai tan len
C'uns sols dias me dura cen.

Lo vers es fis e naturaus,
E bos selui qui ben l'enten,
E meiller me qu'el joy aten.

Bernatz del Ventadorn l'enten,
E'l ditz, e'l fay, e'l joy aten.

4. CANZO.

Quan l'erba fresqu' e·l fuelha par
E la flors botona el verjan,
E·l rossinhols autet e clar
Leva sa votz e mou son chan,
Joy ai de luy e joy ai de la flor
E joy de me e de midons major;
Daus totas partz suy de joy claus e sens.
Mas sel es joys que totz autres joys vens.

Ailas! cum muer de cossirar!
Que manhtas vetz en cossir tan:
Lairo m'en poirian portar,
Que re no sabria que·s fan.
Per Dieu! amors! be·m trobas vensedor,
Ab paucs d'amics e ses autre senhor.
Quar una vetz tant midons non destrens
Abanz qu'ieu fos del dezirier estens?

Meravil me cum puesc durar
Que no·lh demostre mon talan.
Quan ieu vey midons ni·l esgar,
Li sieu belh huelh tan ben l'estan,
Per pauc me tenc quar ieu vas lieys no cor
Si feira ieu, si no fos per paor,

Qu'anc no vi cors miels talhatz ni depens
Ad ops d'amar sia tan greus ni lens.

Tant am midons e la tenh car,
E tant la dopt e la reblan
Qu'anc de mi no·lh ausei parlar,
Ni re no·lh quier ni no·lh deman.
Pero ilh sap mon mal e ma dolor
E, quan li plai, fai mi ben et honor,
E quan li plai, ieu soferc me·n ab mens,
Per so c'a lieis no·n aveigna blastens.

S'ieu saubes la gent enquantar,
Miei enemic foran enfan,
Que ja us no saubra triar
Ni dir ren que·ns tornes a dan;
Adoncs sai ieu que vira la gensor
E sos belhs huelhs e sa fresca color,
E baizera·lh la boca en totz sens,
Si que d'un mes hi paregra lo sens.

Ben la volgra sola trobar,
Que dormis, o·n fezes semblan,
Per qu'ieu l'embles un dous baizar,
Pus no valh tan qu'ieu lo·lh deman.
Per Dieu, dona, pauc esplecham d'amor;
Vai se·n lo temps e perdem lo melhor;
Parlar degram ab cubertz entresens,
E pus no·ns val arditz, valgues nos gens.

Ben deuri' hom dona blasmar,
Quan trop vay son amic tarzan,
Que longa paraula d'amar
Es grans enueitz e par d'enjan,
Qu'amar pot hom e far semblan alhor,
E gen mentir lai on non a autor;
Bona domna, ab sol qu'amar mi dens,
Ja per mentir ieu no serai atens.

Messatgier, vai, e no me·n prezes mens,
S'ieu del anar vas midons suy temens.

Quant vey la lauzeta mover
De joi sas alas contral ray,
Que s'oblida e·s layssa cazer
Per la doussor qu'al cor li vai,
Ai! tan grans enveia m'en ve
De cui qu'eu veya jauzion!
Meravilhas ai, quar desse
Lo cor de dezirier no·m fon.

Ailas! tan cujava saber
D'amor, e tan petit en sai!
Quar eu d'amar no·m puesc tener
Celieys don ja pro non aurai;
Tout m'a mon cor e tout m'a se
E me mezeis e tot lo mon,
E quan si·m tolc, no·m laisset re
Mas dezirier e cor volon.

Anc non agui de me poder
Ni no fui mieus de l'or' en sai
Que·m laisset en sos huelhs vezer
En un miralh que mot mi plai;
Mirals, pus me mirei en te,
M'an mort li sospir de preon,
Qu'aissi·m perdei cum perdet se
Lo bels Narcisus en la fon.

De las donas mi dezesper;
Ja mais en lor no·m fiarai,
Qu'aissi cum las suelh captener,
Enaissi las descaptendrai.
Pus vei qu'una pro no m'en te
Ves lieys que·m destrui e·m cofon,
Totas las dopt e las mescre,
Quar be sai qu'atretals se son.

D'aiso·s fa be femna parer
Ma dona, per qu'ieu lo retrai,
Quar non vol so qu'om deu voler
E so qu'om li deveda fai.
Cazutz sui en mala merce,
Et ai ben fait co·l fols en pon,
E no sai per que m'esdeve,
Mas quar trop pogei contra mon.

Merces es perduda per ver,
Et ieu non o saubi anc mai,
Quar cil qui plus en degr'aver
No·n a ges, et on la querrai?
A! quan mal sembla, qui la ve,
Que aquest caitiu deziron,
Que ja ses lei non aura be,
Laisse morir, que no l'aon!

Pus ab midons no·m pot valer
Precs ni merces ni·l dregz qu'ieu ai,
Ni a leys no ven a plazer
Qu'ieu l'am, ja mais no·l o dirai;
Aiss·m part de lieys e·m recre;
Mort m'a e per mort li respon,
E vau m'en, pus ilh no·m rete,
Caitius, en yssilh, no sai on.

Tristans, ges non auretz de me,
Qu'ieu m'en vau caitius, no sai on;
De chantar mi gic e·m recre,
E de joi e d'amor m'escon.

6. CANZO.

Quan la douss' aura venta
Deves vostre pais,
Veiaire m'es qu'eu senta
Un ven de paradis,
Per amor de la genta
Vas cui eu sui aclis,

En cui ai mes m'ententa
E mon coratge assis;
Quar de totas partis
Per leis, tan m'atalenta.

Sol lo be que·m prezenta,
Sos bels olhs e·l francs vis,
Que ja plus no·m consenta,
Mi deu aver conquis:
No sai per que·us en menta,
Quar de re no sui fis;
Mas greu m'es que·m repenta,
Que una vetz me dis
Que pros hom s'afortis
E malvatz s'espaventa.

De domnas m'es veiaire
Que gran falhimen fan,
Per so quar no son gaire
Amat li fin aman.
Eu no dei ges retraire
Mas so qu'elas volran:
Mas greu m'es c'us trichaire
D'amor ai' ab engan
O plus o astrestan
Cum cel qu'es fis amaire.

Domna, que cuidatz faire
De mi qui vos am tan,
C'aissi·m vezetz mal traire
E morir de talan?
Ai, francha de bon aire,
Fessetz m'un bel semblan,
Tal don mos cors s'esclaire,
Que mout trac gran afan;
E no·i dei aver dan,
Quar no m'en posc estraire.

Si no fos gens vilana
E lauzengier savai,
Eu agr' amor certana;
Mas no m'en recreirai:
De solatz m'es humana,
Quan locs es ni s'eschai,
Per qu'eu sai qu'a sotzmana (a)
N'aurai enquera mai
Qu' “ astrucs sojorn' e jai
E malastrucs s'afana. ”

Cel sui que no soana
Lo be que Deus li fai,
Qu'en aquela setmana
Quant eu parti de lai,
Me dis en razo plana
Que mos chantars li plai.
Tot' arma crestiana
Volgra agues tal jai
Cum eu agui et ai,
Car sol d'aitan se vana.

Si d'aisso m'es certana,
Autra vetz la'n creirai,
O si que no, ja mai
No creirai crestiana.

7. CANZO.

Tant ai mon cor ple de joya
Tot me desnatura.
Flor blancha, vermelh' e groya
Me par la frejura,
C'ab lo ven et ab la ploya
Me creis l'aventura,
Per que mos pretz mont' e poya
E mos chans melhura.
Tant ai al cor d'amor,
De joi e de doussor
Per que·l gels me sembla flor
E la neus verdura.

Anar posc ses vestidura,
Nutz en ma chamiza,
Car fin' amors m'asegura
De la freja biza.
Mas es fols qui·s desmezura,
E no·s te de guiza,
Per qu'eu ai pres de me cura,
Deis qu'agui enquiza
La plus bella d'amor,
Don aten tan d'onor,
Car en loc de sa ricor
No volh aver Piza.

De s'amistat m'esraïza,
Mas be n'ai fiansa,
Que sivals eu n'ai conquiza
La bela semblansa;
Et ai ne a ma deviza
Tan de benanansa,
Que ja·l jorn que l'aurai viza
Non aurai pezansa.
Mo cor ai pres d'amor
Que l'esperitz lai cor,
Mas lo cors es sai alhor,
Lonh de leis en Fransa.

Eu n'ai la bon' esperansa,
Mas petit m'aonda,
C'atressi·m ten en balansa
Com la naus en l'onda.
Del mal pes que·m desenansa,
No sai on m'esconda.
Tota noih me vir' e·m lansa
Desobre l'esponda:
Plus trac pena d'amor
De Tristan l'amador,
Que·n sofri manhta dolor

Per Izeult la blonda.

Ai Dieus! car no sui ironda
Que voles per l'aire
E vengues de noih prionda
Lai dins son repaire!
Bona domna jauzionda,
Mor se·l vostr' amaire.
Paor ai que·l cors me fonda,
S'aiss·m dura gaire.
Domna, per vostr' amor
Jonh las mas et ador.
Gens cors ab fresca color,
Gran mal me faitz traire!

Qu'el mon non a nul afaire
Don eu tan cossire,
Can de leis au re retraire,
Que mo cor no·i vire
E mon semblan no·m n'esclaire,
Que que·m n'auja dire,
Si c'ades vos er vejaire
C'ai talan de rire.
Tan l'am de bon' amor
Que manhtas vetz en plor
Per o que melhor sabor
M'en an li sospire.

Messatgers, vai e cor,
E di·m a la gensor
La pena e la dolor
Qu'eu trac e·l martire.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

ARNAUD DANIEL. *

“ Arnaud Daniel était du même pays qu'Arnaud de Mareuil... Il naquit au château de Ribérac, de parents nobles... Il possédait bien les lettres et se fit jongleur. Il se plut à écrire des chansons en rimes rares: aussi ses poésies ne sont-elles pas faciles à comprendre ni à apprendre. Il aima une grande dame de Gascogne, à savoir la fille du Seigneur Guillaume de Beauville; mais on ne pense pas qu'elle lui ait jamais fait plaisir en matière d'amour. ”

Une autre histoire raconte qu'un jour, à la cour du roi Richard, un jongleur se vanta, devant Arnaud Daniel, de rimer plus richement que lui. Arnaud ayant relevé le défi, un étrange tournoi eut lieu sous le contrôle du roi. Les deux poètes furent invités à faire chacun une chanson, et enfermés à cet effet, pendant dix jours, dans deux chambres contiguës. Arnaud n'était pas en humeur d'écrire, et le jongleur eut tôt fait de composer quelques strophes: mais l'imprudent passa une nuit entière à se les chanter à lui-même pour les bien savoir; et l'autre, qui écoutait derrière le mur, les apprit par cœur. Lorsqu'ils furent devant le roi, Arnaud, ayant obtenu de se produire le premier, présenta fort proprement la chanson de son rival. Et le jongleur de protester, le troubadour d'expliquer l’affaire, et le roi de rire à plein gosier.

En une autre occasion, il arriva, déclare Benvenuto da Imola, que Daniel eut besoin d'argent et envoya une chanson à quelques princes en implorant leur gratitude pour les régals d'esprit qu'il leur avait donnés. La requête ne fut pas inutile, et, comme le messager était revenu la cassette pleine: “ Je vois, fit

le poète, que le Ciel ne m'abandonne point. ” Et il prit l'habit de moine, sous lequel il vécut toujours en grande pureté.
On sait que Dante élève Arnaud Daniel au premier rang des troubadours, en mettant dans sa bouche huit des plus mauvais vers provençaux qui aient jamais été écrits. C'est à Guido Guinicelli qu'échoit l'honneur de le présenter aux visiteurs du Purgatoire:

> “ O frate ” disse, “ questi ch’ io ti scerno
> Col dito (ed addito uno spirto innanzi)
> Fu miglior fabbro del parlar materno.
>
> Versi d'amore e prose di romanzi
> Soverchio tutti; e lascia dir gli stolti,
> Che quel di Lemosi credon ch' avanzi.
>
> A voce più ch' al ver drizzan li volti;
> E cosi ferman loro opinione,
> Prima ch’ arte o ragion per lor s'ascolti... ”

Pétrarque, dans le Triomphe d’Amour, est du même avis:

> Fra tutti il primo Arnaldo Daniello,
> Gran maestro d'amor; ch' alla sua terra
> Ancor fa onor col suo dir novo e bello...

Si nous devions chausser les lunettes de l'époque et ne considérer que la maîtrise de l'art, nous souscririons volontiers à ces jugements. Arnaud Daniel est le premier, en valeur et en date, de nos grands versificateurs; notre poésie n’a pas connu de plus savant ouvrier. Pur cerveau doué d'une géniale extravagance, ce mystique de la rime, ce dévot du style, ce songe-creux plein de virtuosité sait aussi enfermer sous de puissants symboles les joies et les vanités de l'amour. Digne devancier des deux illustres italiens qui l'ont salué pour maître, il leur apprit non seulement à écrire, mais à penser. Et n'est-il pas en France le véritable créateur de la poésie hermétique?
Regrettons que la langue romane d'oc, promise à une prompte mort, ait emporté le secret de ses beautés les plus subtiles. Lilliputiens misérables, armés de loupes plus grandes que nous, nous avons essayé de déchiffrer de loin l'écriture immense de ce rimeur de Brobdingnac. Qu'on nous excuse si la paraphrase a dû prendre plusieurs fois la place de la traduction.
“ Je suis Arnaud qui amasse le vent... ” s'écrie-t-il, et les interprètes de son œuvre en peuvent, hélas, dire autant.

1. CANZO.

En cest sonet coind' e leri
Fauc motz e capuig e doli,
E serant verai e cert
Quan n'aurai passat la lima;
Qu'Amors marves plan' e daura
Mon chantar, que de liei mou
Qui pretz manten e governa.

Tot jorn meillur et esmeri,
Car la gensor serv' e coli
Del mon, so·us dic en apert.
Sieus sui del pe tro qu’en cima,
E si tot venta·ill freid' aura,
L'amors qu'inz el cor mi plou
Mi ten chaut on plus iverna.

Mil messas n'aug e'n proferi
E'n art lum de cera e d'oli

Que Dieus m'en don bon issert
De lieis on no·m val escrima;
E quan remir sa crin saura
E·l cors gai, grailet e nou
Mais l'am que qui·m des Luserna.

Tant l'am de cor e la queri
C'ab trop voler cug la·m toli,
S'om ren per ben amar pert.
Qu'el sieus cors sobretracima
Lo mieu tot e no s'eisaura;
Tant a de ver fait renou
C'obrador n'a e taverna.

No vuoill de Roma l'emperi
Ni c'om m'en fassa apostoli,
Qu'en lieis non aia revert
Per cui m'art lo cors e·m rima;
E si·l maltraich no·m restaura
Ab un baisar anz d'annou
Mi auci e si enferna.

Ges pel maltraich qu'ieu soferi
De ben amar no·m destoli,
Si tot me ten en desert,
C'aissi·n fatz los motz en rima.
Pieitz trac aman c'om que laura,
C'anc plus non amet un ou
Cel de Moncli n' Audierna.

Ieu sui Arnautz qu'amas l'aura
E chatz la lebre ab lo bou
E nadi contra suberna.

2. CANZO.

Sols sui qui sai lo sobrafan que·m sortz
Al cor, d'amor sofren per sobramar,
Car mos volers es tant ferms et entiers
C'anc no s'esduis de celliei ni s'estors
Cui encubic al prim vezer e puois;
Qu'ades ses lieis dic a lieis cochos motz,
Pois quan la vei non sai, — tant l'ai, — que dire.

D'autras vezer sui secs e d'auzir sortz,
Qu'en sola lieis vei et aug et esgar;
E jes d'aisso no·ill sui fals plazentiers
Que mais la vol non ditz la boca·l cors;
Qu'eu no vau tant chams, vauz ni plans ni puois
Qu'en un sol cors trob aissi bos aips totz:
Qu'en lieis los volc Dieus triar et assire.

Ben ai estat a maintas bonas cortz
Mas sai ab lieis trob pro mais que lauzar:
Mesura e sen et autres bos mestiers,
Beutat, joven, bos faitz e bels demors.
Gen l'enseignet Cortesia e la duois;
Tant a de si totz faitz desplazens rotz

De lieis no cre rens de ben sia a dire.

Nuils jauzimens no·m fora breus ni cortz
De lieis, cui prec qu'o vuoilla devinar,
Que ja per mi non o sabra estiers
Si·l cors, ses digz, no·s presenta de fors;
Que jes Rozers, per aiga que l'engrois,
Non a tal briu c'al cor plus larga dotz
No·m fassa estanc d'amor, quand la remire.

Jois e solatz d'autra·m par fals e bortz,
C'una de pretz ab lieis no·is pot egar,
Que·l sieus solatz es dels autres sobriers.
Ai! si no l'ai, las! tant mal m'a comors!
Pero l'afan m'es deportz, ris e jois,
Car en pensan sui de lieis lecs e glotz:
Ai Dieus, si ja'n serai estiers jauzire!

Anc mais, so·us pliu, no·m plac tant treps ni bortz,
Ni res al cor tant de joi no·m poc dar
Cum fetz aquel, don anc feinz lausengiers
No s'esbrugic, qu'a mi sol so·s tresors.
Dic trop? Eu non, sol lieis non sia enois.
Bella, per Dieu, lo parlar e la votz
Vuoill perdre enans que diga ren que·us tire.

Ma chansos prec que no·us sia enois,
Car si voletz grazir lo son el·s motz
Pauc preza Arnautz cui que plassa o que tire.

3. CARAS RIMAS.

L'aur' amara fa·ls bruoills brancutz
Clarzir, que·l doutz espeissa ab fuoills,
E·ls letz becs dels auzels ramencs
Ten balps e mutz, pars e non pars;
Per queu m'esfortz de far e dir plazers
A mains per liei que m'a virat bas d'aut,
Don tem morir, si·ls afans no m'asoma.

Tant fo clara ma prima lutz
D'eslir lieis, don cre·l cors los huoills,
Non pretz necs mans dos aigonencs,
D'autra s'eslutz rars mos preiars;
Pero deportz m'es e d'auzir volers
Bos motz ses grei, de liei don tant m'azaut
Qu'al sieu servir sui del pe tro c'al coma.

Amors, gara! Sui ben vengutz?
C'auzir tem far, si·m dezacuoills,
Tals detz pecs que t'es mieills que·t trencs;
Qu'ieu soi fis drutz cars e non vars;
Ma·l cors ferms fortz mi fai cobrir mains vers,
Qu'ab tot lo nei m'agr' ops us bais al chaut
Cor refrezir, que no·i val autra goma.

Si m'ampara cill que·m tralutz
D'aizir si qu'es de pretz capduoills,

Del quetz precs, c'ai dedinz a rencs,
L'er fort rendutz clars mos pensars:
Qu'eu fora mortz; mas fa·m sofril l'espers
Que·ill prec que·m brei, c'aisso·m ten let e baut,
Que d'als jauzir no·m val jois una poma.

Doussa car' a totz aibs volgutz,
Sofrir m'er per vos mainz orguoills,
Quar etz decs de totz mos fadencs,
Don ai mains brutz pars. E gabars
De vos no·m tortz, ni·m fai partir avers,
C'anc non amei ren tant ab meins d'ufaut;
Anz vos desir plus que Dieu cill de Doma.

Era·t para, chans e condutz,
Formir al rei qui t'er escuoills;
Car pretz, secs sai, lai es doblencs,
E mantengutz dars e manjars.
De joi la·t portz, son anel mir si·l ders,
C'anc non estei jorn d'Arago que·l saut
No·i volgues ir, mas sai m'a clamat Roma.

Faitz es l'acortz qu'el cor remir, totz sers
Liels cui domnei, ses parsonier, Arnaut;
Qu'en autr' albir n'es fort m'entent'a soma.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

GUIRAUT DE BORNEIL. *

" Guiraut de Borneil naquit en Limousin au pays d'Excideuil... Il était sans fortune, mais sage, instruit et de sens rassis... Et il fut meilleur poète que tous ceux qui l'avaient précédé ou qui vinrent après lui. C'est pourquoi il fut nommé le Maître des Troubadours, et continue à passer pour tel auprès des gens qui s'entendent à la poésie et à l'amour. Il fut très honoré par les hommes de mérite et de savoir, et par les dames qui comprenaient les magistrales paroles de ses chansons. Et voici quelle était sa vie: tout l'hiver il s'adonnait au travail et à l'étude, et tout l'été il allait par les cours, menant avec lui deux jongleurs qui chantaient ses poésies. Jamais il ne voulut de femme; il donnait tous ses gains à ses pauvres parents et à l'église du hameau où il était né, laquelle s'appelait et s'appelle encore Saint-Gervais...
" Guiraut de Borneil aimait une dame de Gascogne, qui avait nom Hamanda d'Estanc. Longtemps il la courtisa; et la dame, avec de belles paroles, marques d'honneur et bonnes promesses, se défendit de lui courtoisement. Jamais elle ne lui accorda de faveur et ne lui offrit de cadeau, si ce n'est un gant à elle. Et puis il perdit ce gant, d'où lui vinrent bien des maux. Car lorsque la dame Hamanda sut qu'il l'avait perdu, elle témoigna une grande colère, disant que Guiraut n'en avait pas pris soin et qu'elle ne lui donnerait plus rien ni jamais ne lui montrerait aucun amour...
" Guiraut de Borneil passa la mer avec le roi Richard et le vicomte de Limoges, qui s'appelait Adémar; et il fut au siège d'Acre... La mort de Richard et l'abandon de sa dame Hamanda lui causèrent tant de douleur qu'il laissa pour un temps les chansons, la poésie et la société.
" Guiraut de Borneil venait de quitter le bon roi Alphonse de Castille, qui lui avait donné un superbe palefroi gris et nombre d'autres cadeaux; et tous les seigneurs de la cour lui avaient fait aussi de grands dons... Mais le roi de Navarre eut vent de la fortune de Guiraut et le fit détrousser pendant qu'il passait par ses terres. Tout l'argent fut volé, et le roi prit pour lui le palefroi gris... "
Nous apprenons, d'autre part, que Gui de Limoges, au cours d'un pillage d'Excideuil, déroba au poète ses livres et tout son équipage. Ces mésaventures expliquent le ton amer de bien des chansons du

Maître des Troubadours. Ajoutons que sa renommée, qui fut immense, dut lui attirer bien des ennemis. Peire d'Auvergne a pour lui le plus dur de ses sarcasmes:

Guiraut de Borneil me rappelle
Une outre qui sèche au soleil.
Il a le chant maigre et dolent
D'une vieille porteuse d'eau:
S'il se regardait dans la glace,
Il se priserait moins que rien (a).

Déjà, nous avons vu Dante contester à " l'homme du Limousin " son titre de prince des poètes, et lui enlever la couronne pour la poser sur le front d'Arnaud Daniel.
Il faut être juste et prendre le parti modéré de ce juge, en somme bien placé, que fut l'Alighieri. On a trop loué, on a trop décrié Guiraut de Borneil. Certes la sévérité de ses longues discussions, la perfection haletante de ses strophes, les rendent souvent aussi ennuyeuses qu'elles sont originales. Mais, si le trop prudent rimeur a renâclé comme un âne au milieu du pont devant tous les beaux excès de la forme et du sentiment, du moins son Aube, chef-d'œuvre incomparable, lui réserve-t-elle un siège de gazon sous un des bosquets les plus frais du paradis des Muses. Qu'il n'en profite pas, cependant, pour ressasser ensuite sa vieille tanson avec Raimbaut d'Orange sur la poésie claire et la poésie obscure, ou son pesant dialogue avec la suivante d'Hamanda! S'il tient à se produire encore, deux de ses chansons les plus sincères suffiront largement aux oreilles des dieux.

1. ALBA.

" Reis glorios, verais lums e clartatz,
Deus poderos, Senher, si a vos platz,
Al meu companh siatz fizels ajuda,
Qu'eu non lo vi, pois la noitz fon venguda;
Et ades sera l'alba.

" Bel companho, si dormetz o veillatz,
Non dormatz plus, suau vos ressidatz,
Qu'en Orien vei l'estela creguda
Qu'amena·l jorn, qu'eu l'ai ben coneguda,
Et ades sera l'alba.

" Bel companho, en chantan vos appel:
Non dormatz plus, qu'eu aug chantar l'auzel,
Que vai queren lo jorn per lo boscatge;
Et ai paor que·l gilos vos assatge;
Et ades sera l'alba.

" Bel companho, issetz al fenestrel
Et regardatz las estelas del cel;
Conoisseretz si·us soi fizels messatge;
Si non o faitz, vostres n'er lo dampnatge;
Et ades sera l'alba.

" Bel companho, pos me parti de vos,
Eu no·m dormi ni·m moc de genolhos,
Anz preguei Dieu, lo filh Santa Maria,
Que·us mi rendes per leial companhia;
Et ades sera l'alba.

" Bel companho, la foras als peiros
Mi prejavatz qu'eu no fos dormilhos,
Enans veilles tota noit tro al dia;
Ara no·us platz mos chans ni ma paria;

Et ades sera l'alba. ”

“ Bel dos companh, tan soi en ric sojorn
Qu'eu no volgra mais fos alba ni jorn,
Car la gensor que anc nasques de maire
Tenc e abras, per qu'eu non prezi gaire
Lo fol gelos ni l'alba. ”

2. CANZO.

Ar ai gran joy quant remembri l'amor
Que ten mon cor ferm en sa fezeutat;
Que l'autr' ier vinc en un vergier de flor
Tot gent cubert ab chan d'auzels mesclat,
E quant estei en aquels bels jardis,
Lai m'aparec la bella flors de lis,
E pres mos huels e sazic mon coratge,
Si que anc pueis remembransa ni sen
Non aic mas quant de lieys en cui m'enten.

Ilh es selha per cui ieu chant e plor;
Tant ai ves lieys mon talant esmerat,
Soven sospir e soplei et azor
Ves lai on vi resplandir sa beutat;
Flors de domnas, c'om acli e grazis,
Es aissella que tan gen m'a conquis,
Dous' e bona, humil, de gran paratge,
En faitz gentils ab solatz avinen,
Agradiva vas tota bona gen.

Ben fora ricx, s'auzes dir sa lauzor,
Qu'a tota gen vengra l'auzirs en grat,
Mas paor ai que fals lauzenjador,
Felh et esquiu, sobredesmezurat
M'entendesson, et ai trops d'enemis:
A mi non play qu'om se fassa devis;
Mas quan veirai home de son linhatge,
Lauzar l'ai tan tro que la boca·m fen,
Tan d'amor port al sieu bel cors jauzen.

Ja non laissetz per mi ni per amor
Fals lauzengiers complitz de malvestat,
E demandatz cui ni quals es l'onor,
S'es loing o pres, qu'aisso·us ai ben emblat,
Qu'ans fos ieu mortz qu'en aital mot falhis:
Qu'amic non ai ben d'aisso no·l trais;
Quar hom non es non aia per usatge
Us fols vezis que·l vai mal enqueren,
Per qu'us no·s fi en fil ni en paren.

Ara diran de mi escarnidor:
Ai! Ai! fant il, cum ten sos huels en fat
E sa gamba d'orguelh e de ricor!
Qu'ieu non cossir, s'er' en un gran mercat,
Mas quant de lieys on mos cors s'es assis,
E ten los huels viratz vas lo pais
On ilh estai, e parl' en mon coratge

Ades de lieis on mon fin cor s'aten,
Car non ama qui non o fai parven.

3. CANZO.

Quan lo freitz e·l glatz e la neus
Se·n fuich e torna la calors
E reverdis lo gens pascors
Et aug las voutas dels auzeus,
M'es aitant beus
Lo doutz temps a l'issir de marz
Que plus sui saillens que leupartz
E vils, non es cabrols ni sers.
Si la bella cui sui profers,
Mi vol honrar
De tant que·m deigne sofertar
Qu'eu sia sos fis entendens,
Sobre totz sui rics e manens.

Tant es sos cors gais et isneus
E complitz de bellas colors
C'anc de rosier no nasquet flors
Plus fresca ni de nuills brondeus;
Ni anc Bordeus
Non ac seignor, tant fos gaillartz
Cum ieu, si ja m'acuoill ni partz
Qu'ieu sia sos dominis sers;
E fos appellatz de Beders,
Quan ja parlar
M'auziri' hom de nuill celar
Qu'ella·m disses privadamens,
Don s'azires lo sieus cors gens.

Bona dompna, lo vostr' ancus
Que·m detz, mi fai tant de socors
Qu'en lui refraigni mas dolors,
Quan lo remir, e torn plus leus
C'us estorneus.
Puois sui per lui aissi ausartz
Que no·us cuidetz, lanssa ni dartz
M'espaven ni aciers ni fers;
E d'autra part sui plus despers
Per sobramar
Que naus, quan vai torban per mar
Destreicha d'ondas e de vens;
Aissi·m destreing lo penssamens.

Dompn', aissi cum us paucs aigneus
Non a forssa contra un ors,
Sui ieu, si la vostra valors
No·m val, plus febles qu'us rauseus;
Et er plus breus
Ma vida de las catre partz,
S'uoimais mi prend neguns destartz
Que no·m fassatz dreich del envers.
Et tu, fin' amors, qui·m sofers
E deus gardar
Los fins amans e chapdellar,

Sias me capdeus e garens
A ma dompna, pos aissi·m vens.

Dompn', aissi co·l frevols chasteus
Qu'es asetgatz per fortz seignors,
Quan la peiriera fraing las tors
E·l calabres e·l manganeus,
Et es tant greus
La gerra davas totas partz
Que no lor ten pro geins ni artz,
E·l dols e·l critz es grans e fers
De cels dedinz, que ant grans gers,
Sembla·us ni·us par
Quez aia·n merce a cridar,
Aissi·us clam merce humilmens,
Bona dompna et avinens.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

ARNAUD DE MAREUIL. *

“ Arnaud de Mareuil, clerc de pauvre naissance, était d'un château qui a nom Mareuil, dans l'évêché de Perigord. Comme il ne pouvait vivre de son savoir, il s'en alla par le monde. Les hasards et la chance le conduisirent à la cour de la Comtesse de Burlats. Il savait bien chanter, lisait bien les romans, était agréable de sa personne. Et la Comtesse lui fit grand bien et grand honneur. Il s'éprit d'elle et fit ses chansons sur elle, mais n'osant dire qu'il en fût l'auteur, il les faisait passer pour l'œuvre d'un autre. Cependant, ses sentiments devinrent si forts qu'il les confessa enfin dans une poésie. Et la Comtesse ne l'évinça point, mais écouta ses prières, les accueillit et les agréa... Elle lui donna un équipage et lui permit de la chanter... Ce fut un noble courtisan, et il la célébra dans maintes bonnes chansons, lesquelles montrent qu'il en eut de grands biens et de grands maux...
“ Le roi Alphonse, qui aimait la Comtesse, s'aperçut du bien qu'elle voulait à Arnaud de Mareuil... et il en fut jaloux et triste, et reprit la dame à ce propos. Bref il fit tant, et tant lui fit dire, qu'elle donna congé à Arnaud... Quand il se vit congédié, celui-ci souffrit au-delà de toute souffrance et s'éloigna, désespéré, de la Comtesse et de sa cour. Il alla trouver Guillaume de Montpellier, son ami et son seigneur, auprès duquel il resta longtemps. ”
Triste loyer d'une tendresse exquise! Nous voudrions, avec un mouchoir brodé, essuyer les yeux du pauvre clerc devenu homme de cour, — écolier plein d'effusions, pâmé en rêve devant la blancheur d'un beau sein qu'il ne verra jamais. Dans la troupe des troubadours, on le reconnaît à la timidité de son visage rose et à ses lascivités de joli page. Et il chante en marchant:

Elle est plus blanche qu'Hélène,
Plus belle que fleur naissante;
De courtoisie elle est pleine:
Blanches dents, franches paroles,
Gentil cœur sans vilenie,
Teint frais, chevelure blonde.
Que Dieu protège la dame
Qu'il fit la plus ravissante!

Par pitié qu'elle renonce
A m'imposer ces combats,
Et m'offre un baiser d'étrenne
Puis plus, selon mes services.
Nous ferons un court voyage
En avançant à pas lents

Sur le chemin où sa grâce
Et sa beauté m'ont conduit (a).

Pourtant, aucune de ses chansons n'égale le Salut d'Amour (b), dont nous donnons ici quelques fragments: ardente requête, pleine de confessions voluptueuses et nourrie d'une concupiscence naïve, vraiment digne du premier Eden.
Dans la brillante constellation de poètes amoureux qui remplit un instant le ciel du Midi, et où Bernard de Ventadour resplendit comme un astre incomparable, Arnaud de Mareuil luit comme une étoile de seconde grandeur. C'est à ces deux flambeaux que d'autres empruntent leur plus pâle éclat: mais ne faisons pas trop fi de la poussière des soleils! Parmi un bon nombre de poètes sans ferveur et sans sincérité, nous trouverions encore, dans la suite de l'Amant de la Reine, quelques vrais artistes et quelques hommes d'esprit, dont la seule faute est de n'avoir point aimé ou de n'avoir point su le laisser paraître.

SALUT.

Domna, genser que no sai dir,
Per que soven planh e sospir,
Est vostr' amics bos e corals,
Assatz podetz entendre cals,
Mand' e tramet salutz a vos.

Messatje·us tramet mout fizel;
Breu sagelat de mon sagel;
No sai messatje plus cortes
Ni que melhs celes totas res.
Est conselh m'a donat amors,
A cui deman tot jorn socors;
Amors m'a comandat escrire
So qu'ab la baca non aus dire.
Eu no·us aus far esdig ni ganda
En so que amors me comanda.
Er auiatz, domna, si vos plai,
So que mos breus vos dira lai.

Lo premier jorn, domna, que·us vi,
M'entret el cor vostr' amors si
Qu'ins en un foc m'aves assis,
C'anc no mermet, pos fon empris:
Focs d'amor es qu'art e destrenh
Que vins ni aigua no·l destenh.

Enan m'esdeve mantas vetz,
Can cuit entendre en autras res,
De vos ai messatje cortes:
Mon cor, qu'es lai vostr' ostaliers,
Me ven de vos sai messatgiers,
Que·m ditz e·m membr' e·m retrai
Vostre gen cors coindet e gai,
Las vostras belas sauras cris,
E·l vostre fron plus blanc que lis,
Los vostres olhs vairs e rizens,
E·l nas qu'es dreitz e be sezens,
La fassa fresca de colors,
Blanca, vermelha plus que flors,
Petita boca, belas dens,
Plus claras qu'esmeratz argens,
Menton e gola e peitrina

Blanca com neus ni flors d'espina,
Las vostras belas blancas mas,
Als loncs detz granz, grailes e plas,
E la vostra bela faisso
On non a res de mespreizo,
Los vostres gaps plazens e bos,
E·l gen solatz e·l franc respos,
E·l bel semblan que·m fetz al prim,
Can s'esdevenc c'abdui nos vim.

Can so·m remembra·l cors ni·m ditz,
Adoncs remanc si esbaïtz,
No sai on vauc ni on me vene;
Meravilh me car me sostene,
Que·l cors me falh e la colors:
Si·m destrenh, domna, vostr' amors.
Tot jorn sofre esta batalha,
Mas la noit trac pejor trabalha;
Car can me sui anatz jazer,
E cuit alcun repaus aver,
E·il companho dormo trestuit,
Que nuls non fai noisa ni bruit,
Adonc me torn e·m volv e·m vir,

Pens e repens, e pois sospir.
Soven me levi en sezens,
Apres me retorn en jazens,
E colgui me sobre·l bras destre,
E pois me vire el senestre,
Descobre me soptozamen,
Pois me recobre belamen.
E can me sui pro trebalhatz,
Eu get defor abdos mos bratz
E tenc la cher' e·ls olhs enclis,
Mas jointas deves lo païs,
On eu sai, domna, que vos es.
La raizo fas c'auzir podes:

Ai, bona domna benestans,
Si veira ja est fis amans,
A son viven, lo jorn ni·l ser
Que, a celat o per lezer,
Vostre gen cors coind' e prezan
Entre mos bras remir, baizan
Olhs e boca tan doussamen
Que sol un bais fassa·m de cen,
Et eu pel joi blasmar me lais!

Er ai trop dig, mas no posc mais,
S'una vetz sola ai parlat
So qu'el cor ai mil vetz pensat.
Er ai trop dig, non posc plus dir;
Mos olhs clauzens, fas un sospir,
En sospiran vau endormitz.
Adoncs s'en vai mos esperitz
Tot dreitamen, domna, vas vos
De cui vezer es cobeitos.
Tot enaissi com eu dezir,
La noit e·l jorn, can m'o consir,
A son talan ab vos domneia,

Embrass' e baiza e maneia.
Ab que dures aissi mos soms,
No volri' esser reis ni coms.
Mai volria jauzens dormir

Que velhan deziran languir.
E Rodocesta ni Biblis,
Blancaflors ni Semiramis,
Tibes ni Leida ni Elena
Ni Antigona ni Esmena
Ni·l bel' Yseus ab lo pel bloi
Non agro la meitat de joi
Ni d'alegrier ab lor amis,
Com eu ab vos, so m'es avis.
Per la doussor fas un sospir,
E pois trebalh al resperir,
Obre mos olhs soptozamen,
Gart sai e lai tot belamen,
Trobar vos cuit, domna, latz mei,
Mas no vos trop ni no vos vei.

Totz vius per vos art e aflam,
Mas per merce·us, domna, reclam
Que·m perdones, s'eu falh ni pec.
Auiatz et entendetz est prec,
Domna, la genser criatura
Que anc formes el mon natura,
Melhor que non posc dir ni sai,
Plus bela que bels jorns de mai,
Solelhs de mars, ombra d'estiu,
Roza de mai, ploia d'abriu,
Flors de beutat, miralhs d'amor,
Claus de fin pretz, escrins d'onor,
Mas de do, capdels de joven,
Cims e razitz d'ensenhamen,
Cambra de joi, locs de domnei,
Domna, mas jointas, vos soplei:
Pois vostre soi si leialmens
Vensa·us merces e chausimens
Que·m retenguas a servidor,
E·m prometes me vostr' amor.
De plus no·us prec ni no·s cove,
Mas tot si' en vostra merce,
Qu'aissi·m lais Deus d'amor jausir.

Mais am de vos sol un desir
O l'esperanza o long esper
Que de null' autra son jazer.

Domna, no·us aus de plus preiar
Mas Deus vos sal e Deus vos gar!
Si·us plai, rendetz me ma salut:
Pos amors m'a per vos vencut,
Vensa·us per mi tot eissamens
Amors que totas cauzas vens,
Domna!

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

GAUCELM FAIDIT. *

“ Gaucelm Faidit était d'un bourg qui a nom Uzerche, dans l'évêché de Limousin. Il était fils de bourgeois et chantait aussi mal qu'il est possible. Et il fit beaucoup de bons vers et de bonnes chansons. Il perdit tout son avoir au jeu de dés, et c'est alors qu'il se fit jongleur. Prodigue et fort glouton, il mangeait et buvait beaucoup, ce qui le fit grossir outre mesure. Plus de vingt ans il alla par le monde avant que ses chansons fussent accueillies ou acceptées. Et il prit pour femme une fille de joie, qu'il mena longtemps par les cours des grands. Elle s'appelait Guillaumette Monja. Elle était fort belle et apprise, et devint aussi grosse et grasse que lui... Et Monseigneur le Marquis de Montferrat lui donna de l'argent, des habits, un équipage, et le couvrit d'honneurs, lui et ses enfants. ”
Trois grandes aventures amoureuses enluminent la vie du gros époux de la grosse Guillaumette:
Il aima d'abord Marie de Ventadour, l'une des trois sœurs de Turenne, qui lui permit de la courtiser et lui inspira nombre de bonnes chansons. Mais il finit par déplaire et reçut son congé.
Marguerite d'Aubusson, à qui ses vœux s'adressèrent ensuite, semble s'être montrée assez malpropre. Elle se fit, elle se laissa poursuivre et chanter, alors qu'elle était éprise de Hugues de Lusignan, ami de Faidit. On sait la légendaire anecdote: Marguerite d'Aubusson donna rendez-vous à Huges de Lusignan dans la maison même du poète. Les deux amants y furent reçus, en l'absence du maître, par la Monja. Quel ne fut pas le désespoir de Gaucelm quand il fut avisé des plaisirs que sa dame et son rival, hébergés par sa propre femme, avaient goûtés à sa santé!
En troisième lieu, Gaucelm Faidit aima celle qu'il appelle Bel-Espoir, Madonna Jordana. La belle dame eut à cœur de se rendre digne des chansons de son lige: cette déclaration du biographe laisse le champ libre à toutes les malveillances. Malheureusement Gaucelm trouva un rival sérieux en Alphonse II, qui le calomnia en bon lieu et le réduisit à partir. C'est à la suite de ce dernier malheur que Gaucelm, muni d'un pardon humiliant, s'embarqua pour la Terre Sainte.

Nous devons à ce voyage les plus aimables vers de Gaucelm Faidit. Chantre de son petit Limousin, il a, le premier en France, dit le mal du pays; il a exprimé son naïf amour de la terre natale en des strophes que Charles d'Orléans égale mais ne surpasse pas. Nous donnons son Chant de retour, où l'on retrouve quelque chose de l'élégance d'Horace. Poète tout classique, Gaucelm Faidit a poussé la complainte à sa perfection; son poème sur la mort de Richard Cœur-de-Lion a beau être gâté par un excès de rhétorique: il abonde en vers sublimes. Nous croyons en outre pouvoir publier sous son nom l'Aube célèbre que certains critiques attribuent encore à Bertrand d'Alamanon (a), poète d'un bien moindre talent.
Gaucelm Faidit prend également la parole dans un long débat où Savaric de Mauléon tient le plus grand rôle. Il suffira de savoir que notre homme y déclare préférer les doux regards des dames à leurs pressements de mains et au contact de leurs pieds:

Sachez-le, Seigneur Savaric,
Autrement comblé fut l'Ami
Qui, de bon cœur et sans feintise,
Fut d'un œil mignon regardé.
Du cœur procède ce délice,
L'honneur en est cent fois plus grand;
Et de la main je puis vous dire
Que le toucher n'est point faveur,
Mais simple plaisir que les dames
Donnent à tous par bon accueil.
Quant à votre pied, si la dame
L'a touché, ce n'est point caresse
Ni rien qui témoigne l'amour (b).

Avec une interprétation si candide des manœuvres féminines, il n'est pas étonnant que le gros père ait été trompé plusieurs fois.

1-ALBA.

Us cavaliers si jazia
Ab la re que plus volia;
Soven baizan li dizia:
Doussa res, ieu que farai?
Que·l jorns ve e la nueytz vai.
Ay!
Qu'ieu aug que li gaita cria:
Via!
Sus! qu'ieu voy lo jorn venir
Apres l'alba.

Doussa res, s'esser podia
Que ja mais alba ni dia
No fos, grans merces seria,
Al meyns al luec on estai
Fis amicx ab so que·l plai.
Ay!
Qu'ieu aug que li gaita cria:
Via!
Sus! qu'ieu vey lo jorn venir
Apres l'alba.

Doussa res, que qu'om vos dia,
No cre que tals dolors sia
Cum qui part amic d'amia,
Qu'ieu per me mezeys o sai.
Aylas! quan pauca nueyt fai!
Ay!
Qu'ieu aug que li gaita cria:
Via!
Sus! qu'ieu vey lo jorn venir
Apres l'alba.

Doussa res, ieu tenc ma via;
Vostres suy, on que ieu sia.
Per Dieu, no m'oblidetz mia,
Que·l cor del cors reman sai,
Ni de vos mais no·m partrai.
Ay!
Qu' ieu aug que li gaita cria:
Via!
Sus! qu'ieu vey lo jorn venir
Apres l'alba.

Doussa res, s'ieu no·us vezia,
Breumens crezatz que morria,
Que·l grans dezirs m'auciria;
Per qu'ieu tost retornarai,
Que ses vos vida non ai.
Ay!
Qu'ieu aug que li gaita cria:
Via!
Sus! qu'ieu vey lo jorn venir
Apres l'alba.

2. CANZO.

Del gran golfe de mar
E dels enois dels portz
E del perillos far
Soi, merce Dieu, estortz,
Don posc dir e comdar
Que mainta malananza
I hai suffert' e maint turmen;
E pos a Dieu platz qu'eu torn m'en
En Lemozi ab cor jauzen,
Don parti ab pesanza,
Lo tornar e l'onranza
Li grazisc, pos el m'o cossen.

Ben dei Dieu mercejar,
Pos vol que sanz e fortz
Puesc' el pais tornar
Un val mais uns paucs ortz
Que d'autra terr' estar
Rics ab gran benananza;
Quar sol li bel acuillimen
E·il onrat fag e·ll dig plazen
De nostra domna e·il prezen
D'amorosa coindanza
E la douza semblanza
Val tot quan autra terra ren.

Ar hai dreg de chantar,
Pos vei joi e deportz,
Solatz e domnejar,
Quar zo es vostra cortz;
E las fontz e·l riu clar
Fan m'al cor alegranza,
Prat e vergier, quar tot m'es gen,
Qu'era non dopti mar ni ven,
Garbi, maistre ni ponen,
Ni ma naus no·m balanza,
Ni no·m fai mais doptansa
Galca ni corsier corren.

Qui per Dieu gazaignar
Pren d'aitals desconortz
Ni per s'arma salvar,
Ben es dregz, non ges tortz;
Mas cel qui per raubar
E per mal' acordanza
Vai per mar, un hom tan mal pren,
Em pauc d'ora s'aven soven
Que, quant cuj' hom pujar, deissen,
Si c'ab desesperanza
Il laissa tot e 'slanza:
L'arm' e·l cors el' aur e l'argen.

3. PLANH.

Fortz chauza es que tot lo major dan
E·l major dol, las! qu'ieu anc mais agues,

E so don dei tostemps planher ploran,
M'aven a dir en chantan e retraire,
Car selh qu'era de valor caps e paire,
Lo rics valens Richartz, reys dels Engles,
Es mortz; ai Dieus! quals perd' e quals dans es!
Quant estrangz motz, quan salvatge a auzir!
Ben a dur cor totz hom qu'o pot suffrir.

Mortz es lo reys, e son passat mil an
Qu'anc tan pros hom no fo, ni no·l vi res,
Ni mais non er nulhs hom del sieu semblan,
Tan larcs, tan pros, tan arditz, tals donaire;
Qu'Alichandres, lo reys qui venquet Daire,
No cre que tan dones ni tan mezes
Ni anc Charles ni Artus tan valgues,
Qu'a tot lo mon se fes, qui·n vol ver dir,
Als us duptar et als autres grazir.

Meravil medel fals secgle truan
Co i pot estar savis hom ni cortes,
Pus ren no i val belh ditz ni fait prezan;
E, donc, per que s'esfors' om pauc ni guayre?
Qu'era nos a mostrat mortz que pot faire,
Qu'a un sol colp a lo mielhs del mon pres,
Tota l'onor, totz los gaugz, totz los bes;
E pus vezem que res no i pot guandir,
Ben deuri' om meins duptar a murir.

A! senher reys valens, e que faran
Huei mais armas ni fort tornei espes
Ni ricas cortz ni belh don aut e gran?
Pus vos no i etz, qui n'eratz capdelaire;
Ni que faran li livrat a maltraire,
Silh qui s'eran el vostre servir mes,
Qu'atendion que·l guazardos vengues?
Ni que faran cilh, que·s degran aucir,
Qu'aviatz faitz en gran ricor venir?

Longa ira e avol vida auran
E tostemps dol, qu'enaissi lor es pres;
E Sarrazi, Turc, Payan e Persan,
Que·us duptavon mais qu'ome nat de maire,
Creisseran tan d'erguelh e lur afaire
Que plus tart n'er lo sepulcres conques;
Mas Dieus o vol, que, s'il non o volgues
E vos, senher, visquessetz, ses falhir
De Suria los avengr' a fugir.

Huei mais non ai esperansa que i an
Reys ni princeps que cobrar lo saubes;
Pero tug silh qu'el vostre loc seran,
Devon gardar cum fos de pretz amaire
E qual foron vostre dui valen fraire:
Lo Joves Reys e·l cortes coms Gaufres;
E qui en loc remanra de vos tres,
Ben deu aver aut cor e ferm cossir
De comensar totz bos faitz e fenir (c).

Ai! senher Dieus, vos qu'etz vers perdonaire,
Vers dieus, vers hom, vera vida, merces!
Perdona li, que ops e cocha l'es,
E non gardetz, senher, al sieu falhir,
E membre vos com vos anet servir.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

RIGAUT DE BARBEZIEUX. *

“ Vous savez sans doute qui était Rigaut de Barbezieux, et comment il s'éprit de la femme de Jaufre de Tonay, belle, jeune et gentille personne qu'il appelait Mieux-que-Dame... Il la pressa de lui donner le plaisir d'amour; et elle répondit que volontiers elle lui accorderait ce plaisir, mais que, si vraiment Rigaut était son ami comme il le déclarait, il saurait se contenter de ce que déjà elle lui disait ou faisait... Et leur amour ayant ainsi duré, il advint qu'une dame du pays, châtelaine d'un riche château, fit appeler Rigaut... Et cette châtelaine commença de lui dire toute l'admiration où elle était de lui, et se déclara prête à lui faire plaisir, pourvu qu'il consentit à quitter Mieux-que-Dame... Rigaut s'en fut vers celle qu'il aimait, et lui dit qu'il l'avait aimée mieux que toutes les dames de la terre, et plus que soi-même, mais qu'elle n'avait voulu lui faire aucun plaisir d'amour et que, pour cette raison, il était décidé à la quitter... Là-dessus, il revint trouver la châtelaine qui l'avait persuadé de prendre ce congé... Celle-ci lui répondit qu'il ne méritait les faveurs d'aucune femme, et que, pour avoir quitté une dame si belle et si gracieuse, il fallait qu'il fût le plus faux homme de la terre... Rigaut alla implorer le pardon de Mieux-que-Dame; mais elle ne le voulut point reprendre pour ami. Alors, il s'en alla accablé de tristesse dans un bois, s'y fit construire une cabane et s'enferma dedans, disant qu'il n'en sortirait pas tant que sa Dame ne lui aurait point donné son pardon... Les nobles dames et les chevaliers du pays, voyant le grand dommage de Rigaut, vinrent trouver Mieux-que-Dame et la pressèrent de lui pardonner... Elle répondit qu'elle n'en ferait rien, à moins que cent dames et cent chevaliers, tous s'aimant d'amour, ne vinssent ensemble devant elle, à genoux et les mains jointes, demander grâce et pardon pour lui... Et les cent dames, et les cent chevaliers s'aimant d'amour s'assemblèrent tous, et vinrent demander la grâce de Rigaut. Et la dame lui pardonna. ”

Nous donnons la pièce fameuse que cet amant infortuné composa avant que les cent dames et les cent chevaliers eussent accompli leur démarche.

Rigaut de Barbezieux, poète de Saintonge, n'est guère inférieur, dans ses meilleures chansons, aux plus tendres des troubadours. Son extraordinaire aventure a moins fait pour sa célébrité que la simple élégance de son style, et surtout que son curieux goût de l'histoire naturelle, dû peut-être à son long séjour dans les bois, avec les bêtes sauvages. Son œuvre est une charmante ménagerie où les lions, les ours, les éléphants empiètent largement sur le domaine de sa Dame. Sur le grand vitrail des troubadours, il faudrait le représenter au sortir de sa hutte forestière comme Noé au sortir de l'arche, dans un concours d'animaux.

Voici toujours le lion:
De même que le lion,
Si farouche en son courroux
Lorsqu il lui naît un petit
Qui git sans souffle et sans vie,
Peut, à l'appel de sa voix,
Le faire vivre et marcher,
Ainsi peut faire de moi
Ma Dame, et par son amour
Me guérir de mes douleurs (a).

On trouvera maintenant, entre autres bêtes féroces, la cruelle qu'il aima, celle qu'il accusait si amèrement de le faire passer par de perpétuelles alternatives de maigreur et d'embonpoint (b).

CANZO.

Atressi com l'olifanz
Que, quan chai, no·s pot levar,
Tro que l'autre, ab lor cridar,
De lor voz lo levon sus,
Et eu segrai aquel us,
Quar mos mesfaitz m'es tan greus e pesanz
Que, si la Cortz del Poi e·l rics bobanz
E l'adreitz pretz dels leials amadors
No·m relevon, jamais non serai sors;
Que denhesson per mi clamar merce
Lai on preiars ni razos no·m val re.

E s'eu per los fis amanz
Non posc en joi retornar,
Per totz temps lais mon chantar,
Que de mi no·i a ren plus;
Anz viurai com lo reclus,
Sols, ses solatz (qu'aitals es mos talanz),
Quar ma vida m'es trebalhs et afanz
E gaugz m'es dols e plazers m'es dolors;
Qu'eu non soi ges de la maneira d'ors
Que qui·l bat fort ni·l ten vil ses merce,
El engraissa e melhura e reve.

Ben sai qu'Amors es tan grans
Que leu me pot perdonar,
S'eu falhi per sobramar
Ni renhei com lo Magus
Que dis qu'el era Jezus
E volc volar al cel otracuidanz,
Mas Deus baisset l'orgolh e lo sobranz;
E mos orgolhs non es res mas amors;
Per que merces mi deu ben far secors,
Que locs i a on razos venz merce
E locs on dreitz ni razos no val re.

A tot lo mon soi clamanz
De mi e de trop parlar;
E s'eu pogues contrafar
Fenix, don non es mas us,
Que s'art e pois resorz sus,
Eu m'arsera, quar soit tant malananz,
Ab mos fals ditz messongiers e truanz;
Resorsera en sospirs et en plors
Lai on beutatz e jovenz e valors
Es que no·i falh mas un pauc de merce
Que no·i sion assemblat tuit li be.

Ma chansos m'er drogomanz
Lai on ieu non aus anar
Ni ab dreitz olhs regardar,
Tan soi conquis et aclus;
E ja hom nom mi escus;
Mielhs-de-Domna, don soi fugitz dos anz,
Er torn a vos doloiros e ploranz,

Aissi co·l cers, que quant a fait son cors,
Torna morir al crit dels cassadors;
Aissi torn eu, domna, en vostra merce;
Mas vos non cal, si d'amor no·us sove.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

LA COMTESSE DE DIE. *

Quatre femmes ont lutté avec les troubadours sur le terrain de la poésie et de la passion: la Comtesse de Die, la Dame de Casteldoze, Clara d'Anouze et Marie de Ventadour.
Cette dernière, dont nous retrouverons la sèche figure devant la grosse face de Gaucelm Faidit, fit, avec Gui d'Ussel (a), une tanson sans valeur particulière, mais intéressante comme document de galanterie pédantesque. L'honorable théoricienne aurait pu, dès le XIIe siècle, se faire couper les cheveux:

Femme a devoir d'honorer son amant
Comme un ami, et non comme un seigneur (b).

Plus tendre, amante passive et résignée, n'attendant du bien-aimé “ que le secours et la joie qui lui en viendront dans le sommeil (c) ”, la Dame de Casteldoze trouva des plaintes trop douces, mais vraiment humaines.
Clara d'Anouze, ou Claire d'Anduse, a laissé des strophes touchantes:

On blâme en vain l'amour que j'ai pour vous;
Aucun sermon ne peut changer mon cœur
Ni mon amour sans cesse grandissant,
Ni mon désir, non plus ma douce envie.
Tout être humain, fût-il mon ennemi,
Me devient cher s'il dit du bien de vous;
S'il vous dessert, il a beau faire ensuite:
Il ne saurait, devant moi trouver grâce (d).

La commune qualité des poétesses provençales est la sincérité. Mais aucune ne pousse la franchise plus loin que la Comtesse de Die.
Nous sommes peu renseignés sur la vie de cette amoureuse véhémente. On la confond avec plusieurs autres comtesses de Die. C'est à peine si l'on peut lui laisser en toute sécurité son prénom de Béatrice:
“ Belle et noble dame, déclarent les manuscrits, la Comtesse de Die s’éprit de Raimbaut d’Orange et fit de lui mainte bonne chanson... ”
Raimbaut d'Orange est donc probablement pour quelque chose dans la célèbre tanson que Raynouard compare au dialogue de Lydie et d'Horace. Fervent adepte du style obscur, poète inintelligible, plein de prétentions et de bizarreries assez pauvres, artiste injustement cité parmi les vrais, ce troubadour s'est signalé surtout par des conseils pratiques sur les façons de traiter les dames:

Voulez-vous conquérir les femmes
Et vous attirer leurs faveurs?
Répondez donc par des menaces
A leurs paroles discourtoises
Et si leur insolence augmente
Donnez-leur du poing sur le nez
Soyez rudes pour l'arrogante:
Frappez, on vous caressera.

J'ai encore une autre recette
Pour conquérir les plus charmantes:

Vantez-vous, dénigrez autrui,
Faites et chantez d'affreux vers.
Courtisez la pire venue
Et louez ses pires défauts... (e)

En lisant ces vers, nous comprenons les désespoirs de la Comtesse de Die. Pauvre Béatrice! Elle dut sans doute à des chagrins exceptionnels et à une exceptionnelle absence de vertu le privilège de pousser quelques cris poignants. Passionnée, voluptueuse, brûlante de convoitise ou les yeux pleins de larmes, — " au lit ou habillée ", comme elle dit elle-même, la Louise Labé du XIIe siècle a écrit des vers que la Belle Cordière elle-même ne devait guère surpasser. Au reste, on trouvera ici presque toute son œuvre.

1. CANZO.

A chantar m'er de so qu'eu no volria,
Tant me rancur de lui cui sui amia;
Car eu l'am mais que nuilla ren que sia:
Vas lui no·m val merces ni cortezia
Ni ma beltatz ni mos pretz ni mos sens;
C'atressi·m sui enganad' e trahia
Com degr' esser, s'eu fos dezavinens.

D'aisso·m conort, car anc non fi faillensa,
Amics, vas vos per nuilla captenensa;
Ans vos am mais non fetz Seguis Valensa,
E platz mi mout que eu d'amar vos vensa,
Lo meus amics, car etz lo plus valens;
Mi faitz orgoil en digz et en parvensa
E si etz francs vas totas autras gens.

Meraveill me cum vostre cors s'orgoilla,
Amics, vas me, per qu'ai razon que·m doilla;
Non es ges dreitz c'autr' amors vos mi toilla,
Per nuilla ren que·us diga ni acoilla.
E membre vos cals fo·l comensamens
De nostr' amor! Ja Dompnedeus non voilla
Qu'en ma colpa sia·l departimens.

Proeza grans, qu'el vostre cors s'aizina
E lo rics pretz qu'avetz, m'en ataïna;
C'una non sai, loindana ni vezina,
Si vol amar, vas vos no si' aclina;
Mas vos, amics, etz ben tant conoissens
Que ben devetz conoisser la plus fina;
E membre vos de nostres partimens.

Valer mi deu mos pretz e mos paratges
E ma beutatz e plus mos fins coratges;
Per qu'eu vos man lai on es votr' estatges
Esta chanson, que me sia messatges,
E voill saber, lo meus bels amics gens,
Per que vos m'etz tant fers ni tant salvatges;
No sai si s'es orgoills o mals talens.

Mas aital plus voill li digas, messatges,
Qu'en trop d'orgoill ant gran dan maintas gens.

2. CANZO.

Estat ai en gran consirier
Per un cavallier qu'ai agut,
E voill sia totz temps saubut
Cum ieu l'ai amat a sobrier.
Ara vei qu'ieu sui trahida,
Quar ieu non li donei m'amor;
Don ai estat en grant error
En leit e quan sui vestida.

Ben volria mon cavallier
Tener un ser en mos bratz nut,
Qu'el s'en tengra per errebut
Sol c' al lui fesses coseillier;
()uar plus m'en sui abellida
Non fis Floris de Blancaflor.
Mon cor eu l'autrei e m'amor,
Mon sen, mos oillz e ma vida.

Bels amics, avinens e bos,
Quora·us tenrai en mon poder,
E que jagues ab vos un ser,
E que·us des un bais amoros
Sapchatz gran talen n'auria
Que·us tengues en loc del marrit
Ab so que m'aguessez plevit
De far tot so qu'ieu volria.

3. TENZO.

Amicx, ab gran cossirier
Sui per vos et en greu pena,
E del mal qu'ieu en suffier
No cre que vos sentatz guaire;
Doncx, per que·us metetz amaire
Pus a me laissatz tot lo mal?
Quar abduy no·l partem egual.

Domna, amors a tal mestier,
Pus dos amicx encadena,
Qu'el mal qu'an e l'alegrier
Senta quecx a son veiaire;
Qu'ieu pens, e no sui guabaire,
Que la dura dolor coral
Ai eu tota a mon cabal.

Amicx, s'acsetz un cartier
De la dolor que·m malmena
Be viratz mon encombrier;
Mas no·us cal del mieu dan guaire,
Que quan no m'en puesc estraire,
Cum que m'an, vos es cominal
An me ben o mal atretal.

Domna, quar yst lauzengier
Que m'an tout sen et alena,

Son vostr' anguoyssos guerrier,
Lays m'en, non per talan vaire,
Quar no·us suy pres, qu'ab lor braire
Vos an bastit tal joc mortal
Que no·y jauzem jauzen jornal.

Amicx, nulh grat no·us refier,
Quar ja'l mieus dan vos refrena
De vezer me que·us enquier;
E, si vos faitz plus guardaire
Del mieu dan qu'ieu no vuelh faire,
Be·us tenc per sobre plus leyal
Que no son silh de l'Espital.

Domna, ieu tem a sobrier,
Qu' aur perdi, e vos, arena,
Que per dig de lauzengier
Nostr' amor tornes en caire;
Per so dey tener en guaire
Trop plus que vos pel sanh Marsal,
Quar etz la res que mais me val.

Amicx, tan vos sai lauzengier
E fait d'amorosa mena
Qu' ieu cug que de cavalier
Siatz devengutz camjaire;
E deg vos o ben retraire,
Quar ben paretz que pessetz d'al,
Pos del mieu pensamen no·us cal.

Domna, jamais esparvier
No port, ni cas ab cerena,
S'anc pueys que·m detz joi entier
Fuy de nulh' autra enquistaire;
Ni no suy aital bauzaire;
Mas per enveia 'l desleial
M' o alevon e·m fan venal.

Amicx, creirai vos per aital,
Qu' aissi·us aya tos temps leyal.

Domna aissi m'auretz leyal,
Que jamais non pensarai d'al.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

RAIMBAUT DE VAQUEYRAS. *

" Raimbaut de Vaqueyras était le fils d'un pauvre chevalier provençal du château de Vaqueyras, qui s'appelait Peirol et qui passait pour fou. Et Raimbaut se fit jongleur et resta longtemps avec le prince d'Orange, Guillaume des Baux. Puis il le quitta et s'en fut à Montferrat, chez Messire le Marquis Boniface, à la cour duquel il demeura. Et il s'éprit de la dame Béatrice, sœur du Marquis, et fit sur elle de bonnes chansons.
... Et il arriva que Béatrice se coucha près de lui pour dormir. Le Marquis les trouva endormis et en fut courroucé, mais, en homme sage, il ne voulut pas les réveiller. Il prit son manteau et les en couvrit, puis

il revêtit celui de Raimbaut et s'en fut. Quand Raimbaut se leva, il comprit ce qui s'était passé, mit le manteau sur ses épaules et alla tout droit s'agenouiller devant le Marquis en lui demandant grâce... Et le Marquis lui pardonna, et lui dit de ne plus recommencer à lui voler son manteau... ”
Quand le Marquis s'en fut en Romagne, il prit avec lui Raimbaut de Vaqueyras, de quoi celui-ci eut grande tristesse à cause de l'amour qu'il portait à sa Dame. Mais, toutefois, il s'efforça de bien porter les armes... Et ainsi vivait Raimbaut de Vaqueyras, montrant meilleure figure que le cœur ne lui donnait. Et le Marquis lui fit don d'une grande seigneurie dans le royaume de Salonique, où il mourut. ”

Voilà en raccourci Raimbaut de Vaqueyras, jongleur vagabond et paladin amoureux.
Jongleur et vagabond, il le fut certes; sa tanson avec le Marquis de Malaspina en fait foi, ou du moins les paroles de celui-ci:

Je vous ai vu cent fois, en Lombardie
Aller à pied comme un pauvre jongleur,
A court d'argent, malheureux en amour,
Trop satisfait d'obtenir un dîner:
En quel état vous trouvai-je à Pavie (b)!
Amoureux sincère, il ne le fut pas moins:
Lorsque l'amour nous eut choisis tous deux.
J'allai montrant l'orgueil de ma conquête.
Ainsi le paon, fier d'un riche plumage
Blanc, rouge et vert, s'avance hors de la cour,
Superbe et vain. Mais, en baissant la tête,
Il voit ses pieds et perd son arrogance.
Tel, trop heureux d'un souris de ma Dame,
Je me pavane, — et puis un NON m'abat (c).
Bon chevalier, il le fut aussi:
Galop, et trot, et bonds, et courses,
Veilles, fatigues et travaux
Seront mes plaisirs désormais.
J'endurerai froid et chaleur,
Armé de bois et de fer et d'acier.
Chemins et gauts seront mes seuls logis,
Et mes seuls chants sirventès et descorts:
Je soutiendrai l'humble contre le fort (d).

De ce poète riche et vivant nous donnons les pièces le plus sottement oubliées. Sa Guerre des Dames reste un des prodiges de la virtuosité poétique: aucune littérature n'a surpassé ce chef-d'œuvre de mouvement et de rythme. Avons-nous besoin d'appeler l'attention sur les chansons qu'inspirèrent à Raimbaut les bontés et la perte de Béatrice? Elles sont d'un sentiment assez éternel pour toucher les hommes d'aujourd'hui. Il faudrait citer aussi, ou éditer spécialement, ses Épîtres au Marquis de Montferrat, d'une franchise et d'une couleur si vives. A côté de ces œuvres sérieuses, la Tanson avec la Dame de Gênes montre un esprit jovial et malicieux.
Entre Bernard de Ventadour et Bertran de Born, l'amant de la première Béatrice ne montre pas une figure moins belle ni moins curieuse. C'est un des plus grands poètes d'oc.

1. TENZO.

Domna, tant vos ai pregada,
Si·us platz, qu' amar me voillatz,
Qu'eu sui vostr' endomeniatz;
Quar es pros et enseingnada
E totz bos pretz autreiatz;
Per que·m plai vostr'amistatz.
Quar es en totz faitz corteza,
S'es mos cors en vos fermatz
Plus qu'en nuilla Genoesa,
Per qu'er merces si m'amatz;

E pois serai meills pagatz
Que s'era mia·l ciutatz
Ab l' aver qu'es aiostatz
Dels Genoes.

Iuiar, voi no se' corteso,
Que me chaideiai de chò,
Que niente no·n farò;
Ance fosse voi a peso,
Vostr' amia non serò;
Certo, ia ve scanarò,
Provenzal mal agurado;
Tal enoio ve dirò:
Sozo, mozo, escalvado!
Ni ia voi non amarò,
Qu'eu chù bello marì ò
Que voi no se', ben lo sò.
Andai via, frar', en tempo
Millorado!

Domna genta et essernida,
Gaia e pros e conoissens,
Vailla·m vostre chauzimens,
Quar iois e iovens vos guida,
Cortesia e pretz e sens
E totz bos enseingnamenz;
Per que·us sui fidels amaire
Senes totz retenemenz,
Francs, humils e merceiaire;
Tant fort me destreing e·m venz
Vostr' amors, que m'es plazens;
Per que sera chauzimenz,
S'ieu sui vostre benvolenz
E vostr' amics.

Iuiar, voi semellai mato,
Que cotal razon tegnei;
Mal vignai e mal andei!
Non ave' sen per un gato.
Per que trop me deschasei,
Que mala chosa parei.
Ne no faria tal cosa,
Si sia' fillo de rei.
Credì voi que sia mousa?
Mia fè, no m'averei!
Si per m'amor ve cevei,
Oguano morre' de frei.
Tropo son de mala lei
Li Provenzal.

Domna, no·m siatz tant fera,
Que no·s cove ni s'eschai;
Anz taint ben, si a vos plai,
Que de mo sen vos enquera
E que·us am ab cor verai,
E vos que·m gitetz d'esmai,
Qu'eu vos sui hom e servire.
Quar vei e conosc e sai,
Quant vostra beutat remire
Fresca cum rosa en mai,

Qu'el mont plus bella no'n sai,
Per qu'ie·us am et amarai;
E si bona fes mi trai,
Sera peccatz.

Iuiar, to proenzalesco,
S' eu ia gauza de mi,
Non prezo un genoi.
No t'entent plui d'un Toesco
O Sardo o Barbari;
Ni non ò cura de ti.
Voi t'acavillar comego?
Si lo sa lo meu marí,
Mal plait avrai consego.
Bel messer, ver e' ve di:
No vollo questo latí
Fradello, zo voi afí;
Proenzal, va, mal vestí,
Largai me star!

Domna, en estraing cossire
M'avetz mes et en esmai;
Mas enquera·us preiarai
Que voillatz qu'eu vos essai,
Si com Provenzals o fai,
Quant es poiatz.

Iuiar, no serò contego,
Posa sí te cal de mi;
Meill vara, per Sant Martí,
S'andai a ser Opetí,
Que dar-v'a fors' un roci,
Car sí iuiar.

2. CANZO.

Era·m requier sa costum' e son us
Amors, per cui planh e sospir e velh,
Qu' a la gensor del mon ai quis cosselh,
E ditz qu'ieu am tan aut cum puesc en sus
La melhor domna, e·m met en sa fiansa;
Qu'onors e pros e pretz m'er, e non dans;
E quar ilh es del mon la plus prezans,
Ai mes en lieys mon cor e m'esperansa.

Anc non amet tant aut cum ieu negus,
Ni tan pros domna, e quar no·i truep parelh,
M' enten en lieys e l' am al sieu cosselh
Mais que Tysbe non amet Piramus;
Quar jois e pretz sobre totas l'enansa,
Qu'ilh es als pros plazens et acoindans,
Et als avols es d'ergulhos semblans;
Largu' es d'aver, e d'onrad' acoindansa.

Anc Persavals, quant en la cort d'Artus
Tolc las armas al cavalier vermelh,
Non ac tal gaug cum ieu del sieu cosselh;
E fa·m murir si cum mor Tantalus

Qu'aisso·m veda de que·m don aondansa
Mi dons, qu'es pros, cortez' e benestans,
Riqu' e gentils, joves e gen parlans,
E de bon sen e de belha semblansa.

Bona domna, aitan arditz o plus
Fui, quan vos quis la joya del cabelh,
E que·m dessetz de vostr' amor cosselh,
Non fon del saut de Tyr Emenidus:
Mas a mi tanh mais de pretz e d'onransa,
Qu' endreg d'amor fon l' ardimens pus grans;
Mas ben deu far tan d'ardit vostr' amans
Qu'el ne morra, o n'aura benanansa.

Ja mos Engles no·m blasme ni m' acus
Si·m luenh per lieys d'Aureng' e de Montelh,
Qu'aissi·m don Dieus del sieu belh cors cosselh;
Que plus valen de lieys nulhs hom non jus;
Que s'era reys d' Engleterr' o de Fransa,
Lonhera m' en per far totz sos comans;
Qu' en lieys es totz mos cors e mos talans,
Et es la res on ai mais de fizansa.

Belhs Cavaliers, en vos ai m'esperansa;
E quar vos etz del mon la plus prezans
E la plus pros, no mi deu esser dans,
Quar vos mi detz cosselh, e·m fotz fermansa.

Na Beatritz de Monferrat s'enansa,
Quar totz bos faitz li van ades denans;
Per qu' ieu lauzi ab sas lauzors mos chans,
E' ls enantisc ab sa belha semblansa.

3. CARROS.

Truan, mala guerra
Sai volon comensar
Domnas d' esta terra
E vilas contrafar.
En plan o en serra
Cuidan ciutat levar
Ab tors:
Quar tan poia l'onors
De leis, que sotzterra
Lor pretz e·l seu ten car,
Qu'es flors
De totas las melhors:
Na Bíatritz. Car tan lor es sobreira
Qu'encontra leis faran totas senheira
E guerr' e foc e fum e polvereira.

La ciutatz s'ajosta
E fan murs e fossatz.
Domnas ses semosta
I venon de totz latz,
Si que pretz lor costa
E jovens e beutatz.

E·m pes
Que·l filha del marques
N'aura dura josta;
Car a conques en patz
Totz bes
E totz bos aibs cortes:
E quar es pros e franch' e de bon aire,
Non estara plus en patz que sos paire,
Que tornatz es a lansar et à traire.

Domnas de Versilha
Volon venir en l'ost,
Sebeli e Guilha,
E na Riqueta tost;
La mair' e la filha
D' Amsiza, quan que cost.
Apres
Ven de Lenta n' Agnes,
E de Ventamilha
Na Guilhelm' a rescost.
Empres
Er la ciutatz en pes.
De Canaves i ven molt gran companha,
De Surian, e domnas de Romanha,
Na Tomazin' e·l domna de Suranha.

Engles e Garsenda
E Palmeir' e n'Auditz,
N' Aud' e na Berlenda
N' Agnes e n' Eloitz,
Volon que lor renda
Joven na Biatritz;
Si no,
Las domnas de Ponso
En querran esmenda.
Car lai, part Mon Senitz,
Somo
La ciutatz contenso,
Qu'ades guerrei leis qu'estan bon' e bela,
Que sos gens cors tol a la damizela
Et a totas color fresqu' e novela.

Maria la Sarda
E·l domna de San Jortz,
Berta e Bastarda,
Mandon tot lor esfortz,
Que joves Lombarda
No rest de sai los portz.
E sai

Qu'a na Biatritz plai,
Quar lor reiregarda,
Non pot esser tan fortz
Qu'esglai
Lo seu fin pretz verai.
Donan lor senh, cavalcon ab gran joia;
Fag an ciutat et an li mes nom Troia;
Poestat fan de midons de Savoia.

La ciutatz se vana
De far ost en arrenc,
E sona·l campana,
E lo velhs comuns venc
E ditz per ufana
Que chascuna desrenc.
Pois ditz
Que·l bela Biatritz
Es tan sobeirana
De so que·l comuns tenc
C' aunitz
N'es totz e desconfitz.
Trompas sonon e la poestatz cria:
“ Demandem li beutat e cortezia,
Pretz e joven. ” E totas cridon: “ Sia! ”

La ciutatz si voia
E movon lor carlos,
E·l velhs comuns poia,
E geton en lor dos
Cuirassas de troia
Ab que cobron lor os.
Gambais
An et arcs e carcais,
E non temon ploia
Ni mals temps no lor nos.
Oimais
Veirem de grans assais.
De totas partz comenson a combatre;
Na Biatritz cuidan de pretz abatre;
Mas non lor val, s'eran per una quatre.

Per lor murs a fendre
Fan engenhs e carels
E calabres tendre,
Gossas e manganels,
Foc grezesc acendre,
E fan volar cairels.
De jos
Trencan murs ab bossos.
Per tal no·s vol rendre
Lo seus gentils cors bels
Joios,
Fatz de belas faissos.
Totas cridan: “ Aiuda, tras l'esponda! ”
L'un' a l'autra; la tersa ten la fronda
E trazon tuit li genh a la redonda.

Na Biatritz monta,
E va·s de pretz garnir;
Ausberc ni porponta
Non vol, e vai ferir.
Cel' ab cui s'afronta
Es certa de morir;
E jonh
Et abat prop e lonh.
Fait a mainta jonta
Si que l' ost fai partir;

Pois ponh
Tant que·l carros desjonh.
Tanta n'a prez' e derrocad' e morta,
Que·l velhs comuns s'esmai' e·s desconorta
Tro que Troia l'enclaus dedins la porta.

4. SIRVENTES.

Era pot hom conoisser e proar
Que de bos faitz ren Deus bon gazardo,
Qu'al pro marques n'a fait esmend' e do,
E·il fai son pretz sobre·ls melhors poiar
Tant que·l crozat de Frans' e de Campanha
L'an quist a Deu per lo melhor de totz
Per recobrar lo sepulcr' e la crotz
On fon Jesus, que·l vol en sa companha,
L'onrat marques, et a·il Deus dat poder
De bos vassalhs e de terr' e d'aver
E de ricor per melhs far so que·l tanha.

Tant a d'onor e vol onratz estar,
Qu'el onra Deu e pretz e messio
E si mezeis que, s'eron mil baro
Ensems ab lui, de totz si sap honrar,
Qu'el honra·ls seus et honra gent estranha.
Per qu'es desus quan autre son desotz,
Qu'a tal honor a levada la crotz
Que non par ges mais honor li sofranha,
Qu'ad honor vol est segl' e l'autr' aver,
E Deus a·l dat forsa, genh e saber
Co·ls aian dos, e tant quan pot s'en lanha.

Cel que fetz air' e cel e terr' e mar
E freit e caut e ploia, vent e tro,
Vol qu'el seu guit passen mar tuit li bo,
Si cum guidet Melchion e Gaspar
En bethleem, que·l plan e la montanha
Nos tolon Turc, e Deus no·n vol dir motz.
Mas a nos tanh, per cui fo mes en crotz,
Que lai passem; e qui que sai remanha
Vol s'avol vid' e sa greu mort vezer,
Q'en lait peccat estam qu'om deu temer,
Don quecs er soutz s'en flum Jordan se banha.

Mas tan nos fai nostres peccatz torbar
Que mort vivem e no sai dire quo,
Qu'un non i a tan galhart ni tan pro,
Qu'a un plazer non ai' autre pesar,
Ni es honors qu'ad anta no s'afranha,
Quar contr' un gaug a·l plus rics mil corrotz.
Mas Deu es gauz per qu'om si senh' en crotz,
Per que non pot perdre qui lui gazanha:
Per qu'eu am mais, s'a lui ven a plazer,
De lai morir que sai vius remaner
En aventura, fos mi' Alamanha.

Deus se laisset vendre per nos salvar,
E'n receup mort e'n sofri passio,

E l'auniron per nos Juzeu fello,
E'n fon batutz e liatz al pilar
E fo per nos en tormen e en fanha,
E correiatz de correias ab notz
E coronatz d'espinas en la crotz:
Per qu'a dur cor totz hom que·l dan non planha
Que·ns fan li Turc que volon retener
La terr' on Deus volc vius e mortz jazer,
Don nos eschai grans guerr' e grans mesclanha.

Nostr' estol guit sans Nicolaus de Bar,
E·il Campanhes dressen lor gonfano,
E·l marques crit Monferrat e Leo,
E·l coms flamencs Flandres als grans colps dar,
E feira·i quecs qu'espaz' e lansa franha,
Que leu aurem los Turcs sobratz e rotz
E cobrarem el camp la vera crotz
Qu'avem perdud; e·il valen rei d'Espanha
Fassan grans osts sobre Maurs conquerer,
Que·l marques vai ost e setge tener
Sobre·l soudan e pass' en breu Romanha.

Nostre Senher nos mand' e·ns ditz a totz
Qu'anem cobrar lo sepulcr' e la crotz:
E qui volra esser de sa companha,
Moira per lui, si vol vius remaner
En paradis, e fassa son poder
De passar mar e d'aucir la gen canha.

Bels-Cavaliers (f), per cui fas sos e motz,
No sai si·m lais per vos o·m leu la crotz;
Ni sai cum an ni sai consi·m remanha,
Quar tan mi fai vostre bels cors plazer,
Qu'eu mor si·us vei e, quan no·us posc vezer,
Cuit morir sols ab tot' autra companha.

5. CANZO.

No m' agrad' iverns ni pascors,
Ni clar temps ni fuelhs de guarricx,
Quar mos enans me par destricx
E totz mos magers gaugz dolors;
E son maltrag tug mei lezer
E dezesperat mei esper;
E si·m sol amors e dompneys
Tener guay plus que l' aigua 'l peys;
E pus d'amdui me sui partitz,
Cum hom eyssellatz e marritz,
Tot' autra vida·m sembla mortz
E tot autre joy desconortz.

Pus d'amor m'es falhida 'l flors
E'l dous frug e'l gras e'l espicx,
Don jauzi' ab plazens predicx,
E pretz m'en sobrav' et honors,
E·m fazia entr' els pros caber,
Era·m fai d'aut en bas chazer;

E si no·m sembles fols esfreys,
Anc flama tan tost non s'esteys
Qu'ieu for' esteyns e relenquitz
E perdutz en fagz et en digz,
Lo jorn que·m venc lo desconortz
Que no·m merma, cum que m'esfortz.

Pero no·m comanda valors,
Si be·m sui iratz et enicx,
Qu' ieu don gaug a mos enemicx
Tan qu'en oblit pretz ni lauzors;
Quar ben puesc dan e pro tener,
E sai d'irat jauzens parer
Sai entr' els Latis e'ls Grezeis:
E'l marques, que l'espaza·m ceis,
Guerreye lai blancs e droguitz;
Et anc pus lo mons fo bastitz,
No fes nulha gens tan d'esfortz
Cum nos, quan Dieus nos n'ac estortz.

Belhas armas, bos feridors,
Setges e calabres e picx,
E traucar murs nous et anticx,
E venser batalhas e tors
Vey et aug, e non puesc vezer
Ren que·m puesc ad amor valer;
E vauc sercan ab rics arneys
Guerras e coytas e torneys,
Don sui, conquerenz, enrequitz;
E pus joys d'amor m'es falhitz,
Totz lo mons me par sol uns ortz,
E mos chans no m'es mais conortz.

Anc Alixandres no fetz cors,
Ni Karles ni'l reys Lodoycx
Tant honrat; ni'l coms N' Aimericx,
Ni Rotlan ab sos ponhedors,
No saubron tan gen conquerer
Tan ric emperi per poder
Cum nos, don pueia nostra leys;
Qu'emperadors e ducx e reys
Avem fagz, e castels garnitz
Pres dels Turcx e dels Arabitz;
Et ubertz los camise'ls portz
De Brandis tro al bratz Sanh Jortz.

Doncx que·m val conquitz ni ricors?
Qu'ieu ja·m tenia per plus ricx,
Quant era amatz e fis amicx,
E·m payssia cortes' amors;
N'amava mais un sol plazer
Que sai gran terr' e gran aver;
Qu' ades on plus mos poders creys,
N'ai maior ir' ab me mezeis;
Pus mos Belhs Cavaliers grazitz
E joys m'es lunhatz e faiditz,
Don no·m venra jamais conortz;
Per qu'es mager l'ira e plus fortz.

Belhs dous Engles, francx et arditz
Cortes, essenhatz, essernitz,
Vos etz de totz mos gaugz conortz,
E quar viu per vos fatz esfortz.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

PEIRE VIDAL. *

“ Peire Vidal, fils d'un pelletier, naquit à Toulouse, et ce fut un des plus grands fols qu'on vit jamais... Il dit grand mal d'autrui, et il n'est pas faux qu'un chevalier de Saint-Gilles lui ait fait couper la langue, pour avoir donné à entendre qu'il était l'amant de sa femme. C'est Uc des Baux qui le fit soigner et guérir. Et, quand il fut guéri, il s'en alla outre-mer et en ramena une Greque qu'il avait épousée à Chypre. On lui fit croire qu'elle était nièce de l'Empereur de Constantinople, et il employa tous ses gains à monter une flotte, pensant aller à la conquête de l'empire; il portait les armoiries impériales et se faisait appeler empereur, sa femme impératrice. Il s'éprenait de toutes les belles dames qu'il voyait, et les priait toutes d'amour. Comme toutes lui disaient de faire et de dire ce qu'il voulait, il se croyait aimé de toutes... et toutes se moquaient de lui....Toujours il montait de beaux chevaux et portait de riches armes, croyant être le meilleur chevalier du monde.
“ Il s'éprit de la dame Azalaïs de Roche-Martin, femme de Barral, le seigneur de Marseille, qui voulait plus de bien à Peire Vidal qu'à nul homme sur terre. Barral savait bien que Peire Vidal était épris de sa femme, mais il s'en amusait... Un jour, Peire Vidal sut que Barral s'était levé et que la dame était toute seule dans sa chambre. Il s'en vint au lit d'Azalaïs et la trouva endormie. Il s'agenouilla devant elle, l'embrassa sur la bouche. Elle sentit le baiser, et, croyant que ce fût Barral son mari, elle se leva rieuse. Mais, quand elle vit que c'était ce fou de Peire Vidal, elle se mit à crier... Et Peire Vidal s'enfuit. Par peur de Barral, il s'embarqua pour Gênes, et y resta jusqu'à l'arrivée du roi Richard, avec qui il passa la mer. Il demeura longtemps outremer et fit maintes bonnes chansons rappelant le baiser qu'il avait pris:

... j’obtins d'elle un matin
L’heur d’entrer dans sa chambre
Pour baiser en cachette
Sa bouche et son menton (a).

“ Sur l'instante prière de Barral, Azalaïs finit par pardonner à Peire Vidal de l'avoir embrassée, et lui fit don de ce baiser... Et il revint tout joyeux à Marseille.
“ Peire Vidal fut très marri de la mort du bon comte Raimon de Toulouse. Il s’habilla de noir, coupa les cheveux et les oreilles de tous ses chevaux, se tondit la tête, contraignit ses serviteurs à couper leurs cheveux et à laisser pousser leurs barbes et leurs ongles...
“ Et il aima aussi la Louve de Pennautier (b). Il se faisait appeler loup pour elle, et il revêtit une peau de loup... Et les pasteurs avec leurs chiens le chassèrent et le maltraitèrent de telle façon qu'il fut porté pour mort chez la Louve de Pennautier... ”
Celle-ci, continue le chroniqueur, rit beancoup et le fit soigner. — Il n'y a pas grand' chose à ajouter à cette biographie. Regrettons seulement que l'œuvre de Peire Vidal, un peu trop estimée, ne soit pas en tous points aussi originale que l'homme. Cependant, d'heureuses excentricités de ce grotesque ont passé dans ses chansons. On connaît trop sa vieille rodomontade:

Sire Interprète, offrez-moi un cheval
Et contre moi il ne fera pas bon:
A mon seul nom tremblent mes adversaires
Comme la caille au cri de l’épervier,
Et pour un sou ils donneraient leur vie,
Tant on me sait fier, sauvage et farouche (c).

Vantard, gouailleur, toujours prêt à de plaisantes fantaisies, il a une place à part parmi les troubadours de second ordre. Quelques-unes de ses pièces sont fort belles et dignes d'un plus grand maître.

1. CANZO.

Plus que·l paubres que jatz el ric ostal,
Que noca·s planh, sitot s'a gran dolor,
Tan tem que torn ad enoi al senhor,
No m'aus planher de ma dolor mortal.
Be·m dei doler, pos cela·m fai orgolh,
Que nulha re tan no dezir ni volh:
Sivals d'aitan no·lh aus clamar merce,
Tal paor ai qu'ades s'enoi de me.

Aissi com cel qui bada·l veirial,
Que·l sembla bels contra la resplandor,
Quant eu l'esgar, n'ai al cor tal doussor
Qu'eu m'en oblit per leis qu'eu vei aital.
Be·m bat Amors ab las vergas qu'eu colh,
Car una vetz, en son reial capdolh,
L'emblei un bais don al cor mi sove:
Ai! com mal viu, qui so qu'ama no ve!

Si m'ajut Deus, peccat fai criminal
Ma bela domna, car ilh no·m socor:
Qu'ilh sap qu'en leis ai mon cor e m'amor
Tan qu'eu non pens de nulh autre jornal.
Doncs per que·m sona tan gen ni m'acolh,
Pos pro no·m te de so don plus mi dolh?
E cuja·m doncs aissi lonhar de se?
Ans sofrirai so qu'ai sofert ancse.

Que sofrir tanh a senhor natural
Los tortz e·ls dreitz e·l sen e la folor;
Quar greu pot hom de guerr' aver honor,
Pos qu'es ses grat faiditz de son logal.
Be sui faiditz, si de s'amor me tolh;
No m'en tolrai, ans l'am mais que no solh
E tenra·m vil, si d'amar mi recre:
Non o deu far, car per amor m'ave.

Qu'aissi m'a tot ma domna en son cabal,
Que si·m fai mal, ja no·m n'aura pejor;
Que·l seus plazers m'a tan doussa sabor,
Que ges del meu no·m remembra ni·m cal.
Non es nulhs jorns s'amors el cor no·m brolh,
Per qu'ai tal joi, quan la vezon mei olh
E quan mos cors pensa de son gran be,
Qu'el mon no volh ni dezir autra re.

Sabetz per que·lh port amor tan coral?
Car anc no vi tan bela ni gensor
Ni tan bona, don tenh qu'ai gran ricor,
Car sui amics de domna que tan val.
E si ja vei qu'ensems ab mi·s despolh,
Melhs m'estara qu'al senhor d'Eissidolh,
Que mante pretz, quant autre s'en recre,
E no sai plus, mas aitan n'a Jaufre.

Als quatre reis d'Espanh estai mout mal,
Quar no volon aver patz entre lor;
Car autramen son ilh de gran valor,
Adreg e franc e cortes e leial,
Sol que de tan gensesson lor escolh,
Que viresson lor guerr' en autre folh,
Contra la gen que nostra lei no cre,
Tro qu'Espanha fos tota d'una fe.

Bels Castiatz, senhel, per vos mi dolh,
Car no·us vei lai e car mi dons no·m ve
Na Vierna, cui am de bona fe.

2. CANZO.

Ab l'alen tir vas me l'aire
Qu'eu sen venir de Proensa:
Tot quant es de lai m'agensa,
Si que, quan n'aug ben retraire,
Eu m'o escout en rizen
E·n deman per un mot cen:
Tan m'es bel quan n'aug ben dire.

Qu'om no sap tan dous repaire
Com de Rozer tro qu'a Vensa,
Si com clau mars e Durensa,
Ni on tan fis jois s'esclaire.
Per qu'entre la franca gen
Ai laissat mon cor jauzen
Ab leis que fa·ls iratz rire.

Qu'om no pot lo jorn mal traire
Qu'aja de leis sovinensa,
Qu'en leis nais jois e comensa.
E qui qu'en sia lauzaire,
De ben qu'en diga no·i men;
Que·l melher es ses conten
E·l genser qu'el mon se mire.

E s'eu sai ren dir ni faire,
Ilh n'aja·l grat, que sciensa
M'a donat e conoissensa,
Per qu'eu sui gais e chantaire.
E tot quan fauc d'avinen
Ai del seu bel cors plazen,
Neis quan de bon cor consire.

3. CANZO.

Be m'agrada la covinens sazos
E m'agrada lo cortes temps d'estiu
E m'agradon l'auzel, quan chanton piu,
E m'agradon floretas per boissos,
E m'agrada tot so qu'als adregz platz
E m'agrada mil tans lo bels solatz:

Don per mon grat jauzirai lai breumen,
On de bon grat paus mon cor e mon sen.

Amors mi te jauzent e deleitos,
Amors mi ten en son dous recaliu,
Amors mi te galhart et esforsiu,
Per amor sui pensius e consiros;
Per amor sui tan fort enamoratz,
Que d'amor son totas mas volontatz,
Per amor am cortezi' e joven,
Quar d'amor son mei fag e mei parven.

Bel m'es, bela domna, quan pens de vos,
E bel quar sui en vostre senhoriu,
Bel m'es quan n'aug bon pretz nominatiu,
E bel quan vei vostras belas faissos.
Bel m'es quan gart vostras finas beutatz
E bel quar sui tan vostr' endomenjatz,
Bel m'es quar ai en vos mon pensamen
E bel quar am vos sola solamen.

Deus vos sal, domna, quar etz bel' e pros,
Mas ja no sal cels que son mal mescliu,
E Deus sal me, quar vas vos m'umiliu,
Mas ges no sal lauzengiers ni gilos.
Deus sal los pros e·ls adregz e·ls prezatz,
Mas ja no sal los enoios malvatz,
Deus sal totz drutz, quant amon finamen,
Mas ja no sal cel qu'ad enoi s'empren.

Domna, tan sui de vos vezer coitos,
Domna, que d'als non ai mon cor pensiu,
Domna, quar vos mi podetz far caitiu,
Domn', e si·us platz, plus ric que·l reis N'Anfos.
Bona domna, tan fort m'apoderatz,
Domna, que d'als non es ma volontatz;
Domna, si·us platz, ajatz n'esgardamen,
Domna, de tan que n'ajatz chauzimen.

Fis gaugz entiers plazens et amoros,
Ab vos es gaugz per que totz bes reviu,
E non a gaug el mon tant agradiu,
Que·l vostre gaugz fa lo segle joyos.
Ab vos nais gaugz e creis devas totz latz,
Per qu'eu n'ai gaug e Mos Bels Castiatz,
E·m t`ai gran gaug, que cel mentau soven
Lo gaug de vos e·l bel captenemen.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

FOLQUET DE MARSEILLE. *

Parmi les poètes religieux nous aurions voulu citer Peire de Corbiac (a) pour ses strophes à la Vierge:

Dame, rose sans épine,
Des fleurs la plus odorante,
Rameau sec mais portant fruit...

Dame qui, depuis l'enfance,
Sûtes obéir à Dieu
En tous ses commandements...
C'est en vous que s'incarna
Jésus-Christ, Notre Sauveur,
Comme un rayon de soleil
Qui franchit, sans le briser,
Le vitrail d'une fenêtre,

Dame, c'est vous l'églantine
Que vit verdoyer Moïse
Parmi les flammes ardentes,
C'est vous la toison de laine
Qu'autrefois, sur l'aire sèche,
Fit se mouiller Gédéon.. (b)

Pons de Chapteuil (c) s'illustra par des chants de croisade, que Raynouard a traduits en une prose qui décourage toute imitation. Le même poète du Velay, avec un sentiment vraiment mystique, sut placer Azalaïs parmi les fleurs célestes.

Nous savons bien que les anges là-haut
Sont de sa mort allègres et joyeux.
Je l'ai ouï dire, ou lu dans quelque livre;
La voix du peuple est la voix du Seigneur.
Aussi est-elle en un riche palais,
Parmi les lis, les glaïeuls et les roses;
Chanteurs joyeux, les anges la célèbrent.
Elle doit bien, de toutes la plus vraie,
Au paradis trôner par dessus toutes (d).

L'Aube de Folquet de Marseille reste cependant supérieure à tout cela, et son auteur, poète négligeable par ailleurs, est un personnage trop intéressant pour qu'il soit permis de le passer sous silence.
" Folquet naquit à Marseille. C'était le fils d'un négociant de Gênes... et son père en mourant lui laissa une grande fortune.
" Le jeune homme était féru d'honneur et de vaillance, et se mit à servir les vaillants barons... Il fut accueilli et honoré par le roi Richard, et par le Comte Raimon de Toulouse, et par Barral, son seigneur de Marseille. Il était bon poète et fort bien fait de sa personne. Et il aima la femme de son seigneur Barral et la courtisa et fit ses chansons sur elle. Mais jamais, par prière ni par chanson, il ne put l'apitoyer ni obtenir qu'elle lui fit aucun bien en amour. C'est pourquoi il se plaint toujours de l'amour... Et il arrica que la dame mourut, et aussi Barral... et aussi le bon roi Richard et le roi Alphonse d'Aragon... Plein de tristesse, Folquet abandonna le monde et se rendit à l'ordre de Citeaux avec sa femme et deux fils qu'il avait. Et il devint abbé d'une riche abbaye qui se trouve en Provence et qui s'appelle Le Toronet... Ensuite, il fut nommé évêque de Toulouse, où il mourut. "
La Chanson de la Croisade Albigeoise nous garde un autre souvenir de ce prélat effrayant:

... Et, lorsque de Toulouse il fut nommé l'évêque,
Par le pays entier un feu il alluma
Qui jamais, par nulle eau, ne pourra être éteint:
Les grands et les petits, en tout dix milliers d'hommes,
Y perdirent la vie et le corps et l'esprit.
Sur ma foi, vous croiriez à ses faits, à ses dits

A sa façon d'agir, voir plutôt l'Antechrist
Qu'un messager de Romo (e).

Voilà ce que le Comte de Foix déclare au pape Innocent III. Ce sont, sans doute, ces magnifiques cruautés qui ont valu à Folquet de Marseille la place qu'il occupe, dans le Paradis de Dante, au ciel de Vénus.

ALBA.

Vers Dieus, e·l vostre nom et de sancta Maria
M'esvelharai hueimais, pus l'estela del dia
Ven daus Jerusalem, que m'ensenha qu'ieu dia:
Estatz sus e levatz,
Senhor que Dieu amatz!
Que·l jorns es aprosmatz
E la nuech ten sa via;
E sia·n Dieus lauzatz
Per nos et adoratz;
E·l preguem que·ns don patz
A tota nostra via.

La nuech vai e·l jorns ve
Ab clar cel e sere
E l'alba no·s rete,
Ans ven bel' e complia.

Senher Dieus que nasques de la Verge Maria
Per nos guerir de mort e per restaurar via,
E per destruir' Enfern que·l diables tenia,
E fos en crotz levatz
D'espinas coronatz
E de fel abeuratz,
Senher, merce vos cria
Aquest pobles onratz;
Que·lh vostra pietatz
Lor perdon lor peccatz.
Amen, Dieus, aissi sia.

La nuech vai e·l jorns ve
Ab clar cel e sere
E l'alba no·s rete,
Ans ven bel'e complia.

Qui no sap Dieu pregar obs es que o aprenda
Et auja qu'ieu dirai et escout et entenda:
Dieus, que comensamens es de tota fazenda,
Laus vos ren e merce
Del amor e del be
Que m'avetz fach ancse;
E prec, Senher, que·us prenda
Grans pietatz de me
Que no·m truep ni·m malme,
Ni m'engane de re
Diables ni·m surprenda.

La nuech vai e·l jorns ve
Ab clar cel e sere

E l'alba no·s rete
Ans ven bel' e complia.

Dieus, donatz mi saber et sen ab qu'ieu aprenda
Vostres sanhs mandamens e·ls auja e·ls entenda,
E·l vostra pietatz que·m gueris que·m defenda
D'aquest segle terre
Que no·m trabuc ab se;
Quar ie·us ador e·us cre,
Senher, e·us fauc ufrenda
De me e de ma fe,
Qu'aissi·s tanh e·s cove;
Per so vos crit merce
E de mos tortz esmenda.

La nuech vai e·l jorns ve
Ab clar cel e sere,
E l'alba no·s rete
Ans ven bel' e complia.

Aquel glorios Dieus que son cors det a venda
Per totz nos a salvar prec qu'entre nos estenda
Lo sieu Sant Esperit que de mal nos defenda
E d'aitan nos estre
Josta los sieus nos me
Lai sus, on si capte
E·ns meta dins sa tenda.

La nuech vai e·l jorns ve
Ab clar cel e sere
E l'alba no·s rete
Ans ven bel' e complia.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

LE MOINE DE MONTAUDON. *

“ Le Moine de Montaudon naquit en Aurergne, dans un château qui s'appelle Vic (a), non loin d'Aurillac. C'était un gentilhomme. Il devint moine de l'abbaye d'Aurillac et l'Abbé lui donna le prieuré de Montaudon. Une fois là, il s'occupa de faire le bien de la maison. Tout en se tenant dans le cloître, il composait des couplets, en même temps que des sirventès sur les choses dont on parlait dans le pays. Puis les chevaliers et les barons le firent sortir du couvent, le comblèrent d'honneurs et lui donnèrent tout ce qu'il demanda. Il portait tout à son prieuré de Montaudon et put ainsi embellir l'église et en augmenter les revenus. Toujours, cependant, il gardait son habit de moine. Enfin, il revint en Aurillac trouver son abbé et lui montra le bien qu'il avait fait; il lui demanda en récompense la permission d'obéir aux ordres qui viendraient du roi Alphonse d'Aragon, ce que l'abbé accorda. Et le roi ordonna au moine de manger de la viande, de courtiser les dames, de chanter et de faire des vers, ce que le moine fit. Par la suite il tint un rang au Puy-Sainte-Marie (b), où il fut maître à donner l'épervier. Longtemps il occupa cette charge. Après la ruine de la cour du Puy, il gagna l'Espagne; et tous les rois ou barons l'y comblèrent d'honneurs. Pour finir, il s'en fut en un prieuré espagnol, qui s'appelle frillefranche (c) et qui appartient à l'abbaye d'Aurillac; et l'Abbé le lui donna. Il enrichit et fit prospérer ce prieuré, où il mourut. ”

Ainsi vécut Peire de Vic, Moine de Montaudon. On est mal renseigné sur cette fonction de maître à donner l’épervier (d), qu'il remplit à la cour du Puy, et qui lui donne droit à porter un oiseau sur le poing dans les enluminures des manuscrits. Peut-être était-il l'ordonnateur des fêtes, peut-être le

président de je ne sais quel tribunal poétique. Mais les académiciens ont droit à d'autres voluptés que de distribuer des prix littéraires, et le Moine de Montaudon ne se borna pas à celles-là. D'une Muse si chère aux autres troubadours pour la tendresse de son cœur et la finesse de son esprit, il caressa le ventre et le bas-ventre. Mais avec quelle franchise il le fit, et quelle jovialité! Ajoutons que dans toutes ses grossièretés il sait garder le souci de la bonne éducation.

Je n'aime pas, dit-il,
Je n'aime pas le cavalier
Qui trois fois reprend choux et sauces.
Ni le galant qui fait des pets... (e)

Et ce sont là des sévérités de gentilhomme. Il adresse aussi des critiques de bon aloi aux vieilles dames qui, sans souci de leurs dents de sanglier, abusent du fard:

Tant de blanc, tant de vermillon
Elles mettent sur leur menton
Et leur visage
Qu'on ne voit plus un brin de peau
De nul côté.

Dans du lait d'ânesse elles trempent
Des fèves, pour mettre un onguent
Sur leur vieux cuir,
Et toutes jurent leurs grands dieux
Que c'est leur teint (f),

Sans nous attarder aux poésies courtoises où le Moine étouffe sous l'étroit plastron du pur amant, nous avons réuni les plus beaux joyaux de sa couronne de Mi-Carême. Ce gros libertin en cagoule, cet aimable paillard, est le sexe obscène de la pure Poésie provençale. Sa large figure rougeaude et rieuse, qui déjà promet celles de Frère Jean et de Jérôme Coignard, n'a pas fini de divertir les lettrés.

1. TENZO.

L'autrier fui en paradis,
Per qu'eu sui gais e joios,
Car tan me fo amoros
Deus, a cui tot obezis,
Terra, mars, vals e montaingna,
E·m dis: “ Morges, car venguis?
Ni con estai Montaldos,
Lai on as major compaingna? ”

“ Seingner, estat ai aclis
En claustra un an o dos,
Per qu'ai perdut los baros.
Sol car vos am e·us servis,
Me fan lor amor estraingna.
E'n Randos, cui es Paris,
No·m fo anc fals ni ginhos,
E mos cors cre que en plaingna. ”

“ Morgues, ges eu non grazis,
S'estas en claustra rescos
Ni vols guerras ni tenzos
Ni peleg' ab tos vezis;
Per que·l bailia·t remaingna;
Anz am eu lo chant e·l ris,

E·l segles en es plus pros,
E Montaldos i gazaingna. ”

“ Seingner, eu tem que faillis,
S'eu fatz coblas ni chanzos,
Qu'om pert vostr' amor e vos,
Qui son escient mentis;
Per que·m part de la bargaingna.
Pel segle que no·m n'ahis,
Me tornei a las leizos
E·n laissiei l'anar d'Espaingna. ”

“ Morgues, be mal o fezis
Que tost non anes coitos
Al rei, cui es Olairos,
Qui tant era tos amis:
Per que lau que t'o afraingna.
Ha, quanz bos marcs d'esterlis
Aura perdutz els teus dos,
Qu'el te levet de la faingna! ”

“ Seingner, eu l’agra be vis
Si per mal de vos no fos,
Car anc sofris sas preisos;
Mas la naus dels Sarrazis
No·us menbra ges cosi·s baingna;
Car se dinz Acre·s coillis,
Pro·i agr' enquer Turcs felos:
Fols es qui·us sec en mesclaingna. ”

2. TENZO.

Autra vetz fui a parlamen
El cel, per bon' aventura;
E feiron li vout rancura
De las dompnas que·s van peignen;
Qu'eu los en vi a Dieu clamar
D'ellas, qu'an faich lo teing carzir,
Que se fan la cara luzir
De so qu'om degr' en els pauzar.

Pero dis Dieus mout franchamen:
“ Monges, ben auch qu'a tortura
Perdon li vout lor dreitura;
E vai lai per m'amor corren,
E fai m'en las dompnas laissar,
Que ieu no'n vuoill ges clam auzir,
E si no s'en volon giquir
Eu las anarai esfassar.

Seigner Dieus, fi m'ieu, chausimen
Devetz aver e mesura
De las dompnas, cui natura
Es que lor caras teingan gen,
E a vos no deu enojar;
Ni·l vout no·us o degran ja dir':
Que jamais no'n volran ufrir

Las dompnas denan lor, so·m par.

— Monges, dis Dieus, gran faillimen
Razonatz e gran falsura,
Que la mia creatura
Se genssa ses mon mandamen.
Doncs serion cellas mieu par,
Qu'ieu fatz totz jorns enveillezir,
Si per peigner ni per forbir
Podion plus joves tornar!

— Seigner, trop parlatz ricamen,
Car vos sentetz en l'autura,
Ni ja per so la peingtura
No remanra ses u coven:
Que fassatz lor beutatz durar
A las dompnas tro al morir,
O que fassatz lo teing perir,
Qu'om no'n puosc' el mon ges trobar.

— Monges, ges non es covinen
Que dompna·s genz' ab penchura,
E tu fas gran desmesura,
Car lor fas tal razonamen.
Si tu o volguesses lausar,
Ellas non o degran sofrir:
Aital beutat que·l cuer lor tir,
Que perdon per un sol pissar.

Seigner Dieus, qui be peing be ven,
Per qu'ellas se donon cura
E fan l'obra espessa e dura,
Que per pissar no·s mou leumen.
Pois vos no las voletz genssar,
S'ellas se genson, no vos tir;
Abanz lor o devetz grazir,
Si·s podon ses vos bellas far.

— Monges, penhers ab afachar
Lor fai manhs colps d'aval sofrir,
E no·us pessetz ges que lur tir
Quan hom las fai corbas estar?

— Senher, fuecs las puesca cremar,
Qu'ieu non lur puesc lur traucs omplir,
Ans quan cug a riba venir,
Adoncs me cove a nadar.

Monges, tot las n'er a laissar,
Pos pissars pot lo tenh delir;
Qu'ieu lur farai tal mal venir
Qu'una non fara mais pissar.

Seigner, cuy que fassatz pissar,
A Na Elys devetz grazir
De Montfort, qu'anc no·s volc forbir,
Ni n'ac clam de vout ni d'autar.

3. ENUEG.

Fort m'enoia, so auzes dire,
Parliers quant es avols servire,
Et hom que trop vol autr' aucire
M'enoia, e cavals quetire.
Et enoia·m, si Deus m'aiut,
Joves hom quan trop port' escut,
Que negun colp no·i a agut,
Capela e morgue barbut
E lauzengier bec esmolut.

E tenc domna per enuciosa
Quant es paubra et orgoillosa,
E marit qu' ama trop sa sposa,
Neus s'era domna de Tolosa.
Et enoia·m de cavallier
Fors de son pais ufanier,
Quant en lo sieu non a mestier,
Mas sol de pizar el mortier
Pebre o d'estar al foguier.

Et enoia·m de fort maneira
Hom volpilz que porta baneira,
Et avols austors en ribeira
E pauca carns en gran caudeira.
Et enoia·m, per saint Marti,
Trop d'aiga en petit de vi;
E quan trob escassier mati
M'enoia, e d'orp atressi,
Car no m'azaut de lor cami.

Enoia·m longa tempradura
E carns quant es mal coit' e dura,
E prestre que men ni·s perjura,
E veilla puta que trop dura.
Et enoia·m, per saint Dalmatz,
Avols hom en trop gran solatz,
E corre quan per vi' a glatz,
E fugir ab caval armatz
M'enoia, e maldir de datz.

Et enoia·m, pervit' eterna,
Manjar ses foc, quan fort iverna,
E jazer ab veilla galerna
Quan m'en ven flairors de taverna.
Et enoia·m e m'es trop fer
Quan cel que lav' olla enquer;
Et enoia·m de marit fer,
Quant eu li vei bella moiller,
Et qui no·m dona ni·m profer.

Et enoia·m, per sant Salvaire,
En bona cort avols violaire,
Et a pauca terra trop fraire,
Et a bon joc paubre prestaire.
Et enoia·m, per saint Marsel,
Doas penas en un mantel,
E trop parier en un castel,

E rics hom ab pauc de revel,
Et en tornei dart e quairel.

Et enoia·m, si Deus mi vailla,
Longa taula ab breu toailla,
Et hom qu'ab mas ronhozas tailla,
Et ausbercs pezans d'avol mailla.
Et enoia·m estar a port,
Quan trop fai greu temps e plou fort,
Et entre amics dezacort
M'enoia, e·m fai peiz de mort,
Quan sai que tenson a lor tort.

E dirai vos que fort me tira
Veilla gazals quan trop s'atira
E paubra soudadeir' aira,
E donzels qui sas cambas mira.
Et enoia·m, per saint Aon,
Dompna grassa ab magre con,
E seignoratz que trop mal ton;
Qui no pot dormir quant a son,
Maior enoi non sai el mon.

Encar i a mais que m'enoia:
Cavalcar ses capa, de ploia,
E quan trob ab mon caval troia
Qui sa manjadoira li voia.
Et enoia·m e no·m sab bo
De sella quan croll'a l'arço,
E fivella ses ardaillo,
E malvaitz hom dins sa maiso
Que no fa ni ditz si mal no.

4. PLAZER.

Molt mi platz deportz e gaieza,
Condugz e donars e proeza,
E dona franca e corteza
E de respondre ben apreza;
E platz m'a ric home franqueza
E vas son enemic maleza.

E platz me hom que gen me sona
E qui de bon talan me dona,
E ricx hom quan no mi tensona;
E·m platz qui·m ditz be ni·m razona,
E dormir quan venta ni trona,
E gras salmos az ora nona.

E platz mi be lai en estiu
Que·m sojorn a font o a riu,
E·ill prat son vert e·l flors reviu
E Ii auzelhet chanton piu
E m'amigua ve a celiu
E loy fauc una vetz de briu.

E platz mi be qui m'aculhia,

E quan gaire no·n truep fadia;
E platz mi solatz de m'amia,
Baizars, e mais si loi fazia;
E si mos enemicx perdia
Mi platz, e plus s'ieu loi tolia.

E plazon mi be companho,
Cant entre mos enemicx so
Et auze be dir ma razo
Et ill l'escouton a bando.

°°*°*°*°*°*°*°*°*
°*°*°*

PEIRE CARDENA
L. *

“ Peire Cardenal naquit à Veillac, au pays du Puy-Notre-Dame (a)... Il était fils de chevalier et de femme noble. Son père, qui le destinait à être chanoine, le mit tout jeune à la chanoinie du Puy. C'est ainsi que Peire apprit les lettres et sut bien lire et chanter. Et, quand il eut atteint l'âge d'homme, se sentant beau, jeune et fringant, il se plut aux vanités du monde. Et il composa beaucoup de beaux vers sur de belles idées; il fit quelques chansons et nombre de sirventès, dans lesquels il blâmait durement la folie du monde et faisait grand reproche aux maucais clercs... Il allait par les cours des rois et des nobles barons, menant avec lui son jongleur qui chantait ses sirventès... Monseigneur le bon roi Jacques d'Aragon et les nobles barons lui firent mille marques d'honneur et d'amitié. Et moi, Michel de la Tour, écrivant, vous déclare que Messire Peire Cardenal, quand il passa de cette vie, avait bien près de cent ans. ”
Eût-il vécu mille ans, Peire Cardenal les aurait passés, sans doute, comme les cent premiers, à vitupérer contre les méchants du Siècle et de l'Église. Il remplit le XIIIe siècle de ses plaintes caustiques contre les Jacobins et autres mauvais moines:

Ils vont réclamant par le monde
Qu'on interdise les larcins:
Et, quand ils ont pris et volé,
On les voit sortir du bordel:
Ils vont droit servir à l'autel... (b)
Et ailleurs:
Les clercs se disent pâtres
Et sont des meurtriers
Sous des habits de saints
Quand je les vois paraître,
Il me prend souvenir
D' Ysengrin qui jadis,
Pour entrer dans un parc
Sans crainte des malins
Prit une peau d'agneau
Afin de les tromper
Puis trahit et mangea
Les brebis qu'il voulut (c).

Les laïques ne sont pas épargnés:
Lorsque le riche se promène
Il ne s'avance jamais seul;
La Méchanceté le précède,
Elle l'accompagne et le suit;
La géante Cupidité

Chemine auprès de lui.
L'Injustice tient la bannière
Et l'Orgueil la conduit (d).

A Dieu même Peire Cardenal adresse ses critiques: aux hypocrites, aux puissants, aux femmes, à tous les hommes, il jette des injures grandioses et somptueuses, aiguës et grossières. Contempteur de la fortune et de l'amour, il pare ses invectives d'inventions saisissantes, d'images qui ont l'éclat et la solidité du diamant. Doué d'une magnifique force de haine, d'un sens implacable du bien et du mal, d'une énergie qui put l'exposer au bûcher, cet homme religieux fait figure, derrière Marcabrun, d'un satirique d'aussi grande race. Il devance Rutebeuf et le rend inutile.
Nous avons tenté de rassembler ses plus beaux vers. Souvent obscur à force de brièveté, le sublime Méchant du Puy n'a pas, cependant, laissé une seule page qui ne mérite l'attention. On ferait bien de prendre son style pour mettre à mal les critiques qui l'ont négligé.

1. CANZO.

Ar mi posc eu lauzar d'amor,
Queno·m tol manjar ni dormir,
Ni·n sent freidura ni calor,
Ni no·n badalh ni no·n sospir
Ni·n vauc de noit a ratge,
Ni·n sui conques ni·n sui cochatz,
Ni·n sui dolens ni·n sui iratz,
Ni non logui messatge
Ni·n sui trahitz ni enganatz,
Que partitz m'en sui ab mos datz.

Autre plazer n'ai eu melhor,
Que non trahisc ni fauc trahir,
Ni·n tem tracheiritz ni trachor,
Ni brau gilos que m'en azir,
Ni·n fauc fol vassalatge,
Ni·n sui feritz ni derrocatz
Ni no·n sui pres ni·n sui raubatz,
Ni non fauc lonc badatge,
Ni dic qu'eu sui d'amor forsatz,
Ni dic que mos cors m'es emblatz,

Ni dic qu'eu mor per la gensor,
Ni dic que·l bela·m fai languir,
Ni non la prec ni non l'azor,
Ni la deman ni la dezir,
Ni no·l fauc homenatge,
Ni no·l m'autrei ni·l mi sui datz,
Ni no sui seus endomenjatz,
Ni a mon cor en guatge,
Ni sui sos pres ni sos liatz,
Ans dic qu'eu li sui escapatz.

Mais deu hom amar vensedor,
No fai vencut, qui·l ver vol dir;
Quar lo vencens porta la flor,
E·l vencut vai hom sebelir;
E qui vens son coratge
De las desleials voluntatz,
Don mou lo faitz desmezuratz
E li autre outratge,

D'aquel vencer es plus honratz
Que si vencia cent ciutatz.

2. SIRVENTES.

Tos temps azir falsetat et enjan
Et ab vertat et ab dreg mi capdelh,
E si per so vauc atras o enan,
No m'en rancur, ans m'es tot bon e belh;
Que·ls us dechai lialtatz manhtas ves
E·ls autres sors enjans e mala fes;
Mas si tant es qu'om per falsetat mon,
D'aquel montar dissen pueys en preon.

Li ric home an pietat tan gran
De l'autra gen, quon ac Cayms d'Abel,
Que mais volon tolre que lop no fan
E mais mentir que tozas de bordelh;
Si·ls crebavatz en dos locx o en tres,
No·us cugessetz que vertatz n'issis ges,
Mas messongas, don an al cor tal fon
Que sobrevertz cum aigua de toron.

Manhs baros vey en manhs luecx que y estan
Plus falsamens que veyres en anelh,
E qui per fis los ten, falh atretan
Cum si un lop vendia per anhel;
Quar ilh no son ni de ley ni de pes,
Ans foron fag a ley de fals poges,
On par la cros e la flors en redon,
E no y trob' om argent, quan lo refon.

Des orient entro·l solelh colguan
Fas a la gent un covinent novelh:
Al lial home donarai un bezan,
Si·l deslials mi dona un clavelh,
Et un marc d'aur donarai al cortes,
Si·l deschauzitz mi dona un tornes,
Al vertadier darai d'aur un gran mon,
S'avi' eu un huou dels messongiers qui son.

Tota la ley que·l mais de las gens an,
Escrivri' eu en fort petit de pelh:
En la mitat del polguar de mon guan;
E·ls prozomes payssera d'un gastelh;
Quar ja pels pros no fora cars conres,
Mas si fos hom que los malvatz pagues,
Cridar pogratz e non gardessetz on:
Venetz manjar, li pro home del mon!

Sel qui no val ni ten pro per semblan,
Pro ni valen no·s tanh que hom l'apel,
Ni dreiturier, quan met dreg en soan,
Ni vertadier, quan vertat non espel;
Car qui fai mal ni tort, razos non es
Qu'en cueilla grat ni gran lauzor ni pres,
Anz es ben digz us reprochiers pel mon:
Sel qu'una ves escoria, autra non ton.

A totas gens dic e mon sirventes,
Que, si vertatz e dreitura e merces
Non governon home en aquest mon,
Ni sai ni lay no cre valors l'aon.

3. SIRVENTES.

Tan son valen nostre vezi,
E tan cortes e tan huma,
Que si las peiras eran pa
E que las aiguas fosson vi,
E li pueg bacon e pouzi,
No serion larc, tals n'i a.

Tals n'i a, mas non dirai qui,
Que foron porc en Guavauda,
Et en Vianes foron ca,
Et en Velaic foron masti,
Seguon l'afaitamen cani;
Mas, quar non an coa, rema.

En jurar de femna no·m fi,
Ni son sagramen no vuelh ja;
Quar si'l metiatz en la ma
Per ver dir un marabeti,
E per mentir un barbari,
Lo barbari guazanhara.

Tals a lo semblant effanti
Qu'el sens es de Trebellia,
E'l lengua de logicia,
E'l voluntatz d'En Alengri:
Tals a belh cors e saura cri
Que dins a felh cor e vila.

Dig vuelh aver de Sarrazi
E fe e ley de crestia,
E subtileza de paia,
Et ardimen de Tartari;
E qui es guarnitz en aissi
Val be messongier Castella.

Quar fai tort e messongas di
Atressi com de tals n'i a.

4. SIRVENTES.

Tartarassa ni voutor
No sent plus leu carn puden
Com clerc e prezicador
Senton ont es lo manen:
Mantenen son sei privat,
E quan malautia·l bat,
Fan li far donatio
Tal que·l paren no·i an pro.

Frances e clerc an lauzor
De mal, car ben lor en pren;
E renovier e trachor
An tot lo segl' eissamen;
Qu'ab mentir et ab barat
An si tot lo mon torbat
Que no·i a religio
Que no sapcha sa leisso.

Saps qu' endeven la ricor
De cels que l'an malamen?
Venra un fort raubador
Que non lor laissara ren,
So es la mortz que·ls abat,
Qu'ab quatr' aunas de filat
Los tramet en tal maizo
Ont atrobon de mal pro.

Hom, per que fas tal folor
Que passes lo mandamen
De Deu quez es ton senhor
E t'a format de nien?
La troja ten el mercat
Cel quez ab Deu si combat,
Quel n'aura tal guizardo
Cum ac Judas lo felo.

Deus verais, plens de doussor,
Senher, sias nos guiren,
Gardatz d'enfernal dolor
Peccadors, e de turmen;
E solvetz los del peccat
En que son pres e liat,
E faitz lor verai perdo
Ab vera confessio.

5. ESTRIBOT.

Un estribot farai que er mot maistratz,
De motz novels e d'art e de divinitatz,
Qu'ieu ai en Dieu crezensa, que fon de maire natz,
D'une santa pieusela, per que·l mons es salvatz;
Et es paire e filhs e santa trinitatz,
Et es en tres personas et una unitatz;
E cre que·l cels e·l tros ne fos per el traucatz,
E·n trabuquet los angels, can los trobet dampnatz;
E crey que Sans Joans lo tenc entre sos bratz
E·l bateget en l'aigua el flum, can fo propchatz;
E conosc be la senha abanchas que fos natz,
El ventre de sa maire que·s vols al destre latz;
E cre Rom'e Sant Peire, a cuy fon comandatz
Jutge de penedensa, de sen e de foldatz.
Mas so non crezon clerge, que fan las falcetatz,
Que son larc d'aver penre et escas de bontatz,
E son bel per la cara et ore de peccatz,
E devedon als autres d'aco que fan lurs atz,

Et en loc de matinas an us ordes trobatz
Que jazon ab putanas tro·l solelhs es levatz;
Enans canton baladas e prozels trasgitatz,
Abans conquerran Dieu Cayfas o Pilatz.
Monge solon estar dins los mostiers serratz,
On adzoravon Dieu denan las magestatz;
Era son en las vilas, on an lurs poestatz.

Si avetz bela femna o es homs molheratz,
El seran cobertor, sieus peza o sieus platz;
E cant el son dessus e·l con son sagelatz
Ab las bolas redondas que pendon als matratz,
Can las letras son clauzas e lo traucx es serratz,
D'aqui eyson li' retge e li essabatatz,
Que juron e renegon e jogon a tres datz;
Aiso fan monge negre en loc de caritatz.
Mon estribot fenisc, que es tot compassatz,
C'ai trag de gramatica e de divinitatz,
E si mal o ai dig, que·m sia perdonatz,
Que yeu o dic per Dieu, qu'en sia pus amatz,
E per mal estribatz clergues.

6. FAULA.

Una ciutatz fo, no sai cals,
On cazet una ploia tals
Que tuit home de la ciutat.
Que toquet, foron forsenat.
Tug dessenero, mas sol us;
Aquel en escapet ses plus,
Que era dins una maizo
E dormia, quant aisso fo.

Aquel levet, quant ac dormit
E fo se de ploure giquit,
E venc foras entre las gens.
E tug feiron dessenamens:
L'us a roquet, l'autre fo nus,
E l'autre escupi ves sus;
L'us trais peira, l'autre astella,
L'autre esquintet sa gonella,
L'us feri e l'autre enpeis,
E l'autre cuget esser reis
E tenc se ricamen pels flancs,
E l'autre sautet per los bancs;
L'us menasset, l'autre maldis,
L'autre ploret e l'autre ris,
L'autre parlet e non saup que,
L'autre fes metoas de se.

Et aquel qu'avia son sen
Meravilhet se mout fortmen,
E vi ben que dessenat son,
E garda aval et amon
Si negun savi n'i veira,
E negun savi non i a.
Grans meravilhas ac de lor,
Mas mout l'an ilh de lui maior,

Que·l vezon estar saviamen;
Cuidon c'aia perdut son sen,
Car so qu'ilh fan no·lh vezon faire;
A cascun de lor es veiaire
Que ilh son savi e senat,
Mas lui tenon per dessenat.
Qui·l fer en gauta, qui en col,
El non pot mudar no·s degol;
L'us l'enpenh e l'autre lo bota,
El cuia eissir de la rota;
L'us l'esquinta, l'autre l'atrai,
El pren colps e leva e chai.
Cazen levan, a grans gambautz,
S'en fug a sa maizo de sautz,
Fangos e batutz e meg mortz,
Et ac gaug car lor fon estortz.

Cist faula es az aquest mon
Semblans, et als homes que·i son:
Aquest segles es la ciutatz
Quez es totz ples de forsenatz;
Que·l maier sens c'om pot aver
Si es amar Deu e temer
E gardar sos comandamens:
Mas ar es perdutz aquel sens.
La ploia sai es cazeguda,
Cobeitatz, e si es venguda
Us orgolhs et una maleza
Que tota la gen a perpreza;
E si Deus n'a alcun gardat,

L'autre·l tenon per dessenat
E menon lo de trop en bilh,
Car non es del sen que son ilh,
Que·l sens de Deu lor par folia.
E l'amics de Deu, on que sia,
Conois que dessenat son tut,
Car lo sen de Deu an perdut;
Et ilh an lui per dessenat
Car lo sen del mon a laissat.

7. SIRVENTES.

Un sirventes novel vuelh comensar
Que retrairai al jorn del jutjamen
A selh que·m fetz e·m formet de nien;
Si'l me cuia de ren ochaizonar,
E si'l me vol metre en la diablia,
Ieu li dirai: " Senher, merce no sia,
Qu'el mal segle trebaliey totz mos ans
E gardatz me, si·us plai, dels turmentans. "

Tota sa cortz farai meravilhar,
Quant auziran lo mieu plaideyamen;
Qu'ieu dic qu'el fay ves los sieus fallimen,
Si'l los cuia delir ni enfernar;
Quar qui pert so que guazanhar poiria,

Per bon dreg a de viutat carestia;
Qu'el deu esser dous e multiplicans
De retener sas armas trespassans.

Ja sa porta non si degra vedar,
E sans Peires pren hi gran aunimen,
Quar n'es portiers, mas que y intres rizen
Quascun' arma que lai volgues intrar,
Quar nulha cortz non er ja ben complia
Que l'uns en plor e que l'autres en ria,
E sitot s'es sobeirans reys poyssans,
Si no·ns obre, sera li·n faitz demans.

Los diables degra dezeretar
Et agra en mais d'armas pus soven,
E·l dezeret plagra a tota gent
Et el mezeis pogra s'o perdonar.
Tot per mon grat, totz los destruiria,
Pus tug sabem qu'absolver s'en poiria;
Bel senher dieus, siatz desheretans
Dels enemicx enoios e pezans.

Ieu no mi vuelh de vos dezesperar,
Ans ai en vos mon bon esperamen;
Per que devetz m'arma e mon cors salvar,
E que·m valhatz a mon trespassamen;
E far vos ai una bella partia,
Que·m tornetz lai don muec lo premer dia,
O que·m siatz de mos tortz perdonans;
Qu'ieu no·l feira si no fos natz enans.

S'ieu ai sai mal, et en yfern ardia,
Segon ma fe, tortz e peccatz seria;
Qu'ieu vos puesc be esser recastinans,
Que per un ben ai de mal mil aitans.

Per merce·us prec, dona sancta Maria,
Qu'ab vostre filh nos siatz bona guia,
Si que prendatz los paires e·ls enfans
E·ls metatz lay on esta sanhs Joans.

8. CANZO.

Dels quatre caps que a la cros
Ten l'us sus ves lo firmamen,
L'autre ves abis qu'es dejos
E l'autre ten ves Orien
E l'autre ten ves Occiden,
E per aital entresenha
Que Crist o a tot en poder.

La crotz es lo dreg gofainos
Del rey cui tot quant es apen,
Qu'om deu seguir totas sazos,
Las soas voluntatz fazen;
Quar qui mais y fai, mais y pren;
E totz hom qu'ab lui se tenha

Segurs es de bon luec aver.

Cristz mori en la crotz per nos
E destruis nostra mort moren,
Et en crotz venquet l'orgulhos
El linh on venia la gen;
Et en crotz obret salvamen,
Et en crotz renhet e renha,
Et en crotz nos volc rezemer.

Aquest faitz fo meravilhos
Qu'el linh, on mortz pres naissemen,
Nos nasquet vida e perdos,
E repaus en luec de turmen:
En crotz pot trobar veramen
Totz hom, que querre l'i denha,
Lo frug de l'albre de saber.

Ad aquest frug sem totz somos
Qu'el culham amorozamen;
Qu'el frug es tan belhs e tan bos
Que, qui'l culhira ben ni gen
Totz temps aura vida viven;
Per qu'om del culhir no·s fenha,
Mentre qu'en a luec e lezer.

Lo dous frug cuelh qui la crotz pren
E sec Crist vas on que tenha,
Que Cristz es lo frugz de saber.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

SORDEL. *

“ Sordel naquit au pays deMantoue, dans un château qui s'appelle Goito. C'était un noble capitaine, un bel homme, un bon chanteur, un bon troubadour, et un grand amoureux. Mais il se conduisit avec beaucoup de grossièreté et de fourberie envers les dames et les barons qui le gardaient près d'eux. Il s'éprit de la dame Cunizza, sœur de Messire Ezzelin et de Messire Alberic de Romano, et femme du Comte de San-Bonifazio, auprès de qui il vivait alors. Et, par la volonté de Messire Ezzelin, il enleva Cunizza... Et les amis du Comte de San-Bonifazio voulaient le tuer. Aussi Sordel se tenait-il en armes dans la maison de Messire Ezzelin. Quand il allait par le pays, c'était sur de bons destriers avec une grande compagnie de chevaliers... Et, par crainte de ceux qui voulaient le tuer, il s'en vint en Provence, où il se tint auprès du comte Raimon-Bérenger. Il aima une dame du pays, qu'il appelait, dans ses chansons, Douce-Ennemie... ”
Une autre biographie ajoute que le Comte et la Comtesse de Provence lui donnèrent un bon château et une noble épouse. Plus tard, il devait rentrer en Italie avec Charles d'Anjou.

Nul ne vaut les aventuriers malhonnêtes pour s'indigner de l'abaissement des mœurs. Et Sordel s'en donne à cœur joie:

Qui se souvient du siècle précédent
Si plein de charme, en exploits si fertile,
Et le compare à ce siècle nouveau
Triste et mauvais, et ne nous promettant

Pour réconfort qu'un âge pire encore,
Ah! celui-là doit vivre en grand douleur
De ce qui est, fut et ne sera plus... (a)

Belle plainte chez un homme qui avait enlevé la femme d'un hôte, en se servant du frère d'icelle! La belle Cunizza cependant, après des fautes trop certaines, eut l'heur d'être placée par Dante au ciel de Vénus, en compagnie de Folquet de Marseille. Sordel, qui méritait d'aller gémir avec son héroïne dans la poix et le soufre, a pu encore trouver un bon promenoir de purgatoire: c'est à lui que revient l'honneur de guider Virgile et Dante dans ces tristes limbes, et surtout de jeter des torrents d'injures sur l'Italie nouvelle. Il est cette âme triste qui se retire loin des autres:

"... Ma vedi là un' anima ch'a posta
Sola soletta verso noi riguarda:
Quella ne insegnerà la via più tosta. "

Venimmo a lei. O anima lombarda
Come ti stavi altera e disdegnosa,
E nel muover degli occhi onesta e tarda!

Ella non ci diceva alcuna cosa;
Ma lasciavane gir, solo guardando
A guisa di leon quando si posa.

Non seulement Sordel inspira au plus grand des satiriques la rime la plus riche qu'on puisse donner au mot bordel, mais il écrivit lui-même, à l'occasion de la mort de Blacas, une satire violente et magnifique. Le cœur de Blacas, donné en pâture à certains princes européens, devait leur donner du cœur au ventre. Las! le cerveau du poète, partagé entre tous les troubadours italiens, eût-il suffi à leur donner un véritable génie? Sordel lui-même, dans le reste de son œuvre, n'est guère supérieur à Lanfranc Cigala et à Bonifazio Calvo, honnêtes rimeurs qui ne sont plus des Arnaud Daniel et ne sont pas encore des Guinicelli.

PLANH.

Planher volh En Blacatz en aquest leugier so
Ab cor trist e marrit; et ai eu ben razo,
Qu'en lui ai mescabat senhor et amic bo,
E quar tuit l'aip valen en sa mort perdut so.
Tant es mortals lo dans qu'ieu non ai sospeisso
Qu'onca mais se revenha, s'en aital guiza no
Qu'om li traga lo cor e qu'en manjo·l baro
Que vivon descoratz, pois auran de cor pro.

— Premier manje del cor, per so que gran ops l'es,
L'Emperaire de Roma, s'el vol lo Milanes
Per forsa conquistar; car lui tenon conques
E viu dezeretatz malgrat de sos Tics.
E de seguentre lui manj'en lo Reis franses,
Pois cobrara Castela qu'el pert per nescies:
Mas si pes'a sa maire, il no manjara res,
Quar ben par a son pretz qu'el no fai ren que·l pes.

Del Rei engles me platz, quar es pauc coratjos,
Que manje pron del cor; pois er valens e bos
E cobrara la terra per que viu de pretz blos,
Que·l tol lo Reis de Fransa, quar lo sab nualhos.
E lo Reis castelas tanh qu'en manje per dos,
Quar dos regismes ten ni per l'un non es pros:
Mas s'il en vol manjar, tanh qu'en manj' a rescos,

Que si·l maire o sabia batria·l ab bastos.

Del Rei d'Aragon volh del cor deja manjar,
Que aisso lo fara de l'anta descargar
Que pren sai de Marselh'e d'Amilhau; qu'onrar
No·s pot estiers per re que posca dir ni far.
Et apres volh del cor don hom al Rei Navar,
Que valia mais coms que reis, so aug contar.
Tortz es quan Dieus fai hom' en gran ricor pojar,
Pos sofracha de cor de pretz lo fai baissar.

Al Comte de Toloz' a ops qu'en manje be,
Si·l membra so que sol tener e so que te;
Quar si ab autre cor sa perda non reve,
No·m par que la revenh' ab aquel qu'a en se.
E·l Coms Proensals tanh qu'en manje, si·l sove
Qu'om que dezeretatz viu gaire no val re:
E si tot ab esfors si defen ni·s capte,
Ops l'es manje del cor pel gran fais que soste.

Li baro·m voldran mal de so que ieu dic be;
Mas be sapchan qu'ieu·ls pretz autan pauc com ilh me.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

GUIRAUT RIQUIER. *

Le dernier des troubadours n'a point de légende: rien que la plate histoire d'un noble poète, plein d'ambitions excessives et amèrement déçu. Né à Narbonne dans le second quart du XIIIe siècle, il fut d'abord protégé par de petits nobles ou de gros bourgeois de sa ville, après quoi il alla quêter les faveurs d'Alphonse X de Castille. Chassé de France par des désillusions financières, il ne semble pas avoir trouvé en Espagne de plus prodigues bienfaiteurs. Quelques braves seigneurs, et, parmi eux, le Comte de Rodez, durent le soutenir jusqu'à sa mort.
Ce prêtre de la poésie, malheureux retardataire, voulut reprendre la messe au Credo quand déjà le dernier évangile était en route. Il ne put dire que l'Ite missa est, et se trouva seul dans l'église, piteux et vain sous sa grande chasuble. A peine son œuvre eut-elle des clients ou des interprètes.
Il fit des chansons de toute espèce, nombreuses et soignées. Il cultiva même, sans les pousser jusqu'à l'excellence, des genres nouveaux. Son chef-d'œuvre, c'est une série de six pastourelles dialoguées, formant une sorte de petit roman. Là, comme dans la Marie de Brizeux, nous revoyons, à divers âges, la paysanne en vain courtisée par le poète. Vive et jeune dans les trois premières idylles, la bergère de Riquier montre, après le mariage, une douce gravité, une mélancolie savoureuse.
Voici d'abord la jeune fille dans sa fraîcheur:

Gente pastourelle
Trouvai l'autre jour
Près d'une rivière,
Qui, par un temps chaud,
Gardait ses moutons
A l'ombre d'un arbre,
Et tressait, assise
Sur un tertre frais,
Un chapeau de fleurs… (a)

La voilà femme, dans la grâce douloureuse de la maturité:

— Vous n'avez point, fis-je,
Perdu la coutume
De railler sans cesse.
— Las, Seigneur Guiraut!
Je ne suis plus celle
Qui chantait ces airs.
— Accepterez-vous
Le gite et te feu
Chez moi, cette nuit?
— Vous me croyez, sire,
Un peu bien légère.
Pourquoi m'inviter?
— N'avez-vous, bergère,
Nul souci de moi?
— De vous ni d'amour
Je n'ai soin ni cure (b).

On trouvera plus loin la première Pastourelle. Les nuances du sentiment féminin à tous les moments de la vie sont rendues dans le dialogue avec un tact exquis. Cette bergère à la fois vertueuse et humaine, sévère et spirituelle, reste un de nos délicats portraits de femme.
Les chansons courtoises de Riquier ont moins de nouveauté. Le Plaidoyer en faveur des troubadours est une œuvre intéressante, mais toute didactique, où notre homme proteste amèrement contre les rigueurs du sort que l'époque nouvelle réserve aux poètes, injustement confondus avec les pitres. Les pièces religieuses sont froides, et ne valent même pas celles de Jean Estève (c). A une Rotrouenge partout citée sans grande raison, nous avons préféré la non moins célèbre Sérénade. Le Dernier Chant est une plainte profonde, pleine de toutes les tristesses d'un beau déclin.

1. SERENA.

Ad un fin aman fon datz
Per si dons respiegz d'amor,
E·l sazo·s e·l luecx mandatz.
E·l jorn que·l ser dec l'onor
Penre, anava pessius
E dizia sospiran:
“ Jorns, ben creyssetz a mon dan,
E·l sers
Auci·m e sos loncx espers. ”

Tant era l'amans cochatz
De la deziran ardor
Del joy que l'er' autreyatz,
Qu'elh se dava gran temor
Que·l ser non atendes vius.
R dizia sospiran:
“ Jorus, ben creyssetz a mon dan,
E·l sers
Auci·m e sos loncx espers. ”

Nulhs hom non era de latz
Al'aman, que sa dolor
No conogues, tant torbatz
Era ab semblan de plor;
Tant li era·l jorns esquius.
E dizia sospiran:
“ Jorns, ben creyssetz a mon dan
E·l sers
Auci·m e sos loncx espers. ”

Mout es greu turmen astratz
A selh qu'ab nulh valedor
No·s pot valer; donc gardatz
D'est aman, en qual langor
Era·l jorn d'afan aizius.
E dizia sospiran:
“ Jorns, ben creyssetz a mon dan,
E·l sers
Auci·m e sos loncx espers. ”

2. PASTORELA.

L'autre jorn m'anava
Per una ribeira,
Soletz delichan,
Qu'amors me menava
Per aital maneira
Que pesses de chan.
Vi guaya bergeira
Bell'e plazenteira
Sos anhels gardan;
La tengui carreira,
Trobei la fronteira
A for benestan,
E fe·m belh semblan
AI primier deman.

Qu'ieu li fi demanda:
“ Toza, fos amada
Ni sabetz amar? ”
Respos me ses guanda
“ Senher, autreyada
Mi suy ses duptar.
— Toza, mot m'agrada
Quar vos ai trobada,
Si·us puesc azautar.
— Trop m'avetz serc ada
Senher, si fos fada,
Pogra m'o pessar.
— Toza, ges no·us par?
— Senher, ni deu far. ”

“ Toza de bon aire,
Si voletz la mia,
Yeu vuelh vostr' amor,
— Senher, no·s pot faire:
Vos avetz amia
Et yeu amador.
— Toza, qu'on que sia
Ye·us am, donc parria
Que·us fos fazedor.
— Senher, autra via
Prenetz tal que·us sia
De profieg maior.
—Non la vuelh melhor.
— Senher, faitz folhor. ”

“ No folley, Na toza;
Tan m'es abellida
Qu'amors m'o cossen.
— Senher, fort cochoza
Son que fos partida
D'aquest parlamen.
— Toza, per ma vida,
Trop es afortida,
Qu'ie·us prec humilmen.
— Senher, no m'oblida
Trop; a! for aunida,
Si crezes leumen.
— Toza, forsa·m sen.
— Senher, no·us er gen. ”

“ Toza, que que·m diga,
Non aiatz temensa,
Que no·us vuelh aunir.
— Senher, vostr' amiga
Suy, quar conoyssensa
Vo' n fai abstenir.
— Toza, quan falhensa
Cug far, per sufrensa
Belh Deport m'albir.
— Senher, mot m'agensa
Vostra benvolensa,
Quar vos faitz grazir.
—Toza, que·us aug dir?
— Senher, que·us dezir. ”

“ Digatz, toza guaya,
Que·us a fag dir ara
Dig tan plazentier?
— Senher, on que·m vaya,
Gays chans se perpara
D'En Guiraut Riquier.
— Toza, ges encara
Lo ditz no·s despara
De qu'ieu vos enquier.
— Senher, no·us ampara
Belhs Deportz que·us gara
De laus esquerrier?
— Toza, no·m profier.
— Senher, a·us entier. ”

“ Toza, tot ma fara,
May 'N Bertrans m'ampara
D'Opian l'entier.
— Senher, mal si gara;
Et iretz vo' 'n ara,
Don ai cossirier.
— Toza, sovendier.
Aurai est semdier. ”

3. CANZO.

Be·m degra de chantar tener,
Quar a chan coven alegriers;

E mi destrenh tant cossiriers
Que·m fa de totas partz doler,
Remembran mon greu temps passat,
Esgardan lo prezent forsat
E cossiran l'avenidor,
Que per totz ai razon que plor.

Per que no·m deu aver sabor
Mos chans, qu'es ses alegretat;
Mas Dieus m'a tal saber donat
Qu'en chantan retrac ma folhor,
Mo sen, mon gauch, mon desplazer,
E mon dan et mon pro per ver,
Qu'a penas dic ren ben estiers;
Mas trop suy vengutz als derriers.

Qu'er non es grazitz lunhs mestiers
Menhs en cort que de belh saber
De trobar; qu'auzir e vezer
Hi vol hom mais captenhs leugiers
E critz mesclatz ab dezonor;
Quar tot, quan sol donar lauzor,
Es al pus del tot oblidat,
Que·l mons es quays totz en barat.

Per erguelh e per malvestat
Dels Christias ditz, luenh d'amor
E dels mans de Nostre Senhor,
Em del sieu Sant Loc discipat
Ab massa d'autres encombriers;
Don par qu'elh nos es aversiers
Per desadordenat voler
E per outracujat poder.

Lo greu perilh devem temer
De dobla mort, qu'es prezentiers,
Que·ns sentam Sarrazis sobriers,
E Dieus que·ns giet a non chaler;
Et entre nos, qu'em azirat,
Tost serem del tot aterrat;
E no·s cossiran la part lor,
Segon que·m par, nostre rector.

Silh que crezem en unitat,
Poder, savieza, bontat,
Done a sas obras lugor,
Don sian mundat peccador.
Dona, Maires de caritat,
Acapta nos per pietat
De ton filh, nostre redemptor,
Gracia, perdon et amor (a).

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

NOTES

BIBLIOGRAPHIE.

Nous mentionnerons dans ces notes, quand il y aura lieu, les principaux éditeurs de chaque troubadour. Parmi une foule d'ouvrages généraux, indiquons très vite les plus importants, et d'abord quelques-uns des recueils que nous avons utilisés ou consultés:
RAYNOUARD, Choix des poésies originales des Troubadours. 6 vol. (Didot, 1816-1821)
ROCHEGUDE, Le Parnasse Occitanien (Toulouse, 1817).
MAHN, Die Werke der Troubadours. 4 vol. (1846-1853).
BARTSCH, Provenzalische Chrestomathie (1855), refondue, améliorée et amoindrie par KOSCHWITZ (1904).
CRESCINI, Manualetto Provenzale (1892).
APPEL, Provenzalische Chrestomathie (1895).
Un recueil complet de tous les textes connus se fait encore attendre. Pour donner une bibliographie suffisante, il faudrait copier ici tout le précieux petit livre de M. A. JEANROY: Bibliographie sommaire des chansonniers provençaux (Champion, 1916).

Les dernières anthologies parues en France sont les suivantes:

ANGLADE, Anthologie des Troubadours (de Boccard, 1927).
JEANROY, Anthologie des Troubadours (Renaissance du Livre, 1917).
AUDIAU, Nouvelle Anthologie des Troubadours. Notes de Lavaud (Delagrave, 1928).

Toutes trois sont des productions universitaires. La première offre un bon ensemble de textes célèbles, accompagnés de traductions fort littérales. La seconde réunit, dans un choix volontairement dispersé, des traductions plus fouillées (sans texte). La dernière, plus fournie, est un bon manuel; disons, en outre, qu'elle est, en nombre de ses parties, une réplique des deux autres.
Les meilleures traductions françaises sont celles de RAYNOUARD. Elles sont, hélas! en petite quantité. Son livre est le premier et le dernier travail vraiment littéraire qui ait été fait sur les troubadours, si l'on excepte les deux splendides études de DIEZ en langue allemande
(La poésie des Troubadours. Vie et œuvres des Troubadours). Seul, le premier de ces chefs-d'œuvre a été traduit en français (1845).

Citons encore la courte et charmante étude de CLÉDAT (La poésie lyrique et satirique en France au Moyen Age) et les deux livres d'ANGLADE (Les Troubadours. Histoire sommaire de la littérature Méridionale) généralement conseillés aux étudiants des Facultés. Ce sont des ouvrages très autorisés, et pleins de substance.
Sur certains poètes on peut encore consulter avec intérêt la vieille Histoire Littéraire de la France. La plupart des nouvelles encyclopédies littéraires se taisent sur les troubadours, qu'on oublie de considérer comme des auteurs français.

Il y a deux lexiques essentiels, tous deux pleins de trésors et d'imperfections:

RAYNOUARD, Lexique Roman, 6 vol. (1838, etc.).
LEVY, Provenzalisches Wörterbuch. 8 vol. (1894-1918). Le Petit Dictionnaire Provençal-Français, du même, est très en faveur.
M. ANGLADE a publié une bonne grammaire pour les classes.
Un mot aussi de la biographie ancienne. Il n'y a qu'un livre, mais il est magnifique: c'est celui de CAMILLE CHABANEAU (Biographies des Troubadours, dans l'Histoire générale du Languedoc Toulouse, 1885). C'est le texte que nous avons toujours suivi dans nos libres traductions de ces belles histoires.

ANONYMES.
Nous avons cru devoir réunir en tête de ce volume un certain nombre d'aubes, chansons de danse, etc. Si les auteurs sont inconnus, il n'en est pas de même des poèmes, et les anthologies de Bartsch et d'Appel les ont rendues à une juste célébrité.

1. Texte d'Appel.
2. Texte de Bartsch et Koschwitz.
3. Texte de Bartsch et Koschwitz.
a. Nous traduirions en prose: “ Je suis jolie et pourtant je suis triste, à cause de mon mari que je ne veux ni désire. ”
b. Le sens de ce vers est contesté. Je comprends, mot à mot: “ Je vous dirai bien pourquoi je suis ainsi amante. ” M. Jeanroy arrive à traduire dans son Anthologie: “ Je vous dirai ce qui me plairait. ”
c. Ici encore, je ne suivrai pas M. Jeanroy, qui traduit: “ Je prie chacun de la chanter au loin: qu'elle le soit par toute dame gentille et par mon mari, que tant j'aime et désire. ”

4. Texte de Bartsch et Koschwitz.
5. Texte de Bartsch et Koschwitz.
6. Texte de Bartsch et Koschwitz.
7. Texte de Bartsch et Koschwitz.
8. Texte d'Appel.
9. Texte de Bartsch et Koschwitz.

Sur les meilleures dames-troubadours, dont cette chanson est digne

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

GUILLAUME DE POITIERS.
(1071-1127.)

Notice. — M. Jeanroy a donné, chez Champion, en 1913, une édition excellente de Guillaume IX, duc d'Aquitaine. Mais, quel excès de vertu a empêché notre cher professeur de traduire tous les passages réalistes?
a. Qu' ieu ai nom “ maiestre certa ”:
Ja m'amigu' anueg no m'aura
Que no·m vuelh aver l'endema;
Qu'ieu suy d'aquest mestier, so·m va,
Tan ensenhatz
Que be·n sai guazanhar mon pa
En totz mercatz.

b. La nostr' amor vai enaissi
Com la branca de l'albespi
Qu'esta sobre l'arbre en treman,
La nuoit, a la ploja ez al gel,
Tro l'endeman, que·l sols s'espan
Pel as fueillas verz e·l ramel.

Enquer me menbra d'un mati
Que nos fezem de guerra fi,
E que·m donet un don tan gran,
Sa drurari' e son anel:
Enquer me lais Dieus vivre tan
C'aja mas manz soz so mantel!

1.Texte de Jeanroy.
2.Texte de Jeanroy. Nous n'avons pu cependant nous résigner à écrire qant, q'a... pour quant.., qu'a, etc....
D'autre part nous avons cru pouvoir bannir deux médiocres strophes d'introduction qui ne se trouvent pas dans tous les manuscrits.

a. Le texte porte: passé le Limousin.

b. Un autre manuscrit fait parler le muet différemment:

“ Tarrababart
Marrababelio riben
Saramahart. ”

c. Le même autre manuscrit ajoute un envoi qui n'est pas sans saveur:

Monet, tu m'iras al mati,
Mo vers portaras el borssi,
Dreg a la molher d’en Guari
E d'en Bernat,
E diguas lor que per m' amor
Aucizo·l cat.

3. Texte d'Appel. Nous renonçons aux six premiers vers et venons au fait.
4. Texte de Jeanroy.
a. Le texte de Jeanroy garde vezin.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

JAUFRE RUDEL.
(Croisé en 1147)

Notice. — M. Jeanroy a été en France l’impeccable éditeur de Jaufre Rudel (Champion, 1915).

a. Lo vers e·l so vuelh enviar
A N' Jaufre Rudelh oltra mar...
b. Henri Heine et Edmond Rostand.
c. Luenh es lo castelhs e la tors
On elha jay e sos maritz,
Et si per bos cosselladors
Cosselhan no suy enantitz
— Qu'autre cosselhs petit m'en vau,
Aitant n'ay fin talan corau, —
Alres noy a mais del murir,
S'alqun joy non ay en brumen.

d. Ma voluntatz s'en vai lo cors,
La nueit el dia esclarzitz,
Laïntz per talant de son cors,
Mas tart mi ve e tart mi ditz:
“ Amicx, fa s'elha, gilos brau
An comensat tal batestau
Que sera greus a departir,
Tro qu'abdui en siam jauzem. ”

e. Mielhs mi fora jazer vestitz
Que despolhatz sotz cobertor
E puesc vos en traire auctor
La nueyt quant ieu fuy assalhitz.
Totz temps n'aurai mon cor dolen,
Quar aissi·s n'aneron rizen,
Qu'enquer en sospir e·n pantays.

f. E qui sai rema deleytos
E Dieu non siec en Belleen

No sai cum ja mais sia pros
Ni cum ja venh' a guerimen...

1. Texte de Jeanroy.
a. Cette strophe suffit à ruiner la thèse absurde d'après laquelle la Dame Lointaine serait la Vierge en personne. Appel a fait des trouvailles plus heureuses.
b. Il s'agit de Hugues VII de Lusignan. Filleul est le nom du jongleur.
3. Texte de Jeanroy.
a. Exactement: il ne sait pas ce que c'est qu'une poésie, s'il n'en comprend pas le sens en lui-même. Ainsi traduit M. Jeanroy.
b. M. Jeanroy traduit avec précision: " tel l'auront en Quercy Sire Bertrand el le comte dans le pays de Toulouse, a, a. " On comprendra aisément que nous ayons fait tous les sacrifices, ici et ailleurs, pour garder l'assonnance en a.
Sire Bertrand, dit M. Jeanroy, désigne probablement le fils bâtard d'Alphonse Jourdain, comte de Toulouse.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

MARCABRUN.
(1re moitié du XIIe siècle.)

Notice. — Dejeanne nous a donné une excellente édition de Marcabrun: il est dommage que le livre soit resté à Toulouse dans les rayons inaccessibles de la Bibliothèque Méridionale.

a. Ja Dieus no·l sia perdonans
Qui las vol oncar ni servir,
Estas putas ardens cremans
Pejors que ieu no·us saubra dir;
Tan lor sap bo lo clau copar,
Que non hi guardon dreg ni tort
Mas selh que mielhs las sap ronsar.

b. Moilleratz a sen cabri,
C'a tal para lo coissi
Don lo cons esdeven laire;
Que tals ditz: " Mos fills mori, "
Que anc ren no·i ac a faire:
Gardatz sen ben bedoi.

c. Ebriaic et escogossat,
Fals preveire e fals abat,
Falsas recluzas, fals reclus,
Lai penaran, ditz Marcabrus,
Que tuit li fals y an luec pres,
Car fin' Amors o a promes,
Lai er dols dels dezesperatz.

d. Pax in nomine Domini!
Fetz Marcabrus lo motz e·l so.
Aujatz que di:
Cum nos a fait, per sa doussor,
La Seingnorius celestiaus
Probet de nos un lavador,
C' anc, fors outramar, no·n fon taus
En de lai deves Josaphas...

1. Texte de Dejeanne.

2. Texte de Dejeanne.
a. Sorte de boisson composée de miel et d'épices. “ Piment se dit parce qu'il se fait d'épices. ”
b. Cf. Marbode:
Chimeram
Cui non immerito fertur data forma triformis,
Nam pars prima leo, pars ultima cauda draconis...
Marcabrun aurait-il eu connaissance du De Meretrice? Notre gascon pourrait signer les invectives célèbres:
“ Mulier est confusio hominis, bestia inamabilis,...fetens rosa, tristis paradisus... ”
C'est la même fougue et c'est la même haine.
c. Dejeanne traduit lourdement: “ ce qui la fait se distinguer du cheval bai et de l'éléphant. ”
Marcabrun fait évidemment allusion à la noblesse de ces deux animaux estimés, pour insister sur l'ignominie des bêtes auxquelles la Pute ressemble.
d. Nous laissons ici une strophe dont le texte reste incomplet:

Savis senatz lai no s'enpen,
Si lo ten car ni l'onra ben,
Quan l'aura fag de blanc moren,
No'l torn de roal en bazen.
Totz es de garsonia

Qui met gran manentia
Pel cap puditz.

Dejeanne tient à traduire le début:
Le sage sensé ne doit pas s'adresser à elle, car si elle lui témoigne de la tendresse et des égards, quand elle l'aura rendu more (de couleur sombre) de blanc qu'il était...

3. Texte de Dejeanne.
Peire d'Auvergne s'est largement inspiré de ce double poème dans son Rossignol Messager, pièce certes gracieuse, mais que nous n'hésitons pas à sacrifier à celle-ci. Le pâle auteur de la Satire des Troubadours n'a ni le génie satirique ni la vigueur souveraine de Marcabrun.
a. Tentons de traduire une strophe en vers blancs, pour donner une idée du rythme:

Étourneau, prends ta volée,
Demain, dans la matinée,
Tu gagneras la contrée
Où je me crus une amie:
La chercher,
La trouver,
C'est ton but,
Dis-le lui:
Enquiers-toi
Du pourquoi
De sa trahison.

b. Dejeanne note que les qui de Marcabrun sont ordinairement des nominatifs et tient à comprendre bizarrement aqui es, là même.
c. On n'en sait pas plus sur cet heureux Abbé qui avait été reçu dans la maison de l'amie de Marcabrun. Nous voyons plus loin la dame se défendre de lui avoir accordé ses faveurs.

4. Même texte.
a. Mot à mot: “ Dis-lui qu'il se lève et se couche dans de la glace. ” La dame se plaint vraisemblablement de ce que son ami est aussi froid la nuit que le jour.
b. Le manuscrit porte plat. Dejeanne propose plac qui ne se comprend guère. Bartsch admettait plen, que j'adopte.
c. Ce vers qui introduit une rime faible, unique dans une pièce parfaite, a sans doute comblé un vide dans la mémoire du premier copiste.
C'est Dejeanne qui propose:
Son senhor vas cui s'escrida.

5. Texte de Bartsch et Koschwitz.
a. Ce mestissa a été compris de diverses façons. On a voulu notamment y voir l'indication précise d'un mélange de sang noble et roturier chez la bergère. Mais Marcabrun était-il déjà si renseigné sur cette fille de rencontre? Je comprends: assez fine, proprette. Le poète veut indiquer qu'il n'a pas affaire à une salope des champs.
b. S'agit-il vraiment d'un droit d'entrée ou du plaisir même que cette entrée eût procuré à la bergère? Je me rends, cependant, au sens admis.
c. On trouve, selon les manuscrits: lonj anetz non satura, loniauetz nossatura, lo cannetans aiura. Toutes ces versions montrent que cet envoi a toujours été gênant. J'adopte le texte de Dejeanne, et comprends, mot à mot: La chouette vous avertit.
J'ai souvenir d'une vieille paysanne gasconne, qui profitait jadis du chant d'un merle pour m'inviter ainsi à cesser mes cris enfantins:
“ Écoute le petit oiseau: il dit que le petit garçon n'est pas sage et que la Marranque va venir le prendre. ” — Il faut supposer qu'à ce moment du récit, une chouette chante aux environs et que la jeune vilaine lui prête ses propres impertinences.
Cet oiseau, spécialisé dans les augures, était tout désigné pour une déclaration énigmatique: car c'est, évidemment, une énigme insolente que la pastoure veut proposer au galant.
6. Texte de Dejeanne.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

BERTRAN DE BORN.
(Né vers 1140, mort vers 1210.)

Notice. — M. Stimming, en Allemagne, M. A. Thomas, en France, (Bibliothèque Méridionale, n° 1) ont été les admirables éditeurs de Bertran de Born. Ces deux savants ont prodigué les notes, mais non les traductions: l'étude de Boysson en renferme quelques-unes de passables.
a. Il convient de rappeler en détail que le roi Henri II d'Angleterre avait trois fils: Henri au Court-Mantel, dit le Roi Jeune, Richard Cœur-de-Lion et Geoffroi de Bretagne. Une situation particulièrement favorable était faite à Richard en Aquitaine, alors que le Roi Jeune, héritier présomptif de la couronne, n'avait que de vains titres. Henri II eut à défendre les droits de Richard contre l'aîné jaloux. Geoffroi prit le parti de ce dernier.
b. De cette belle suite d'épisodes, nous voulons au moins extraire le récit de l'entrevue du poète, après la prise de Hautefort, avec le vieux roi d'Angleterre:
“ Bertran, avec toute sa gent, fut amené à la tente du roi Henri; et le roi le reçut fort mal, et lui dit: “ Bertran, Bertran, vous avez prétendu un jour n'avoir jamais eu besoin que de la moitié de votre esprit; mais sachez qu'aujourd'hui vous aurez besoin de votre esprit tout entier. — Seigneur, répondit Bertran, je n'ai dit que la vérité. ” Et le roi repartit: “ Cet esprit, je crois bien que vous venez de le perdre. — Seigneur, dit Bertran, je l'ai perdu en effet. — Et comment cela? demanda le roi. — Sire, le jour que mourut le Roi Jeune, votre fils, je perdis l'esprit, le sens et la connaissance. ” Et quand le roi entendit Bertran lui parler ainsi de son fils, il lui vint au cœur et aux yeux grand chagrin et pitié, et peu s'en fallut qu'il ne se pâmât de douleur. Et quand il revint à lui, il s'écria en pleurant: “ Sire Bertran, Sire Bertran, vous avez bien parlé; et il est juste, si vous avez perdu l'esprit à cause de mon fils, que je vous veuille plus de bien qu'à nul homme sur terre. Donc pour l'amour de lui je vous fais grâce de la vie, je vous restitue vos biens et votre château, je vous rends ma faveur et mon amitié, je vous donne cinq cents marcs d'argent pour le dommage que vous avez subi. ” Et Bertran tomba aux pieds du roi en le remerciant. Et le roi, avec toute son armée, s'en fut. ”

c. De cette querelle, nous trouvons dans l'œuvre du poète bien des traces. Constantin et Bertran possédaient en commun l'héritage paternel. Ils se battirent bientôt, sans qu'il fût possible de savoir qui des deux avait essayé le premier de léser l'autre. Richard Cœur-de-Lion vint au secours de Constantin, ce qui lui attira pour longtemps la haine de Bertran.
d. On appelle razos les commentaires anciens qui accompagnent les pièces dans les manuscrits. Ils sont souvent indispensables à l'intelligence des textes.
e.... domna es frescha et fina
Coinda e gaia e meschina:

Pel saur ab color de robina,
Blancha pel com flors d'espina,
Coude mol ab dura tetina,
E sembla couil de l'eschina.
Boysson remplace le lapin par un renard, ce qui n'arrange rien.
f. C'est à propos de la venue de cette princesse que Bertran adressa sa belle apostrophe à la terre limousine:
Ai Lemozi, frencha terra cortesa
Mout me sap bon car tals honors vos creis...
g. Une pièce sans beautés particulières rend compte de cette légende:
Puois no·us posc trobar engal,
Que fos tan bella ni pros
Ni sos rics cors tan joios,
De tan bel tieira
Ni tan gais,
Ni sos rics pretz tan verais,
Irai per tot acaptan
De chascuna un bel semblan
Per far domna soiseubuda
Tro vos me siatz renduda.

Quan vei pels vergiers desplejar
Los sendatz grocs, indis e blaus,
M'adoussa la votz dels chavaus
Elh sonet que fan li joglar
Que viulan de trap en tenda,
Trompas e corn e graile clar...

1. Texte d'Appel.
a. Le faucon lanier est une variété de faucon, et non pas, croyons-nous, un faucon couvert d'un duvet laineux, comme l'indique M. Jeanroy. De même, en désaccord avec notre professeur, nous donnons au mot jet le sens qu'il n'a jamais cessé d'avoir dans la vénerie: “ Menue courroie qu'on met à la jambe de l'oiseau. ”
b. Le jeu d'échecs (chatrang) admettait plus de deux partenaires. C'est le sort des dés qui désignait le premier à jouer.
c. Allusion aux querelles du poète avec son frère Constantin.
d. Cette strophe, qui passe pour interpolée, et qu'Appel place plus loin, peut n'être qu'une variante de la précédente.
e. La mue est en effet le passage critique; la façon dont elle s'effectue décide des talents de l'oiseau.
f. Raynouard traduit gallinier par mangeur de volailles. M. Jeanroy propose “ timide comme une poule ”. Ces deux interprétations nous semblent discutables.
2. Texte d'Anglade.
On a pu contester à Bertran de Born la paternité de cette pièce. Autant attribuer à Rigoletto le fils de Pantagruel.
a. Par rivage, il faut évidemment entendre les abords des fossés pleins d'eau.
b. On laissait parfois les chevaux, de préférence sous quelque arbre, pour combattre à pied.
3. Textes de Thomas (sauf variations).
Bertran de Born, furieux de l'alliance conclue entre Richard Cœur-de-Lion et Constantin, tente de réunir contre le Comte de Poitiers divers seigneurs des environs.
a. Adhémar V, vicomte de Limoges.
b. Il s'agit de Henri II.
c. Ce noble seigneur faisait apparemment beaucoup de bruit pour rien.
d. Entendez le Vicomte de Limoges et le Vicomte de Turenne.

e. D'après Chabaneau il faut entendre une chaîne de mauvaise qualité, fabriquée à Saint-Léonard. Ce serait un coup de patte aux industries de cette ville. M. A. Thomas veut voir ici une chaîne brisée par saint Léonard, patron des prisonniers. Le sens général reste le même.
f. Talleyrand, comte de Périgord.
g. Par Lombard, entendez un banquier enrichi, enclin à la mollesse. On appela Lombards les usuriers.
h. Bertran de Born appelait ainsi son cheval.

i. De Graculo e Pavone. Cette fable se trouve dans l'Ysopus.
Rappelons le discours du paon à la corneille qui s'était emparée de ses plumes:

Ascensor nimius nimium ruit aptus in imis
Est locus, hec levis est, illa ruina gravis.
Qui plus posse putat sua quam natura ministrat,
Posse suum superans, se minus esse potest.
Si tibi nota satis nature meta fuisset,
Non vilis nec inops nec sine veste fores.
Cui sua non sapiunt, alieni sedulus auceps
Quod non es rapiens, desinit esse quod est.

(Édition Foerster. p. 115.)
4. Texte de Thomas.
Bertran de Born excite les barons aquitains à la révolte contre Richard Cœur-de-Lion, comte de Poitiers.
a. Il s'agit ici, dit M. Thomas, d'Eble V de Ventadour, — Archambaud V de Comborn, — Adémar V de Limoges, seigneur de Ségur, — Raimon II de Turenne, — Bernard de Cazenac, seigneur de Montfort, — Guillaume de Gourdon, — Elie de Talleyrand, comte de Périgord.
b. Autant de seigneurs périgourdins.
c. Le Roi Richard, dit le biographe, avait enlevé au Roi Jeune les revenus de toutes les charrettes.
d. Gaston de Béarn, seigneur de Gavardan. Gavaret est un bourg des Landes.
e. Vezian II et Bernard d'Armagnac (A. Thomas).
f. Entendez bien tous les seigueurs de ce nom.
g. Autre forteresse.
h. Philippe-Auguste. Taillefer l'avait, en effet, reconnu pour suzerain, afin d'obtenir de lui, traduit M. Thomas, la confirmation du fief d'Angoulême.
Texte de Thomas.
Bertran de Born vante l'héroïsme de Conrad de Montferrat. C'est pour le poète une occasion de reprocher aux princes chrétiens le retard qu'ils mettent à s'embarquer, et de justifier sa propre lâcheté.
Conrad, marquis de Tyr, y fut en effet assiégé par Saladin.
a. On lui concéda le titre de roi de Tyr à la suite de cette défense.
b. Il s'agit bien évidemment de cette roue fatidique. Le mot fortune n'est pas dans le texte.
c. L'Arbre-Sec, desséché dans la vallée d'Hébron, devait, soi-disant, y reprendre vie après le triomphe des Croisés.
d. Nom du jongleur de Bertran de Born.
6. Texte de Thomas.
Bertran de Born se réjouit des combats qui vont suivre la prochaine arrivée de Richard Cœur-de-Lion, prêt à imposer de sévères représailles aux barons ligués contre lui.
a. Le peuple, basque, fournit en effet, au Moyen Age, une abondance de mercenaires fort semblables à des brigands.
b. On peut remplacer esterlins par sterlings. Il s'agit, évidemment, de la monnaie anglaise. On peut remplacer moutons par agnels. C'est une ancienne monnaie limousine.
7. Texte de Thomas.
Bertran de Born applaudit à la guerre qui va mettre aux prises Alphonse II et Richard Cœur-de-Lion.
a. Bertran est ici pour Richard contre Alphonse.
8. Texte de Thomas.
Henri au Court-Mantel était mort à Martel, le 11 juin 1183, en présence de Bertran de Born. C'est au cours de la guerre entamée contre Henri II que la maladie emporta le jeune prince, muni du pardon paternel.
La page traduite plus haut (page 448, note b), est la conclusion de l'histoire.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

BERNARD DE VENTADOUR.
(Deuxième moitié du XIIe siècle.)

Notice. — Bernard de Ventadour, l'un de nos plus grands poètes, n'a pas eu l'honneur de voir ses œuvres publiées dignement par ses petits-fils. M. Appel en a donné à l'Allemagne une édition très enviable. Quel Français le suivra?

a. “ Sa mère chauffait le four, confirme Peire d'Auvergne, et ramassait le bois mort. ”

E s maire calfava·l forn
Et amassava l'isermen.

b. Eble III, fils du Seigneur-poète.

c. Éléonore d'Aquitaine. Elle épousa le futur Henri II en 1152.

d. Poète médiocre, Uc de Saint-Circ dut écrire au dëbut du XIIIe siècle quelques heureuses biographies de ce genre. Il ne saurait guère être question de légende, quand on parle de personnages morts récemment, et il est peu vraisemblable que le naïf historien ait pu accréditer une série de mensonges sur les disparus de la veille. Sa signature, si l'on veut bien ne pas la contester, garantit l'authenticité relative de certaines Vies des Troubadours.

c. Ben es totz hom d'avol vida
Qu'en joy non a son estatge,
E qui vas amor non guida
Son cor e son desirier,
Quar tot quant es s'abandona
De joy, e refrin e sona
Pratz e deves, e vergier,
Combas, e plas, e boscatge.

Quan la fuelha sobre l'albre s'espan,
E del solelh es esclarzitz lo rays,
E li auzelh se van enamoran
L'uns pels autres, e fan voutas e lays,
E tot quant es sopleia vas amor,
Mas sola vos qu'etz grieus a convertir,
Bona domna, per qui planc e sospir,
En vau miegz mortz entr'els risens ploran.

1. Texte d'Appel.

a. Eble II, seigneur de Ventadour, qui avait pu condescendre, en effet, à donner quelques conseils poétiques au fils d'un de ses valets. Voir Préface, page X.

2. Texte d'Appel.

a. On ne sait quelle dame ce surnom peut cacher. Il ne désigne pas la personne ici chantée.

3. Texte de Raynouard.

4. Texte d’Appel.

5. Texte d'Appel.

a. Peut-être Marguerite de Turenne.

6. Texte de Bartsch et Koschwitz.

a. Le texte de Bartsch porte:
Asatz mana au lieu de a sotzmana, bientot.

6. Plusieurs fois, dans cette chanson, le poète fait allusion aux discours de sa dame. A notre avis, il veut citer ici, comme dans la seconde strophe, les paroles encourageantes qu’il a reçues.

7. Texte d'Appel.

a. Éléonore venait de quitter la Normandie pour l'Angleterre. Voir notice, page 150.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

ARNAUD DANIEL.
(Fin du XIIe siècle.)

Notice. — M. Lavaud a donné une édition extrêmement intéressante des œuvres d'Arnaud Daniel dans les Annales du Midi (Toulouse, 1891). La première édition moderne était celle de Canello.

1. Texte de Lavaud.

a. C'est l'idée de Bernard de Ventadour. Voir plus haut, page 177.

b. On a beaucoup épilogué sur ce Luserna. Il s'agit probablement d'une ville d'Espagne, citée dans les Enfances Vivien. On a aussi parlé de Lucerne Saint-Jean, ville du Piémont.

c. Lavaud traduit: " Car son cœur submerge le mien tout entier d'un flot qui ne s'évapore jamais. " Nous nous rallions, pour les mots en litige, au sens de Raynouard.

d. Lavaud traduit: " En cela, elle a vraiment si bien fait l'usure qu'elle possède à la fois l'artisan et la boutique. " — " Métaphore, dit notre savant, tirée de l'usurier, qui finit par accaparer les biens et la personne de son débiteur. " C'est une bonne explication, mais la version littérale est à peine compréhensible.

e. On n'a pu, dans aucun livre du Moyen Age, retrouver la trace de ces deux amants. Qui sait où Daniel avait été les pêcher! On voit par quels efforts il assure sa rime en erna.

f. L'aura, la brise. Cf. plus loin: L'aur'amara fa·ls bruoills brancutz... De la repétition assez fréquente de ces deux syllabes chez Arnaud Daniel, Canello a conclu ingénieusement que le poète avait voulu chanter une femme du nom de Laura. Rien de plus plausible, bien que ces jeux de mots ne fussent pas encore devenus monnaie courante.

g. Cette image, si vigoureuse et si bouffonne, de la vanité et de l'impuissance de l'homme épris, semble avoir particulièrement satisfait Arnaud Daniel, qui la rappelle lui-même ailleurs. Une strophe du Moine de Montaudon atteste la popularité du même passage.

2. Texte de Lavaud.

a. Lavaud traduit: " Elle a si bien banni loin d'elle toutes actions déplaisantes que je ne crois pas qu'en elle manque rien de bien. " Idée qui paraîtrait bien banale chez un poète si recherché, et à la fin d'une pareille strophe.

3. Texte de Bartsch et Koschwitz.

M. Lavaud a donné de cette chanson, la plus difficile peut-être que nous aient laissée les troubadours, une version tout à fait remarquable. En partant le plus souvent des mêmes points de vue, nous avons tenté, cependant, un effort supplémentaire pour reconstituer sous une forme assez claire une pensée qui reste voilée daus la traduction littérale.

On doit remarquer que les rimes se répètent ici jusqu'à trois fois par vers: 17 rimes, 6 fois répétées en 42 vers de dix pieds! c'est le plus prodigieux effort de la virtuosité provençale.

Lavaud étale la pièce d'Arnaud Daniel sur autant de lignes qu'il y a de rimes: disposition d'autant moins justifiable que la strophe de 7 vers de dix pieds est courante chez notre auteur.

a. Le texte porte l'indicatif présent, et Lavaud traduit: La bise âpre fait plus clairs les bois rameux que la brise douce épaissit et charge de feuilles.

b. Mot à mot: Je ne prise pas les secrets messages la valeur de deux églantines.

c. Littéralement: aucune autre gomme, pour les besoins de la rime.

d. Lavaud traduit: et la joie d'une autre jouissance ne vaut pour moi une pomme. Même rime.

e. Il s'agit, dit Chabaneau, du bourg périgourdin de Domme, où se serait trouvé un monastère. Sans chercher si loin, rappelons que cette petite ville est bâtie à une hauteur relativement considérable au-dessus de la Dordogne: les gens de Domme semblent, en montant vivre si haut, vouloir se rapprocher du Ciel, séjour de Dieu.

f. Le mot Jongleur n'est pas indiqué dans le texte. Nous éclairons la lanterne.

g. Il s'agit du roi d'Aragon. Le mot Alphonse n'est pas indiqué dans le texte. — L'anneau était tendu pour l'hommage. — Par bons repas et cadeaux, entendez, tout particulièrement, ceux que les grands seigneurs avaient coutume d'offrir aux poètes.

h. Littéralement: mais Rome m'a appelé ici. Nous savons, par Benvenuto da Imola, que Daniel avait pris l'habit monastique. (Voir notice, page 186.) — La pureté des sentiments ici exprimés les permettait au plus dévôt des clercs.

i. Le jongleur pouvait avoir lui-même laissé quelque bonne amie en Aragon.

GUIRAUT DE BORNEIL.
(Fin du XIIe siècle, début du XIIIe siècle.)

Notice. — Les œuvres de Guiraut de Borneil ont été éditées avec le plus grand soin et traduites en allemand, par A. Kolsen, en 1910.
a. E·l segonz: Guirautz de Bornelh
Que semb' oire sec al solelh
Ab son magre cantar dolen,
Qu'es chaus de velha portaselh;
E si·s vezia en espelh,
No·s prezari' un aguilen.
1. Texte d Appel.
2. Texte de Raynouard.
3. Texte d'Appel.
a Littéralement: fussé-je appelé de Béziers. Nous dirions de Charenton.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

ARNAUD DE MAREUIL.
(Fin du XIIe siècle.)

Notice. — Arnaud de Mareuil n'a pas trouvé d'éditeur. Il faut chercher ses œuvres dans les recueils de Raynouard, de Mahn et de Bartsch.
a. Plus blanca es que Elena,
Belazors que flors que nais,
E de cortezia plena;
Blancas dens ab motz verais,
Ab cor franc ses vilanatge,
Color fresc' ab saura cri.
Deus, que det lo senhoratge,
La sal, qu'anc gensor non vi.

Merce fara si no·m mena
D'aissi enan per loncs plais,
E don m'en un bais d'estrena
E segon servizi mais;
E pois farem breu viatge
Sovendet e breu cami,
Que·l seus bels cors d'alegratge
Me a mes en est trahi.
b. M. Jeanroy contestait dernièrement à M. Anglade (Romania, 1928) le droit de faire entrer cette épître dans un recueil purement lyrique. Comme les anthologies des poètes épistoliers du XIIe siècle ne foisonnent pas, faudra-t-il donc que le chef-d'œuvre d'Arnaud de Mareuil reste dans l'oubli? C'est avec assez de regret que nous avons laissé de côté les admirables épîtres de Raimbaut de Vaqueyras.
1. Texte de Bartsch et Koschwitz.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

GAUCELM FAIDIT.
(Fin du XIIe siècle, début du XIIIe siècle.)

Notice. — L'œuvre du poète d'Uzerche n'a pas tenté les éditeurs. C'est une grosse lacune dans l'œuvre des romanistes.
a. Celui-là a trouvé un éditeur enthousiaste en M. Salverda de Graves, dans la Bibliothèque Méridionale (1902).
On tronvera ce long poème dans l'anthologie de J. Audiau. Gaucelm Faidit s'y exprime ainsi:

Seign' En Savaric, en sapchatz
Que l'amics receup plus gent do,
Que franchamen, ses cor felo,
Es dels huoills plazens esgardatz.
Del cor mou aquella doussors,
Per qu'es cen tans majer honors.
E del man tenir dic aitan
Que non li ten ni pro ni dan,
C' aital plazer comunalmen
Fan dompnas per acuillimen;
E del caucïar non enten
C'anc la dompn' amor li fezes,
Ni·l deu per amor esser pres.

1. Texte d'Appel.
2. Texte d'Appel.
a. Exactement: vents du sud-ouest, du nord-ouest et de l'ouest.
b. Tel est le chant du retour. La plainte du départ ne nous montre pas un Limousin moins fervent ni un croisé plus convaincu:
Ara nos sia guitz
Lo vers Deus, Jesu Critz,
Car de franca gen gaia
Sui per lui partitz,
On ai estat noiritz
Et houratz e grazit.
Per so·l precs no·l desplaia,
S'eu m'en part marritz.
Ai, gentils Lemozis,
El vostre dous pais
Lais de bela paria
Senhors e vezis
E domnas ab pretz lis,
Pros de gran cortezia;
Don planh e languis
E sospir noit e dia.
3. Texte d'Appel.

a. Après des victoires en Périgord et en Limousin, Richard était mort des suites d'une blessure le 6 avril 1199.
b. Sur les fils de Henri II d'Angleterre, voir plus haut la note a page 448.
c. Appel laisse ce vers en blanc. J. Audiau adopte:
De far bos faitz e de socors chausir.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

RIGAUT DE BARBEZIEUX.
(Fin du XIIe siècle ou début du XIIIe.)

Notice. — J. Anglade et C. Chabaneau ont uni leurs efforts pour donner une soigneuse édition des quelques poésies de Rigaut de Barbezieux (Revue des Langues Romanes, 1919).
a. Atressi cum lo leos
Que es tant fers quan s'irais
De son leonel, quan nais
Mortz ses alen e ses vida,
Et ab sa voiz quan l'escrida

Lo fai revivr' et anar,
Atressi pot de mi far
Ma bona domn'et amors
E·m garir de mas dolors.

b. Marrit mi ten e joios,
Soven chan, soven m'irais,
Soven magrisc et engrais...
Canzo. — Texte d'Anglade.

LA COMTESSE DE DIE.
(Fin du XIIe siècle.)
Notice. — On trouve les chansons de la comtesse de Die dans les Provenzalischen Dichterrinen de Schultz-Gora. Mme. Kussler-Ratyé en a orné le premier tome de l'Archivum Romanicum.

a. Gui d'Ussel, le plus célèbre d'une famille qui compta quatre troubadours, était chanoine de Brioude et Montferrand. Il fit de bonnes chansons, de bonnes pastourelles, et prend la parole dans un certain nombre de tansons ou jeux-partis.
b. E·il dompna deu a son drut far honor.
Cum ad amic, mas non cum a seignor.
c. Ni joi non ai, ni socors non aten,
Mas sol aitan quan n'aurai en durmen.
Voir les Troubadours cantaliens, de La Salle de Rochemaure.
d. Selh que·m blasma vostr' amor, ni·m defen
Non podon far en re mon cor mellor,
Ni·l dous dezir qu'ieu ai de vos maior,
Ni·l enveya ni·l dezir ni·l talen;
E non es hom, tans mos enemicx sia,
S'il n'aug dir ben, que no·l tanha en car:
E, si' n ditz mal, mais no·m pot dir ni far
Neguna re que a plazer me sia.

e. Si voletz domnas gazaignar,
(Quan crezetz que·us fassan honors)
Si·us fan avol respos avar,
Vos las pones a menassar:
E si vos fan respos pejors,
Das lor del punh per mei las nars;
E si son bravas, sias braus,
Ab gran mal n'auretz gran repaus.

Ancaras vos volh mas mostrar
Ab que conqueres las melhors:
Ab mals ditz et ab laig chantar
Que fassas tut, et ab vanar;
E que honres las sordejors,
Per lor anctas la levetz pars;
E que gardes vostre ostaus
Que no semblan gleisas ni naus.
Les deux derniers vers peuvent se traduire mot à mot: " Gardez que vos maisons ne ressemblent à des églises ni à des bateaux. " Ceci permet bien des interprétations.
1. Texte de Bartsch et Koschwitz.
a. Arnaud de Mareuil cite également ces héros d'un roman qui nous reste parfaitement inconnu.
b. Par partimens, M. Jeanroy veut entendre des promesses réciproques. Pourquoi pas jeux-partis, puisque nous savons que les deux amants, tous deux poètes, en échangèrent au moins un?
2. Texte de Raynouard.
a. Ce roman célèbre, dont l'héroïne est nommée aussi par Arnaud de Mareuil, semble avoir joui dans les pays d'oc d'une vogue particulière.
3. Texte de Raynouard.

RAIMBAUT DE VAQUEYRAS.
(Fin du XIIe siècle, début du XIIIe siècle.)

Notice. — Aucun écrivain de cet ordre n'a été accablé d'une plus cruelle injustice. Un vain recueil sans notes ni traduction, paru dans les Anuari Catali, voilà tout ce qu'a pu lui accorder la condescendance des romanistes. Diez pourtant avait bien parlé de lui; l'ignorant mais subtil collaborateur de l'Histoire Littéraire de la France l'avait mis à sa vraie place.

a. Nous résumons une scène charmante.

b. Mas vos ai vist cent vetz per Lombardia
Anar a pe, a lei de croi joglar,
Paubre d'aver e malastruc d'amia,
E feira·us pro qui·us dones a manjar,
E membre vos co·us trobei a Pavia.

Lo jorn que·ns ac Amors abdos eletz,
Vostra beutatz me det l'erguelh del pan,
Que remira·l vert, e'l vermelh, e'l blan,
Tro per erguelh serra de las paretz.
Aquel erguelh li te tro qu'l cap clina,
Que ves sos pes; et ieu contrefas lui;
Can vey mi dons, c'ab bels semblans m'aduy
Gaug et ergueilh, tro qu'ab NO m'atayna.

d. Galop e trot e saut e cors,
Velhars, e maltrait, e afan,
Seran mei sojorn derenan;
E sufrirai fregz e calors,
Armatz de fust e de fer e d'acier;
E mos ostal seran bosc e sendier,
E mos cansos sirventes e descors,
E mantenrai los frevols contr' lo fortz.

1. Texte d'Appel.

a. La dame s'exprime dans son jargon génois. C'est un des plus anciens textes italiens que nous possédions: à ce titre, il n'est pas exempt d'obscurités.

Nous traduisons, sous toutes réserves, un texte qui reste douteux. Crescini admet gauz aia et Restori traduit saguement: si jamais j'ai quelque joie de moi.

c. Peut-être Obizzo II Malaspina (Crescini et Chabaneau).

2. Texte de Raynouard.

La razo provençale est indispensable à l'intelligence de cette pièce:

" Béatrice accueillait Raimbaut avec beaucoup d'honneur, et il mourait de désir et de crainte parce qu'il n'osait la prier d'amour... Mais, comme un homme en angoisse d'amour, il lui dit qu'il aimait une femme de grand mérite, et qu'il n'osait lui témoigner ses sentiments... Il lui demanda, au nom de Dieu, de lui donner conseil: devait-il dire son cœur et sa volonté, ou mourir en se cachant et en aimant? — Je vous conseille de dire votre cœur à la femme que vous aimez (lui répondit Béatrice)... il n'y a femme qui ne dût vous retenir pour chevalier et pour serviteur. Et Raimbaut déclara que c'était elle qu'il aimait... Et la dame Béatrice lui dit qu'il était le bienvenu.

a. Cf. Chrétien de Troyes. Perceval le Gaulois:

Perceval s'approche du Chevalier-Vermeil:

Si li cria: " Metès-les us
Les armes, nes porterès plus;
Que li rois Artus le vous mande. "
Lors fu li chevaliers iriés,
Sa lance a à.II. mains levée.
Si l'en a donné tel colée
Par les épaules en travers,
De là ù n'estait pas li fiers,
Qu'il l'a tout embroncié aval
Jusques sor le col del ceval.

E li varlès s'est coureciés,
Quant il senti qu'il fu bléciés
De la colée qu'il ot prise;
En l'uel, au mius qu'il pot, l'avise,
Et let aler son gaverlot
Se fiert parmi l'uel el cervel
Et d'autre part le haterel,
Le sanc et la cervelle espant.

Et li varlès descendi jus;
Si met la lance d'une part,
Et l'escu del col li depart,
Mais il ne sait venir à cief
Del hiaume qu'il a sor son cief...

b. Il s'agit d'Eumène (Eumenidus), lieutenant d'Alexandre le Grand. Les Romans d'Alexandre font de lui un des principaux héros du siège de Tyr.
Cf. Alexandre de Bernay. — " Ci dist com Alixandres asaut les murs de Tyr, mais il ne puet prendre la cité. "

à fust è'l premier poindre la batalle finée
Ne fust Emenidus à la cièrc membrée
Qui derière eux est mis à la lance acérée...

(Edition Michelant, p. 197, etc.)
c. Le poète désigne sous le nom d'Engles son premier protecteur, le Prince d'Orange. C'est celui-ci, en effet, qu'il quitta pour le Marquis de Montferrat.
d. Une razo particulièrement savoureuse justifie ce nom donné par Raimbaut de Vaqueyras à Béatrice de Montferrat:
" Il se trouva que Raimbaut pouvait voir la dame Béatrice quand il voulait, à l'insu de tout le monde, pourvu qu'elle fût dans sa chambre.... Et, un jour, le Marquis revint de la chasse, entra dans la chambre, mit son épée à côté du lit et se retira. Et la dame Béatrice resta dans la chambre, se déshabilla et demeura en gonelle; elle prit l'épée, la ceignit à la façon des chevaliers, puis la tira du fourreau et la brandit... Et Raimbaut de Vaqueyras voyait tout cela par le soupirail. C'est pourquoi, dorénavant, il l'appela Beau-Chevalier dans ses chansons....
3. Texte de Bartsch.
a. Traduisons une strophe en vers blancs pour indiquer le rythme.

les dames du pays
S'avisent d'entreprendre
Une guerre grossière…
Et de faire une ville.
En plaine ou en montagne,
Elles dressent un bourg
A tours.
Jalouses du mérite
De celle qui surpasse
Le leur et veille au sien,
La fleur
De toutes la meilleure,
Na Béatrice, — elles s'arment contre elle,
Portent partout et la flamme et la guerre
Et font voler la poudre et la fumée.

b. Beaucoup de ces noms sont probablement de pure fantaisie.
c. Il s'agit de Canaver, un domaine du Piémont.
4. Texte de Bartsch et Koschwitz.
Il est question ici de la Croisade de 1202. Comme on sait, elle prit prétexte d'un litige sur la succession au trône grec pour aboutir à la prise de Constantinople et à l'installation d'une dynastie latine en Orient.

Cette pièce corrobore utilement les récits de Villehardouin. Nous allons y trouver, au premier rang, le Marquis de Montferrat, chef d'une expédition qui réunit des Italiens, des Français et des Flamands sous l'étendard du Christ, et, détournée de son but, se glorifia surtout d'un pillage éhonté.
Voir le livre de Michaut et la récente étude de Jean Longnon, Les Français d'Outre-mer au Moyen Age.
a. Le protecteur du poète. Il devait devenir roi de Thessalonique en 1204 et mourir en 1207.
b. C'est l'idée de Marcabrun; voir page 74.
c. A Bari, port de l'Adriatique, cher à Horace, il y a encore une
église de Saint-Nicolas, fort estimée des pèlerins.
d. Baudouin IX. Il devint empereur de Constantinople.
e. On donnait le nom de Romagne au royaume de Byzance.
f. Le texte de Bartsch porte Francs-Cavaliers.
g. Quelle noble émotion dans cette strophe! Il n'est pas superflu de comparer à cette hésitation douloureuse l'impertinente lâcheté de Bertran de Born dans la même alternative. Voir le Message au Roi Conrad, page 135.
Texte de Raynouard.
Raimbaut s'est decidé à partir. Nous le retrouvons en Orient après la fondation de l'Empire de Constantinople. Déjà il a reçu du Marquis le don de plusieurs terres, mais Beau-Chevalier est restée au loin, et le chagrin ronge l'amoureux. La profondeur de cette plainte a pu faire supposer que la mort de Béatrice était déjà survenue quand le poème fut composé. En tout cas, la noble dame devait mourir vers cette époque, et nous sommes, au moins triste, en présence d'un chant funèbre écrit d'avance.
a. Boniface de Montferrat, qui avait conféré à Raimbaut de Vaqueyras le grade de chevalier.
b. C'est déjà la promesse du vers de Racine:
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!
c. Nous laissons de coté une strophe, dont plusieurs noms propres, difficiles à identifier, rendent la traduction plus qu'aventureuse.

Lo marques vey honrat e sors
E Campanes e'l coms Enricx,
Sicar, Montos e Salanicx
E Costantinople socors,
Quar gent sabon camp retener,
E pot hom ben proar en ver;
Qu'ancmais nulha gent non ateys
Aitan gran honor apareys
Per bos vassals, valens, arditz,
E nostr'emperi conqueritz;
E dieus trameta nos esfortz
Qu'elh se trai'a cap notre sortz.

Chabaneau admet difficilement que le Comte Henri puisse être Henri de Malte. Faudrait-il dans Montos voir une contraction de Mont-Athos? Considérons plutôt Sicar Montos comme une corruption de Sicart de Montaut. Le nom de ce seigneur est mentionné dans la Chanson de la Croisade Albigeoise:
En Sicartz de Montaut el sieus gonfanoners.
(Édition Meyer, vers 8418.)
Il faut donc renoncer à la virgule que Raynouard place entre Sicar et Montos.
d. Exemples tirés des Romans d'Alexandre de la Chanson de Roland, d'Aimeri de Narbonne et du Couronnement de Louis.
e. Les croisés s'embarquaient à Brindes et à Bari. Le Bras-Saint-Georges (Bracchium St-Georgii), c'est le Bosphore. Un couvent de Saint-Georges s'élevait au Moyen Age à l'entrée du détroit.
f. Voir note c, page 464.
g. Le texte de Raynouard porte deux strophes supplémentaires qui achèvent l'envoi plus pauvrement:

Per vos er Damas envazitz.
E Jerusalem conqueritz,
E'l regnes de Suria estortz,
Qu'els Turcx o trobon en lur sortz.

Los pelegris 'perjurs faiditz,

Que nos an sai en camp gequitz,
Qui los manten en cort es tortz;
Que quascus val meins vius que mortz.

La première atteste bien que le Marquis gardait l'idée de porter bientôt son effort jusqu'à Jérusalem. La seconde s'attaque aux pèlerins qui voulureut s'arrêter là.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

PEIRE VIDAL.
(Fin du XIIe siècle, début du XIIIe siècle.)

Notice. — Dès 1857, Bartsch publia à Berlin les œuvres de Peire Vidal. La dernière édition est celle de J. Anglade (Champion, 1913).
a. Si aigui qu'un mati
Intrei dins sa maizo
E·lh baizei a lairo
La boca e·l mento.
b. Na Loba de Puegnautier. Nous n'en savons guère plus sur cette belle dame.
c. Drogoman senher, s'agues bon destrier,
En fol plag foran intrat mei guerrier:
C'aqui mezeis cant hom lor me mentau
Mi temon plus que caillas esparvier,
E non preson lor vida un denier,
Tan mi sabon fer e salvatg' e brau.
1. Texte d'Anglade.
a. Les basses flatteries qui terminent cette pièce sont bien dans le goût ordinaire de Peire Yidal, poète exempt de dignité. Le Seigneur d'Excideuil, c'est Richard Cœur-de-Lion. Geoffroi, c'est son frère, le Comte de Bretagne.
b. Peire Vidal désigne-t-il par Bel Castiat le comte Raimon V de Toulouse, Olivier de Saissac ou Aimeri de Montréal? Ce n'est point éclairci, et l'on ignore par conséquent la portée exacte de ce pseudonyme.
c. Na Vierna. Probablement Azalaïs, femme de Barral.
2. Texte d'Anglade.
3. Texte d'Anglade.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

FOLQUET DE MARSEILLE.
(Mort en 1231.)

Notice. — Les poésies de P. de Corbiac et de Pons de Chapteuil sont à chercher dans les recueils de Raynouard et de Bartsch. M. Stronski a publié à Cracovie, en 1910, les œuvres complètes de Folquet de Marseille.
a. On ne sait rien de Peire de Corbiac, qui dut écrire avant 1250. C'est l'auteur du Trésor.
b. Domna, roza ses espina,
Sobre totas flors olens,
Verga seca frug fazens...

Domna, joves, enfantina,
Fos a Dieu obediens
En totz sos comandamens...

Et apres tot eissamens,
Receup en vos carn humana
Jesu Crist, notre salvaire,
Si com ses trencamen faire
Intra·l bels rais, quan solelha,
Per la fenestra veirina.

Domna, vos etz l' aiglentina
Que trobet vert Moysens
Entre las flamas ardens,
Et la toizos de la lana
Que·s moillet dins la sec'aire,
Don Gedeons fon proaire...
Cette pièce sublime, la seule qui puisse être comparée, en fait de poésie religieuse, aux productions latines du même temps, se trouve tout entière dans l'anthologie de Bartsch.
c. Il vécut dans la premiere moitié du XIIIe siècle.
d. Aras podem saber que l'angel sus
Son de sa mort alegre e jauzen,
Qu'auzit ai dir, e trobam o ligen:
Cui lauza pobles, lauza Dominus.
Per que sai be qu'ill es el ric palais,
En flors de lis, en rozas et en glais,
La lauzon l'angel ab joi et ab chan.
Cella deu be, qui anc no fo mentire,
En paradis sobre totas assire.

E cant fot de Tholosa avesques elegitz
Per trastota la terra es tals focs espanditz
Que jamais per nulha aiga no sira escantitz;
Que plus de.DM. que de grans que petitz
I fe perdre las vidas els cors els esperitz.
Per la fe qu'ieu vo deg, als seus faitz e als ditz
Ez a la captenensa, sembla mielhs Antecritz
Que messatges de Roma.
Alba. — Texte de Stronski.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

LE MOINE DE MONTAUDON.
(Fin du XIIe siècle.)

Notice. — Les œuvres du Moine de Montaudon se trouvent recueillies et traduites dans les Troubadours Cantaliens, de la Salle de Rochemaure, " majoral du Félibrige ". M. René Lavaud a joint à ce livre des notes tout à fait intéressantes. Klein avait été le premier éditeur de Peire de Vic.
a. Vic-sur-Cère.
b. Le Puy Sainte-Marie ou Puy Notre-Dame. ll s'agit naturellement du Puy-en-Velay.
c. Villefranche de Conflans.
d. Cf. ce passage des Cente Novelle Antiche, cité par Diez: " A la Cour du Puy de Notre-Dame s'organisa une grande fête... on y invita toute la noblesse et au jour fixé on plaça un épervier sur une perche. Or vienne qui se connaît avoir et courage suffisants; qu'il prenne l'épervier sur le poing et il lui conviendra subvenir l'année durant à l'entretien de la cour. Gentils chevaliers et joyeux poursuivants faisaient des cansons en beaux vers, les disant sur de belles mélodies. Nous étions quatre arbitres chargés de tenir note de ce qui en était digne, et d'inviter le poète à perfectionner le reste... (Traduction de G. de Roisins.)

Be m'enueja de cavallier

Que quer tres vetz cauls e sabrier
Et de dompneyador petier...

f. De blanquet e de vermeillon
Se meton tant sobre·l menton
Et en la fatz
Qu'anc no vist trian carton
Deves tot latz.

En lait de sauma an temprat
Favas, ab que s'an adobat
Lo viel cortves
E·ill quecha jura charitat
Que res non es
1. Texte de Bartsch.
a. Il s'agit, dit M. Jeanroy, de Guigue Meschin, seigneur de Randon et de Châteauneuf. Par Paris, entendez un petit village ou château inconnu.
b. Exactement: je retournai à mes leçons. Les leçons font partie de l'office du matin.
c. Richard Cœur-de-Lion.
d. Richard resta captif en Allemagne pendant environ un an (de la fin de 1191 au début de 1193).
e. Saint-Jean d'Acre, grande base des chrétiens en Orient. Richard Cœur-de-Lion et Philippe Auguste avaient pris la ville en 1191.
2. Texte de Lavaud.
a. Dieu met immédiatement le doigt sur la blessure. Il peut être question d'un onguent qui tenait lieu à la fois de fard et d'astringent. Le moine ne se plaint-il pas plus loin de certains excès de largeur qui empêchent son plaisir?
b. Le débat continue dans une seconde pièce. L'usage du fard est finalement accordé à chaque femme pour une durée de quinze ans. Dans une dernière tanson, nous voyons les dames outrepasser le délai autorisé et composer des pâtes “ avec du camphre, du narcisse, du sarcocolle, de la bourrache et de la poudre d'argent ” jusqu’à l'âge le plus avancé.

Anc sainz Peire ni sainz Laurenz
No son creüz dels covinenz
Que feiron far
A veillas qu'an plus longas denz
D’un porc cenglar.

Deux strophes de la pièce sont citées dans la Notice, page 447 note f.
3. Texte de Bartsch et Koschwitz.
a. Certaines de ces plaintes visent probablement des personnalités inconnues de nous, mais que les détails donnés pouvaient signaler aux contemporains. Le présent passage doit être un coup de patte à quelque dame toulousaine dont le mari avait arrêté les fredaines.
b. On a parlé de longueurs dans l'accord des instruments au début du repas. Lavaud propose de traduire tempradura par tempérance ou abstinence. Nous nous rangeons au sens de Raynouard.
c. Bartsch et Appel donnent jazer ab veill' a galerna. Il faudrait comprendre dans ce cas: être couché et tenu éveillé par un vent de galerne. Mais pourquoi ce vent amènerait-il des odeurs de taverne? D'autres ont proposé de traduire veilla galerna par vieille lanterne
(calerna); — ce qui amène les meilleurs romanistes à renoncer à toute version exacte du vers suivant. Je lis dans M. Jeanroy: “ Ce qui m'ennuie... c'est coucher à la taverne près d'une vieille lampe fumeuse qui sent mauvais. ” M. Lavaud avait déjà adopté cette solution.
Je pense qu'il faut bien entendre par veilla galerna une vieille faiseuse de vents (de galerne).
Fernand Fleuret me proposait de comprendre caverna pour taverna, les deux mots ayant pu être confondus. Par flairors de caverna, il voulait entendre les vilaines odeurs sorties de l'antre (antrum) de la gaupe. Des cavernes, on le sait, naquirent les vents. Solution d'autant plus vraisemblable que la suite de la strophe n'est pas d’une moindre fécalité.
4. Texte d Appel.
a. Exactement à l'heure de none, — bien indiquée pour la dégustation d’un saumon gras!

PEIRE CARDENAL.
(XIIIe siècle.)

Notice. — Comme le Mouton de Ventadour, l'Ours du Puy a trouvé, de notre temps, plus de flatteurs que de serviteurs véritables. On n'a pas daigné bien publier ni traduire ses œuvres. Auprès de Raimbaut de Vaqueyras, il grelotte patiemment dans les fétides salles d'attente de la Postérité.

a. Le Puy-en-Velay.

b. E fan soven pel mon auzir
Que raubador sian vedat,
Et quant elh an tout et emblat,
Los veiretz del bordelh issir;
Cap dreg van al autar servir...

c. Li clerc si fan pastor
E son aucizedor.
E semblan de sanctor
Quan los vey revestir,
E pren m'a sovenir
De n'Alengri qu'un dia
Volc ad un parc venir,
Mas pels cas que temia,
Pelh de mouton vestic,
Ab que los escarnic;
Pueys manget e trahic
Selhas que·l abellic.

d. Rics hom, quam vai per carreira,
El a una companheira,
Malvestat, que vai primeira
E meiana e derreira;
E grans Cobeitatz enteira
Li fai companhia;
E Tortz porta la senheira
Et Orgolhs la guia.

1. Texte de Bartsch et Koschwitz.

a. La chanson s'achève par une étrange pirouette. L'auteur se met brusquement à multiplier les allitérations, au grand dommage du sens. Il serait puéril de traduire ces derniers vers sans reproduire le même tour de force; et dans notre impuissance nous préférons nous taire. Voici le texte:

Pauc pretz prim prec de prejador,
Can cre qu' el cuja convertir,
Vir vas vil voler sa valor,
Don dreitz deu dar dan al partir;
Si sec son sen salvatge
Leu l'es lo larcs laus lag lonhatz;
Plus pretz lauzables que lauzatz;
Trop ten estreg ostatge
Dreitz drutz del dart d'amor nafratz;
Per plus pretz plus pretz es compratz.

No volh voler volatge,
Que·m volv e·m vir vils voluntatz,
Mas lai on mos vols es volatz.

Ce que M. Anglade veut interpréter ainsi, sans que nous puissions assumer les mêmes responsabilités:

" Je prise peu une subtile prière d'un suppliant amoureux, qui pense qu'il pourra fléchir les sentiments de sa dame; je rapporte la valeur qu'il y déploie à de vils désirs, dont il est juste qu'il soit puni au moment de la séparation. S'il obéit à son sentiment grossier, la réputation s'éloigne vite et laidement; je prise plus ceux qui sont dignes de louanges que ceux qui sont loués; un amoureux juste frappé d'une flèche d'amour est logé trop à l'étroit. La bonne renommée s'achète par une renommée meilleure.

" Je ne veux pas une volonté volage qui puisse émouvoir et remuer en moi les vils désirs, exception faite pour Celle vers laquelle ma volonté s'est envolée. "

2. Texte d'Appel.
a. Il s'agit d'une pièce d'argent de faible valeur.
b. M. Jeanroy traduit ici, avec un tremblement très perceptible:
“ S'il n'y avait que d'honnêtes gens, les vivres ne seraient pas si chers ” et renonce brusquement à interpréter le reste de la strophe. — Diez donne de ce passage difficile une traduction en vers bien peu intelligible. La nôtre ne saurait pas non plus prétendre au dogmatisme.

3. Texte de Raynouard.
a. Le barbarin est une pièce de monnaie, d'une valeur inconnue, mais vraisembablement inférieure à celle du maravédis.
b. Il peut s'agir (Diez-Bartsch) du juriste latin Trébonien.
4. Texte de Bartsch et Koschwitz.
a. Expression proverbiale. Entendez bien: il fait une mauvaise affaire, il est le dindon de la farce.
5. Texte d'Appel.
a. Appel veut traduire Vaudois. Cf. un vers de Las Novas de l'Heretge, qui semble faire une distinction entre les Vaudois et les Sabbatistes:
... cals que sia·l peccatz
D'eretj'o de Baudes o dels Essabatatz.
6. Texte de Bartsch et Koschwitz.
a. Le texte porte roquet. Il s'agit d'un court-manteau qui ne descendait pas plus bas que la taille.
7. Texte de Raynouard.
8. Texte de Raynouard.

°°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*°*

SORDEL.
(XIIIe siècle.)

Notice. — C'est C. de Lollis qui a assumé la publication des œuvres de Sordel (Vita e poesie di Sordello di Goito, Halle, 1896).
a. Qui beis membra del segle qu'es passatz
Con hom lo vi de toz bos faitz plazen,
Ni com hom ve malvatz ni recrezen
Aquel d'aras, ni com ja restauratz
Non er per cel qui vendra plus malvatz,
Totz hom vivra ab gran dolor, menbran
Cals es ni fo ni er d'aissi enan.
Planh. — Texte d'Anglade.
a. Blacas était mort vers 1235. Voici ce que dit de lui la biographie provençale:
“ Blacas était de Provence. C'était un noble et puissant baron, riche, large et adroit... Et jamais homme n'eut tant de plaisir à prendre que lui à donner. Et plus le temps passa, plus s'accrurent sa largesse, sa courtoisie, sa valeur, sa bravoure, ses domaines, ses revenus et sa gloire... Et aussi s'accrurent son intelligence, son savoir, son talent poétique, sa gaillardise et sa galanterie... ”
b. Frédéric II, alors inquiété par la Ligue Lombarde.
c. Louis IX. La reine Blanche pouvait lui laisser des droits sur la Castille.
d. Jean-sans-Terre, frustré de ses domaines français depuis le début du siècle.
e. Ferdinand III, fils de la reine Bérengère de Castille, cousin de Louis IX.
f. Jacques Ier. — Marseille, explique M. Lavaud, s'était soustraite au Comte de Provence pour faire hommage au Comte de Toulouse: c'était une perte pour le roi d'Aragon, héritier éventuel de son cousin Raimon-Bérenger IV de Provence. Au traité de Meaux (1229) Jacques Ier avait perdu Millau.
g. Thibaut de Champagne.
h. Raimon VII.
i. Raimon-Bérenger IV.

GUIRAUT RIQUIER.
(Né vers 1230, mort avant 1300.)

Notice. — Pfaff a édité les œuvres de Guirant Riquier en 1853. M. Anglade a consacré à ce troubadour une étude définitive.

a. Gaya pastorelha
Trobey l'autre dia,
En una ribeira,
Que per caut la belha
Sos anhels tenia
Desotz un' ombreira:
Un capelh fazia
De flors e sezia
Sus en la fresqueira...

b. — " Enquer no·us espassa,
Fi'·m yeu, la maneira
De mi a chuflar? "
— Senhe·N Guiraut, lassa,
Riquier, no·m bergeira
Suy d'aquest chantar. "
— " De mi penre·us plassa
L'alberga enteira
Anueg, e·l jogar. "
— " Senher, per Dieu, massa
M'avetz per leugeira:
No·us cal covidar! "
— " Dona, ges no·m par
Ajatz de mi cura. "
— " Senher, non d'amar,
Ni no·m fa frachura. "
c. Jean Estève de Béziers, mort vers 1290.
1. Texte de Bartsch et Koschwitz.
2. Texte de Raynouard.
a. Pour le sens du mot fazedor, nous nous rallions sans hésiter à l'idée de Raynouard.
b. C'est ainsi que Riquier appelle sa dame officielle.
c. Cet aus entier a été interprété de mille façons. Anglade propose ans entier, au contraire. Jeanroy traduit: Etes-vous tout entier à elle?
d. L'histoire se tait sur ce protecteur de Guiraut Riquier, qui le nomme plusieurs fois. Il y a en Languedoc un village d'Oupia.
3. Texte d'Anglade.
a. Cette pièce date de 1292.

© CIEL d'Oc – 2005